VITTORIO EM. III

NAZIONALE
B. Prov.
coll.
3
3
BIBLIOTECA
VITT. EM III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

Palchetto

Num.° d' ordine 55 1441

22110

Digitized by Google

B. Prov.
Coll. 3(3)

BIBLIOTHÈQUE

SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

(Volumes in-8° cartonnés en toile anglaise)

AUTRES VOLUMES PARUS

J. Tyndall. LES GLACIERS et les transformations de l'eau, avec 8 planches tirées à part sur papier teinté et nombreuses figures dans le texte. . . . . 6 fr.

J. Marey. LA MACHINE ANIMALE, avec un grand nombre de figures dans le texte. . . . . 6 fr.

SUR LE POINT DE PARAÎTRE :

Bain. LES RAPPORTS DE L'ESPRIT ET DU CORPS.

P. J. Van Beneden. LES COMMENSAUX ET LES PARASITES DANS LE RÈGNE ANIMAL.

W. B. Carpenter. PHYSIOLOGIE DE L'ESPRIT.

Herbert Spencer. LA SCIENCE SOCIALE.

Voir à la fin du volume la liste des ouvrages en préparation.

OUVRAGE DE M. W. BAGEHOT

traduit en français

La constitution anglaise, 2e édition avec une préface nouvelle, 1 très-fort vol. grand in-18 (*Bibliothèque d'histoire contemporaine*) broché . . . . . 3 fr. 50

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN.

LOIS SCIENTIFIQUES

DU

DÉVELOPPEMENT

DES NATIONS

DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES PRINCIPES DE LA SÉLECTION NATURELLE ET DE L'HÉRÉDITÉ

PAR

W. BAGEHOT

BIBLIOTECA PROVINCIALE NAPOLI

PARIS
LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE
17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1873

VA1 1525174

Digitized by Google

LOIS SCIENTIFIQUES

DU

DÉVELOPPEMENT DES NATIONS

LIVRE PREMIER

L'ORIGINE DES NATIONS

Un trait distinctif de notre époque, c'est l'acquisition soudaine d'une grande somme de connaissances physiques. A peine y a-t-il un département de la science ou de l'art qui soit resté exactement ce qu'il était il y a cinquante ans. Un monde nouveau d'inventions, de chemins de fer, de télégraphes, s'est développé autour de nous, et nous ne pouvons nous empêcher de le voir ; un monde nouveau d'idées est dans l'air et nous fait subir son influence, bien que nous ne le voyions pas. Il faudrait, pour apprécier pleinement ces effets, un livre considérable, et je me déclare incapable de l'écrire ; mais je crois pouvoir utilement, en quelques chapitres, montrer comment, sur un ou deux points, les idées nouvelles travaillent à modifier deux vieilles sciences, la politique et

l'économie politique. Même sur ces points mes idées seront nécessairement incomplètes, car le sujet est nouveau; mais du moins, je puis mettre sur la voie de quelques conclusions, et montrer ainsi, si je ne puis le faire moi-même, ce qui devrait être fait.

I

S'il fallait désigner un des résultats les plus marqués, le plus marqué peut-être, de l'activité de la pensée contemporaine, nous dirions qu'il n'est aucune chose qui ne soit devenue, grâce à elle, « une antiquité ». Autrefois, quand nos ancêtres parlaient d'un antiquaire, ils le représentaient comme occupé de monnaies, de médailles, de pierres druidiques; tels étaient les monuments les plus ordinaires dans lesquels on essayait de déchiffrer le passé, et sur lesquels se portait toute l'étude des investigateurs. Mais maintenant il y a d'autres monuments, ou plutôt tout est monument. La science essaye de retrouver, dans chaque parcelle de terre, la trace des causes qui l'ont faite précisément telle qu'elle est. Elle sait que ces forces ont laissé leur empreinte, de même que le goût et la main de l'artiste ont imprimé leur marque sur un camée antique. Ce serait un travail trop long, et qui ne rentre point dans mon sujet, que d'énumérer les procédés ingénieux que la géologie emploie pour interroger la terre, et par lesquels elle l'a forcée de nous révéler du moins une partie de ce qu'elle avait à nous dire : et ces réponses n'auraient pas eu de sens pour nous si la phy-

siologie, la conchyliologie et une centaine de sciences du même genre n'avaient prêté leur aide. Les sciences subsidiaires sont pour l'investigateur contemporain ce que les langues anciennes étaient pour l'antiquaire d'autrefois ; elles forment pour lui les mots qu'il découvre, et lors même que les détails particuliers qu'elles lui apprennent ont peu d'importance, elles donnent aux tableaux qu'il retrace la complexité et la richesse qui les rapprochent de la nature. Mais ce qui m'importe ici, c'est que l'homme lui-même est devenu, aux yeux de la science, « une antiquité. » La science essaye de lire, commence à lire, sait qu'elle doit lire, dans l'ensemble de tous les éléments qui composent chaque homme, un résumé complet de l'histoire de sa vie entière ; elle y doit voir ce qu'il est et ce qui le rend tel, l'histoire de tous ses ancêtres, de ce qu'ils ont été et de ce qui les a faits tels qu'ils étaient. Chaque nerf garde, pour ainsi dire, le souvenir de sa vie passée, a reçu une éducation ou en a été privé, a vu son activité décroître ou grandir, suivant les circonstances ; chaque trait a pris un dessein plus précis, plus caractéristique, ou peut-être est resté vague ou sans expression ; chaque main porte les marques de sa profession, les signes que la vie y a gravés, est façonnée à son tour par les travaux qu'elle exécute ; tout cela se trouve dans l'homme, si nous savions l'y voir.

On répondra peut-être qu'il n'y a là rien de nouveau ; que de tout temps on a su combien l'avenir d'un homme dépend de son passé ; que nous savions tous combien un homme est sujet à ressembler à ses ancêtres ; que l'existence d'un caractère national est le lieu commun le plus

banal du monde ; que lorsqu'un philosophe ne peut autrement rendre compte d'un fait, il l'attribue hardiment à quelque qualité occulte de quelque race. Mais l'œuvre de la science physique n'est pas de découvrir l'élément héréditaire ; c'est de le rendre distinct, de nous donner une idée précise des résultats que nous devons attendre, de nous rendre compte des raisons qui nous amènent à prévoir ces résultats. Voyons donc ce que cette science nous enseigne à ce sujet. Autant que je le pourrai, j'emploierai les expressions mêmes de ceux qui ont fait de cette science leur étude, leur profession ; ainsi, d'un côté, je serai plus sûr de m'exprimer en termes justes et frappants, et de l'autre, comme je vais appliquer ces principes aux objets de mes propres travaux, je voudrais convaincre tout à fait le lecteur que je n'ai pas imaginé mes prémisses après coup, pour les mettre d'accord avec mes conclusions.

Pour ce qui concerne l'individu, nous apprenons ce qui suit :

« Même lorsque les hémisphères cérébraux sont entiers et en pleine possession de leurs propriétés, le cerveau donne naissance à des actions aussi complétement réflexes que celles de la moelle épinière.

« Lorsqu'un éclat soudain de lumière ou la menace d'un coup fait cligner les paupières, il se produit une action réflexe dans laquelle les nerfs optiques sont afférents, et les nerfs de la face efférents. Quand une odeur désagréable provoque une grimace, ces mêmes nerfs moteurs produisent une action réflexe, tandis que l'impression est transmise au cerveau par les nerfs olfactifs.

Dans ces deux cas, l'action réflexe se produit donc nécessairement à travers le cerveau, puisque tous les nerfs intéressés sont des nerfs cérébraux.

« Lorsqu'un bruit inattendu fait tressaillir tout le corps, le nerf auditif, qui transmet l'impression, donne naissance à un ébranlement qui passe à la moelle allongée, et de là se communique à la plupart des nerfs moteurs répandus dans le corps.

« On peut dire que ce sont là des actions purement mécaniques, et qu'elles n'ont rien de commun avec les actes que nous attribuons à l'intelligence. Mais considérons ce qui a lieu lorsque, par exemple, on lit à haute voix. Dans ce cas, toute l'attention de l'esprit est ou doit être fixée sur le sujet traité par le livre ; et cependant il se produit en même temps une multitude d'actions musculaires des plus délicates, dont le lecteur n'a nullement conscience. Ainsi la main tient le livre devant les yeux, à la distance voulue ; les yeux se meuvent latéralement pour suivre les lignes, et verticalement sur les pages. En outre, les mouvements les plus délicats, les plus précis et les plus rapides des muscles des lèvres, de la langue et de la gorge, des muscles du larynx et des muscles respiratoires, sont employés à la production de la parole. Peut-être encore le lecteur est debout et accompagne sa lecture de gestes appropriés. Et cependant tous ces actes musculaires peuvent s'accomplir sans qu'il en ait aucunement conscience et sans qu'il pense à autre chose qu'au sens de son texte. En d'autres termes, ce sont des actions réflexes.

« Les actions réflexes propres à la moelle épinière sont

naturelles ; elles dépendent de la structure de la moelle et des substances qui la constituent. A l'aide du cerveau, nous pouvons acquérir une infinité d'actions réflexes *artificielles*. C'est-à-dire qu'une action peut exiger toute notre attention et toute notre force de volonté quand nous l'exécutons pour la première, la seconde ou la troisième fois ; mais si elle est souvent répétée, elle finit par faire, pour ainsi dire, partie de notre organisation, et s'accomplit sans intervention de la volonté, sans même que nous en ayons conscience.

« Ainsi que chacun le sait, il faut beaucoup de temps à un soldat pour apprendre la manœuvre, pour se mettre, par exemple, dans l'attitude du « garde à vous », à l'instant même où il entend le commandement. Mais, au bout d'un certain temps, le son seul du mot donne naissance à l'acte, que le soldat y pense ou non. On raconte l'histoire, peu authentique peut-être, mais assez vraisemblable, d'un plaisant de profession qui, voyant un vétéran sorti du service porter son dîner au logis, cria tout à coup : « Garde à vous ! » Sur quoi notre homme laissa immédiatement tomber ses mains le long des cuisses, et mouton et pommes de terre s'en allèrent rouler dans le ruisseau. On voit que l'instruction avait été complète, et les mouvements enseignés étaient devenus une partie intégrante de l'appareil nerveux du soldat.

« La possibilité de l'éducation (dont l'instruction militaire n'est qu'une forme particulière) est fondée sur ce pouvoir que possède le système nerveux de faire passer dans l'organisation des actions volontaires, en les transformant en opérations plus ou moins inconscientes, c'est-

à-dire réflexes. On peut poser en règle, que si deux états mentaux quelconques sont provoqués simultanément ou successivement un certain nombre de fois et avec une certaine vivacité, il suffira plus tard que l'un d'eux se produise pour provoquer l'autre, et cela indépendamment de notre volonté (1). »

Le corps de l'homme, après l'éducation, est donc devenu différent de ce qu'il était d'abord, et différent de celui de l'homme à qui cette éducation a manqué; il est rempli de propriétés qui y sont comme emmagasinées, et de facultés acquises qui s'exercent sans que la conscience y ait part.

Pour ce qui concerne la race, une autre autorité nous apprend que : « La vie de l'homme représente, à vrai dire, un développement progressif du système nerveux qui n'en est pas moins réel pour se produire non plus dans le sein de la mère, mais en dehors. La transformation régulière de mouvements qui d'abord étaient volontaires en mouvements automatiques secondaires, ainsi que les appelle Hartley, est due à un travail graduel d'organisation; et nous pouvons être convaincus qu'une activité coordonnée atteste toujours une accumulation de pouvoir, soit innée, soit acquise.

« La manière dont une faculté acquise chez les animaux par le père ou la mère est quelquefois transmise aux enfants, comme héritage, instinct ou faculté innée, fournit une confirmation frappante des précédentes observations. Le pouvoir qui a été acquis laborieusement et emmagasiné à l'état statique dans une génération, de-

1. Huxley, *Physiologie élémentaire*, pages 284-286.

vient manifestement, en pareil cas, la faculté innée de la génération suivante ; et le développement se produit conformément à cette loi de spécialisation et de complexité croissantes dans l'adaptation à la nature extérieure, que l'on trouve appliquée dans le règne animal. Je parle, pour employer d'autres termes, de cette loi de progrès et de développement du général au spécial, dont l'apparition de la force nerveuse parmi les forces naturelles et la complexite du système nerveux de l'homme nous fournissent des exemples. De même que la force vitale réunit, pour ainsi dire, en elle-même, des forces inférieures dont on pourrait dire qu'elle est le développement, ou de même que dans la production de la force nerveuse des forces plus simples et plus générales se réunissent et se concentrent en un mode d'énergie plus spécial et plus complexe, ainsi une spécialisation plus complète a lieu dans le développement du système nerveux, soit que nous observions ce développement dans la suite des générations ou dans l'existence d'un même individu. Toutefois, ce n'est pas en bornant nos observations à la vie de l'individu, qui n'est dans la chaîne des êtres organisés qu'un anneau rattachant le passé à l'avenir, que nous parviendrons à la connaissance complète de la vérité. L'individu actuel n'est que le produit nécessaire de ceux qui l'ont précédé dans le passé, et ce n'est que par l'étude de ceux-ci que nous arrivons à l'expliquer lui-même suffisamment. Il faut donc, lorsque nous avons reconnu qu'une faculté est innée, ne pas nous en tenir là, mais suivre patiemment, en remontant dans le passé, la ligne des causes, pour rendre manifeste, si cela est possible, la cause

d'où cette faculté tire son origine. Et cette marche est nécessaire dans l'étude des animaux inférieurs surtout, chez lesquels l'innéité tient tant de place (1). »

Il est vrai que les lois spéciales de l'hérédité sont encore inconnues. Ce qui est clair, et cela suffit à mon sujet, c'est qu'il existe une tendance, plus ou moins grande suivant les circonstances, mais toujours considérable, en vertu de laquelle les descendants de parents cultivés auront probablement, grâce à leur organisation nerveuse, une plus grande aptitude à la culture que les descendants de parents non cultivés ; et cette tendance augmente, dans des proportions croissantes, pendant bien des générations.

Si l'on ne parvient à acquérir cette notion (qui ne s'acquiert pas sans un effort pénible) d'un élément nerveux transmis par l'hérédité, je doute qu'on puisse jamais comprendre « le tissu connectif » de la civilisation. Nous avons ici la force toujours agissante qui relie les générations aux générations, qui assure à chacune d'elles, dès sa naissance, quelque progrès relativement à celle qui l'a précédée, si la précédente a elle-même progressé ; qui fait de chaque civilisation non pas une série de points détachés, mais une ligne colorée dont la nuance, par une sûre progression, devient de plus en plus vigoureuse. D'après cette doctrine, il y a d'une génération à l'autre une cause physique de perfectionnement, qui, dès que notre imagination l'a saisie, ne peut plus lui échapper : mais si vous n'appréciez cette cause dans son matérialisme subtil, si vous ne la voyez, pour ainsi dire, jouer sur les nerfs des hommes et produire d'âge en âge des

1. Maudsley, *Physiologie et Pathologie de l'esprit*, page 73.

accords plus délicats sur des cordes plus délicates, vous ne pouvez comprendre le principe de l'hérédité ni dans son mystère ni dans sa puissance.

Ces principes sont complétement indépendants de toute théorie sur la nature de la matière ou sur la nature de l'esprit. Admettons la théorie qui veut que l'esprit agisse sur la matière, quoiqu'il soit séparé d'elle et d'une nature absolument différente; adoptons celle de l'évêque Berkeley selon qui la matière n'existe point, mais seulement l'esprit; ou la théorie contraire qui ne reconnaît point l'esprit mais seulement la matière; ou enfin la théorie plus subtile, souvent soutenue de nos jours, et suivant laquelle la matière et l'esprit ne sont que des modes différents d'un troisième terme, de quelque substance ou force cachée; ces principes restent toujours vrais.

Ces théories admettent toutes, ou plutôt ne font qu'expliquer par des hypothèses diverses, ce fait incontestable, savoir que ce que nous appelons matière exerce une action sur ce que nous appelons esprit, que ce que nous nommons esprit agit sur ce que nous nommons matière : or les doctrines dont j'ai parlé ne prétendent rien de plus. Notre esprit, par quelque moyen mystérieux, agit sur nos nerfs; nos nerfs, par une opération non moins mystérieuse, emmagasinent les conséquences de ces actions; et la plupart du temps, et même en règle générale, le résultat de ces opérations se transmet à nos descendants. Ce sont là des faits primitifs que toutes les théories admettent et qu'elles s'efforcent toutes d'expliquer.

Ces principes si clairs n'ont aucun rapport non plus avec les vieilles discussions sur la nécessité et le libre ar-

bitre. Tout partisan du libre arbitre reconnaît que la force spéciale de la libre volonté s'applique aux forces préexistantes de notre être matériel ; il ne la considère point comme un agent qui s'exerce *in vacuo*, mais comme un agent agissant sur d'autres agents. Tout partisan du libre arbitre reconnaît, en somme, que si vous fortifiez le moteur dans une direction donnée, le genre humain tend davantage à agir dans cette direction. Des mobiles meilleurs, ou plutôt de meilleures impulsions, partent d'un corps bien constitué : des mobiles pires ou de pires impulsions partent d'un corps mauvais. Un défenseur du libre arbitre peut, aussi bien qu'un fataliste, admettre que ces perfectionnements physiques tendent à améliorer la façon d'agir de l'homme, et qu'au contraire la dégénérescence physique tend à la pervertir. Aucun des partisans du libre arbitre ne s'attend à trouver à Saint-Giles ce qu'il trouve à Belgravia : il admet un système nerveux héréditaire comme une donnée fournie à la volonté, quoique la volonté soit à ses yeux quelque chose qui agit sur ce système tout en étant en dehors de lui. Sans doute la doctrine moderne de la « conservation de la force », si on l'applique à nos décisions, est incompatible avec le libre arbitre ; si vous affirmez que « la force ne subit jamais de perte, ne fait jamais de gain, » vous ne pouvez prétendre qu'il y ait dans l'acte de volition un gain réel et comme une création de force nouvelle. Mais je n'ai rien à démêler ici avec la conservation universelle de la force. La conception des organes nerveux considérés comme des magasins où s'accumule un pouvoir qui doit son origine à la volonté ne soulève ni n'exige une discussion si vaste.

Nos principes doivent encore bien moins être confondus avec cette idée de M. Buckle, que les forces matérielles ont été les grands ressorts du progrès, et les causes morales des ressorts secondaires qui, en comparaison des autres, méritent à peine l'attention. Ici au contraire, les causes morales tiennent la première place. C'est l'action de la volonté qui produit les habitudes inconscientes ; c'est l'effort continuel du commencement qui produit l'accumulation d'énergie de la fin ; c'est le travail silencieux de la première génération qui devient l'aptitude transmise de la seconde. Ce ne sont point ici les causes physiques qui engendrent les causes morales, mais bien les causes morales qui créent les causes physiques : ici l'énergie de l'ordre le plus élevé se trouve au commencement, celle de l'ordre inférieur ne préside qu'à la conservation et à la propagation. Mais nous voyons par là comment une science de l'histoire est possible, ainsi que le disait M. Buckle, une science capable de nous enseigner les lois des tendances créées par l'esprit et transmises par le corps, tendances qui exercent d'âge en âge sur la volonté humaine et ses déterminations une action plus puissante.

II

Mais comment ces principes changent-ils notre philosophie politique ? De bien des manières, à mon avis ; et tout d'abord sur ce point en particulier. L'économie politique est la partie la mieux systématisée et la plus exacte de la philosophie politique ; et cependant, à l'aide des propo-

sitions que nous avons établies, nous pouvons remonter, si je ne me trompe, à un âge en quelque sorte « pré-économique », où les données mêmes de l'économie politique n'existaient pas, où ses préceptes auraient été funestes, où les préceptes exactement opposés étaient sages et nécessaires.

Je n'ai pas besoin pour cela de me reporter à ces époques ténébreuses que l'ethnologie est en train de nous révéler : je ne parle pas de l'âge de pierre, des instruments de silex, des amas de débris de cuisine. L'époque à laquelle je voudrais remonter est celle qui précède immédiatement la naissance de l'histoire, qui peut-être l'a vue naître, car les premiers historiens ont vu cet état de la société, bien qu'ils aient vu aussi des états plus avancés. C'est une période dont nous avons des descriptions exactes faites par des témoins oculaires, et dont les traces et les conséquences se retrouvent à chaque pas dans les législations les plus anciennes. Écoutons sir Henry Maine, le plus grand de nos jurisconsultes vivants, le seul, peut-être, dont les écrits soient en accord avec notre plus saine philosophie. « Les renseignements, dit-il, qui nous sont fournis par la jurisprudence comparée, concourent à confirmer cette idée de la condition primitive de la race humaine qui est connue sous le nom de Théorie Patriarcale. Il n'est pas douteux, assurément, que cette théorie ait été fondée dans le principe sur l'histoire des patriarches hébreux de la basse Asie telle que nous la raconte l'Écriture; mais, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut, ce témoignage même de l'Écriture ne servait guère qu'à l'empêcher d'être admise comme une véritable théorie : car la plupart des investigateurs qui jusqu'à ces

derniers temps ont travaillé le plus sérieusement à recueillir et à coordonner les phénomènes sociaux, étaient inspirés, soit par les préjugés les plus hostiles aux antiquités hébraïques, soit par le plus vif désir d'édifier leur système sans l'aide des monuments religieux. Maintenant même on est peut-être disposé à trop diminuer la valeur de ces témoignages, ou plutôt à refuser d'en tirer des conclusions générales, en les considérant comme une partie des traditions d'un peuple sémitique. Il faut remarquer cependant que les témoignages fournis par l'étude des lois sont dus presque exclusivement aux institutions de sociétés qui appartiennent à la race indo-européenne, et pour la plus grande part à celle des Romains, des Indous et des Slaves. La difficulté, dans l'état actuel des recherches, est de savoir où l'on doit s'arrêter ; c'est de déterminer les races d'hommes auxquelles la théorie patriarcale ne peut s'appliquer, les sociétés au sujet desquelles il n'est pas permis d'affirmer qu'elles aient été primitivement organisées sur le type patriarcal. Je n'ai pas besoin de retracer avec une exactitude minutieuse les principaux traits de ce genre de société, tels que nous les trouvons dans les premiers chapitres de la Genèse : car d'un côté ils sont familiers à la plupart d'entre nous dès l'âge le plus tendre, et de l'autre, en raison de l'intérêt qui s'est autrefois attaché à la controverse à laquelle Locke et Filmer ont donné leurs noms, ils remplissent tout un chapitre, non pas, il est vrai, des plus instructifs, de la littérature anglaise. Voici les points qui se dégagent de l'histoire et demeurent établis : le parent mâle le plus âgé, l'ascendant le plus âgé exerce sur la maison entière

un pouvoir suprême, absolu. Il a droit de vie et de mort, et son autorité sur ses enfants et leurs familles est sans bornes, comme sur ses esclaves : bien plus, il y aurait peu de différence entre la situation des fils et celle de l'esclave, si la naissance ne donnait au fils des chances plus fortes de devenir lui-même quelque jour chef de famille. Les troupeaux des enfants sont les troupeaux du père, et les biens du chef de famille, qu'il détient plutôt en qualité de représentant qu'en qualité de propriétaire, sont divisés également à sa mort entre ses descendants du premier degré, le fils aîné recevant quelquefois, en vertu du droit de naissance, une double part, mais le plus souvent n'ayant pas d'autre avantage héréditaire qu'une préséance purement honorifique.

Un autre enseignement qu'il est moins facile de dégager des récits de l'Écriture, c'est qu'ils semblent nous mettre sur la trace de la première atteinte portée à l'autorité paternelle. Les familles de Jacob et d'Esaü se séparent et forment deux nations; mais les familles des enfants de Jacob restent unies et deviennent un peuple. Il semble qu'on trouve là le germe bien faible encore d'un état de communauté, et d'un ordre de droit supérieur à l'autorité fondée sur les relations de famille.

Si je cherchais à résumer les traits caractéristiques de l'état où le genre humain se présente à nous à l'aube de son histoire, je me contenterais de citer ces vers de l'*Odyssée* d'Homère :

« Τοῖσιν δ'οὔτ'ἀγορὰι βουληφόροι οὔτε θέμιστες.
Θεμιστεύει δὲ ἕκαστος
Παίδων ἠδ'ἀλόχων, οὔτ 'ἀλλήλων ἀλέγουσιν. »

« Ils n'ont point d'assemblées pour délibérer, point de lois; mais chacun d'eux donne la loi à ses femmes et à ses enfants, et ils ne s'inquiètent pas les uns des autres. »

Cette description des commencements de l'histoire est confirmée par les leçons les plus récentes de l'ethnologie pré-historique. Le résultat le plus important peut-être, et le plus certain à coup sûr, qu'ait obtenu cette science, c'est d'avoir dissipé les rêves d'autrefois relativement à une civilisation primitive fort avancée. Il n'est personne qui ne reconnaisse la force des arguments qui renversent cette chimère d'une civilisation originelle. Rien n'est plus facile à comprendre qu'une décadence morale du genre humain, qu'une décadence esthétique, qu'une décadence politique. Mais on ne peut imaginer que les hommes aient renoncé aux instruments les plus simples du bien-être personnel, après les avoir une fois connus; on comprend encore moins qu'après avoir une fois possédé de bonnes armes, par exemple des arcs et des flèches, il les eussent abandonnées. Et cependant, s'il y a eu une civilisation primitive, il faut que les hommes aient oublié tout cela; car on trouve des tribus à tous les degrés d'ignorance comme aussi à tous les degrés d'industrie, relativement à la poterie, aux métaux, aux ressources du bien-être, aux instruments de guerre. Et qui plus est, on n'en peut rejeter la faute sur le défaut d'intelligence de ces sauvages; ils montrent au contraire pour ces choses, à des degrés divers, un esprit original et inventif. Vous ne pouvez retrouver chez eux les restes d'un ancien système qui, après avoir connu la perfection, au-

rait ensuite été mutilé de diverses façons et s'effacerait de diverses manières : vous ne pouvez le retrouver comme vous retrouvez, dans les dialectes du moyen âge, les traces de la langue latine : au contraire, vous le voyez commencer, comme nous voyons commencer à présent de nouvelles inventions et de nouvelles découvertes scientifiques : on a fait quelques pas ici, quelques pas ailleurs : nous voyons la même chose imparfaitement exécutée par des moyens imparfaits que l'on n'emploierait certainement pas si l'on avait déjà connu les meilleurs. Autrefois c'était une idée fort répandue que les arcs et les flèches étaient « les armes primitives », les armes universelles des sauvages; mais la science moderne a dressé une liste, et nous y voyons que certains sauvages les possèdent, que certains autres n'en ont pas; les uns les remplacent d'une façon, les autres d'une autre; quelques-unes de ces armes, — par exemple « le boomerang », — étaient beaucoup plus difficiles à trouver et à employer que l'arc, de même qu'elles sont bien moins efficaces. Non-seulement on peut décrire les races variées qui peuplent le monde, comme ayant atteint dans la civilisation industrielle des hauteurs différentes, comme s'en approchant de différents côtés et s'en écartant sur des points différents; mais dès qu'elles voient l'objet qui répond à leurs besoins, elles savent s'en servir aussi bien ou mieux que l'homme civilisé. L'Américain du Sud tire un meilleur parti que les Européens du cheval que les Européens lui ont apporté. Un grand nombre de races se servent du fusil, cette arme spéciale et très-compliquée de l'homme civilisé, avec une adresse supérieure en

moyenne à la sienne. Le sauvage pourvu d'outils simples, d'outils qu'il apprécie, est comme un enfant prompt à s'instruire, et non comme un vieillard qui ne saurait apprendre de nouveau ce qu'il a une fois oublié. D'ailleurs, s'il y a eu en Australie et en Amérique une civilisation primitive très-avancée, où donc, demandent les botanistes et les zoologistes, en trouvez-vous les traces? Si ces sauvages ont jadis cultivé le froment, où est le froment sauvage qui doit avoir survécu à leurs cultures abandonnées? S'ils ont renoncé à employer de bons animaux domestiques, que sont devenus les animaux sauvages qui ont dû en naître selon toutes les lois naturelles? Ce qui est certain, c'est que dans ces derniers siècles, depuis ce qu'on pourrait appeler la découverte du monde, les animaux domestiques de l'Europe se sont répandus partout. Le rat anglais, qui n'est pas la plus agréable de nos bêtes domestiques, a passé en Australie, dans la Nouvelle-Zélande, en Amérique; rien ne pourrait le détruire, si ce n'est un « miracle des rats » accompli dans d'immenses proportions. Il faudrait aussi une force bien puissante pour chasser de l'Amérique du Sud le cheval que les Espagnols y ont importé. Nous supposerions qu'il est un des principaux animaux originaires du pays, si nous ne savions le contraire. Où donc se retrouvent, si je puis parler ainsi, les rats et les chevaux de la race primitive? Non-seulement nous ne les trouvons pas, mais la science zoologique nous dit qu'ils n'ont jamais existé; car ces créatures imparfaites qui ne sont qu'ébauchées, les marsupiaux de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, n'auraient jamais survécu à une

lutte contre des créatures mieux organisées, comme celles devant lesquelles elles disparaissent aujourd'hui.

Nous entrevoyons donc tout d'abord l'homme patriarcal, non plus comme pourvu de quelques restes de l'industrie d'une civilisation primitive, mais comme possédant uniquement une connaissance un peu développée et graduellement acquise des arts les plus simples, avec quelques animaux domestiques et quelques faibles notions des phénoménes naturels qui sont relatifs aux saisons et qui jouent un rôle dans l'existence de peuplades peu avancées. Voilà les premiers hommes de l'histoire tels que nous devons nous attendre à les trouver en effet. Mais leur esprit, quel était-il? Comment pouvons-nous le décrire?

Je crois que la définition générale, dans laquelle sir John Lubbock résume son jugement sur l'esprit du sauvage, convient à l'esprit de l'homme patriarcal. « Les sauvages, dit-il, ont le caractère de l'enfant avec les passions et la force de l'homme. » Et si nous consultons le monument le plus antique du monde païen, les poëmes d'Homère, que de choses nous y trouvons qui sont d'accord avec cette définition mieux qu'avec toute autre! Sans doute, à l'époque que ces poémes nous décrivent, la civilisation comptait des siècles de développement. M. Gladstone semble nous dire que chez Homère l'homme excelle déjà dans l'éloquence autant qu'à aucune autre époque; et quelque important que soit cet avantage, on en pourrait citer d'autres qu'il possédait aussi et qui ont plus de valeur encore. Mais après tout, combien il reste encore dans Achille du « sauvage splendide », et combien

aussi de « l'enfant gâté qui boude sous sa tente » ! La facilité des impressions et la vivacité des émotions sont les traits principaux et caractéristiques de l'histoire grecque la plus antique ; et si nous portons nos regards vers l'Orient, le « monde simple et violent », comme l'appelle M. Kinglake, des premiers âges, s'offre à nous à chaque instant.

C'est justement là ce que nous devions attendre. Selon la science, « une instruction transmise par l'hérédité a fait des nations modernes ce qu'elles sont ; l'homme, en naissant, y porte dans sa constitution la trace des lois de ses ancêtres » ; mais les nations anciennes n'apportaient pas cet héritage ; elles descendaient d'hommes qui ne faisaient que ce qui leur semblait bon ; elles n'avaient point d'habitudes apprises, d'entraves salutaires ; elles étaient par conséquent à la merci de toutes leurs impulsions, et cédaient au souffle de toutes les passions.

La condition de l'homme primitif, si nous nous faisons de lui une idée exacte, est, à plusieurs égards, différente de tout ce que nous connaissons. Aujourd'hui, sans en avoir conscience, nous supposons autour de nous l'existence d'une grande machine sociale fort compliquée qui travaille pour nous, et qui non-seulement fournit à nos besoins, mais encore décide et nous avertit du moment où ces besoins doivent revenir. Personne maintenant ne peut se représenter sans difficulté la vie qu'on menait avant qu'il y eût des horloges et des pendules : ainsi que l'a dit sir G. Lewis, « il faut un vigoureux effort de l'imagination pour se figurer une époque où c'était une

difficulté sérieuse de connaître l'heure, de savoir où en était la journée. » La difficulté est bien plus grande encore, si l'on veut se représenter les esprits mobiles et inquiets d'hommes qui ne connaissaient pas la nature, ce grand régulateur de la civilisation matérielle, et qui ne possédaient point ce régulateur, cette horloge de la civilisation morale, qu'on appelle un gouvernement. Jamais ils ne savaient à quoi ils devaient s'attendre : cette prévision sûre et constante d'une foule de faits variés, cette habitude puissante qui fait de nos esprits ce qu'ils sont, était tout à fait étrangère aux leurs. De plus, je ne puis, quant à moi, me figurer la conception de la morale qui existait alors, et qui devait être bien vague. Si nous mettons de côté tous les éléments provenant de la loi et du gouvernement, dont les notions morales répandues parmi nous sont pénétrées, je ne vois guère ce qui restera. Ce reste était sans doute vaguement, d'une manière ou de l'autre, intelligible pour l'homme antéhistorique ; mais il était assurément bien incertain, flottant, et peu propre à fournir un appui solide. Dans les cas les plus favorables, il ressemblait beaucoup à ce vague sentiment de la beauté qui existe maintenant dans les esprits sensibles et délicats mais non cultivés ; c'était une voix encore faible et bégayante ; c'était je ne sais quoi d'inconnu, qui modifiait tout le reste, était supérieur à tout le reste, et d'une forme si indistincte pourtant, que lorsque vous la regardiez, elle s'évanouissait : ou bien, si vous ne voyez là qu'une fiction trop délicate de l'imagination d'un âge plus cultivé, la moralité devait du moins se trouver alors dans les accès désordonnés d'une « justice

sauvage », moitié châtiments, moitié violences. Mais quelle qu'en fût la nature, comme elle n'était fixée par aucune loi permanente, c'était quelque chose d'intermittent, d'indécis, que nous avons peine à nous imaginer. Tout homme qui a étudié les mathématiques se rappelle combien il lui semblait voir de difficultés imaginaires dans un problème avant de l'avoir compris, et sait combien il lui est impossible, une fois que la démonstration a fait jaillir la lumière, de comprendre de nouveau ces hésitations et ces obscurités, ou de se replacer dans cet état de confusion intellectuelle qui les avait produites. Ainsi, de nos jours, impuissants que nous sommes, malgré tous nos essais, à chasser de nos esprits la notion de la loi, nous ne pouvons nous représenter l'esprit d'un homme qui n'aurait jamais eu cette notion, et qui serait, malgré tous ses efforts, impuissant à la concevoir.

En outre, l'homme primitif n'aurait jamais pu comprendre ce que nous entendons par une nation. Nous, de notre côté, nous ne pouvons nous imaginer ceux pour qui ce serait là une difficulté. « Nous savons ce que c'est quand on ne nous le demande pas, » et cependant nous ne pouvons l'expliquer ou le définir sur-le-champ. Mais ce qui est clair du moins, c'est qu'une nation signifie une réunion d'hommes semblables, capables, à cause même de cette ressemblance, d'agir de concert, et qui sont disposés, en vertu de cette même ressemblance, à obéir aux mêmes régles. Or, c'est une chose que les Cyclopes d'Homère, qui ne connaissaient que des êtres humains sans lien entre eux, étaient incapables de concevoir.

Résumons-nous : une loi, loi rigide, précise, concise, est le premier besoin du genre humain ; c'est ce qui lui est nécessaire par-dessus tout, ce qu'il lui faut posséder avant tout. Mais de même qu'elle est le premier besoin des hommes, elle est aussi le plus difficile à satisfaire. S'ils y peuvent atteindre, elle est pour eux le plus grand des bienfaits, mais c'est ce qu'ils atteignent le plus malaisément. A des époques plus récentes certaines races ont été soumises à cette discipline par des moyens rapides, quoique pénibles : on a vu maintes et maintes fois un assemblage sans cohésion de clans disséminés contraint par un vainqueur impitoyable à adopter une organisation plus solide et plus compacte ; les Romains ont fait la moitié de la besogne pour l'Europe occidentale. Mais où les époques primitives auraient-elles trouvé des Romains ou un conquérant ? C'est la force du gouvernement qui donne les victoires, et c'est le gouvernement même qui alors n'existait pas. La civilisation, à ses premiers pas, a dû gravir des pentes escarpées, bien que ces hauteurs, pour nous qui les regardons aujourd'hui de si haut, se réduisent presque à rien.

III

Quel fut le premier pas bien marqué d'une société sans gouvernement vers l'état d'une société gouvernée ? c'est ce que l'histoire ne nous apprend pas. Sur ce point Sir Henry Maine a tiré de ses études particulières une conclusion du plus grand intérêt.

« L'origine de la société s'expliquerait, dit-il, d'une manière fort simple, si nous pouvions tirer une conclusion générale des indications qui nous sont fournies par l'exemple de l'Écriture déjà cité, et si nous pouvions supposer que des communautés ont commencé à exister partout où une famille est restée unie, au lieu de se séparer à la mort de son chef patriarcal. Rome et la plupart des États de la Grèce ont gardé longtemps les traces d'une série ascendante de groupes qui furent les premiers fondements de l'État. La famille, la *gens*, la tribu, peuvent être considérées, à Rome, comme types de ces groupes : elles nous sont décrites de telle sorte que nous avons peine à nous empêcher de les considérer comme un système de cercles concentriques qui se sont graduellement développés en partant d'un même point. Le groupe élémentaire est la famille, dont les différents membres sont unis par une obéissance commune à l'ascendant mâle le plus élevé. L'agrégation des familles forme la *gens*, ou maison. La réunion des maisons forme la tribu. L'assemblage des tribus constitue l'État.

« Pouvons-nous suivre ces indications? Pouvons-nous affirmer que l'État est un assemblage de personnes unies par les liens d'une commune origine et se rattachant ainsi à un ancêtre commun qui aurait été la première tige d'une famille? Nous pouvons du moins être certains que toutes les sociétés anciennes se regardaient comme issues d'une tige primitive unique ; et même il leur eût été difficile de donner une autre raison du lien politique qui les maintenait unies. En fait l'histoire des idées politiques commence par l'opinion bien établie que les droits du

sang, la parenté, sont les seuls fondements possibles de toute participation commune aux fonctions politiques : de tous ces bouleversements dans les sentiments des hommes, que nous appelons du nom expressif de révolutions, aucun n'est aussi frappant, aussi radical que celui qui s'opère lorsque quelque autre principe, par exemple celui de la « *contiguïté géographique* », s'établit pour la première fois comme base d'une action politique commune. »

Si cette théorie était exacte, la naissance d'une organisation politique n'aurait pas été en réalité un changement considérable La primauté du frère aîné, dans des tribus qui auraient par hasard gardé leur cohésion, serait peu marquée. Elle aurait des suites fort importantes; mais en elle-même elle ne serait rien : elle serait analogue (pour prendre un terme de comparaison à l'autre extrémité de l'évolution politique) à l'autorité qu'un chef de parti parlementaire peu influent exerce sur des adhérents qui peuvent se séparer de lui en un instant; c'était le germe de la souveraineté; mais on ne pourrait guère dire que ce fût déjà la souveraineté même.

Je ne crois pas pour ma part que l'explication proposée par sir Henry Maine — ainsi qu'on le verra, il ne la donne pas comme une théorie solide — suffise à nous rendre compte de la véritable origine des gouvernements. Plus tard, je montrerai que des faits nombreux nous révèlent, à ce qu'il me semble, une époque plus ancienne encore que celle dont il parle. Mais la théorie de Sir Henry Maine me suffit pour le moment : elle décrit avec exactitude un genre de vie antérieur à notre poli-

tique actuelle; la conclusion que j'en ai tirée sera fortifiée, loin d'être affaiblie, quand nous en viendrons à étudier une époque encore plus reculée, et à parler d'un lien social beaucoup plus rudimentaire.

Mais une fois que les gouvernements eurent commencé, il est fort aisé d'expliquer pourquoi ils se sont perpétués. Quoi qu'on puisse dire, en d'autres matiéres, contre le principe de la sélection naturelle, nous ne pouvons douter qu'il n'ait dominé toute l'histoire des premières races humaines. Les plus forts tuaient les plus faibles quand ils le pouvaient. Or, je n'ai pas besoin de m'arrêter à prouver qu'on est plus fort avec un gouvernement quelconque que lorsqu'on est dépourvu de gouvernement. Une réunion de familles qui reconnaissaient, même d'une manière fort imparfaite, l'autorité d'une seule personne, devait nécessairement avoir l'avantage sur des familles qui ne reconnaissaient le pouvoir d'aucun chef, qui erraient çà et là par le monde, et qui combattaient là où elles se trouvaient. Les cyclopes d'Homére seraient impuissants contre la troupe la plus faible. Si nous ne trouvons pas d'autre récit relatif à cet état de l'humanité, il n'y a rien là d'étrange : nous devrions bien plutôt, en considérant combien cet état avait peu de stabilité et combien il condamnait les hommes à la destruction, nous étonner qu'il ait laissé quelques faibles traces jusqu'au siècle où les poëtes, qui y trouvaient une source de pittoresque, en firent leur profit.

Mais quoique l'origine du gouvernement soit douteuse, nous marchons, quand nous parlons de la conservation des gouvernements, sur un terrain plus solide, et nous nous

appuyons sur des documents encore existants. Le jeune Anglais qui aborde aujourd'hui Aristote et Platon est frappé de leur esprit conservateur : pénétré des doctrines libérales de l'époque actuelle, il s'étonne de trouver tant d'enseignements contraires à ces doctrines. Quelque différence qu'il y ait entre eux, ces philosophes pensent, comme Xénophon dont ils diffèrent à tant d'égards, que l'homme est *de tous les animaux le plus difficile à gouverner*. Pour Platon, on peut dire avec quelque raison que les partisans d'une philosophie intuitive, étant les *tories de la spéculation*, ont été d'ordinaire enclins au conservatisme en matière de gouvernement; mais Aristote, le fondateur de la philosophie expérimentale, aurait dû, conformément à cette doctrine, être un libéral, s'il y en avait eu alors. La vérité est que tous deux vécurent à une époque où les hommes n'avaient pas *eu le temps d'oublier* les difficultés du gouvernement. Nous les avons maintenant complétement oubliées. Nous comptons sur une certaine somme d'ordre, d'obéissance tacite, de discipline héréditaire, qui est la base de notre culture, tandis que ces philosophes espéraient l'obtenir comme un des principaux résultats de la culture qu'ils donnaient eux-mêmes aux esprits. Sans y penser nous prenons pour point de départ ce qu'ils s'efforçaient d'atteindre comme un but.

Dans les époques primitives la quantité, en fait d'autorité et de gouvernement, est beaucoup plus importante que la qualité. Ce qu'il vous faut c'est une règle générale qui attache les hommes les uns aux autres, qui les oblige de faire, à peu d'exceptions près, les mêmes choses, qui

leur dit ce qu'ils doivent attendre les uns des autres, qui les façonne sur un même modèle et entretient cette ressemblance. Quelle est cette règle? cela n'a pas autant d'importance. Une bonne règle vaut mieux qu'une mauvaise; mais il vaut mieux en avoir une, quelle qu'elle soit, que d'en manquer; d'ailleurs, des raisons qu'un juriste appréciera ne permettent à aucune d'être excellente. Mais pour l'acquisition de cette règle, ce qu'on peut appeler l'énergie d'un gouvernement est plus important sans comparaison que le plus ou moins d'utilité des objets auxquels elle s'applique. Obtenir que les hommes obéissent, voilà le problème difficile; à quoi employerez-vous cette obéissance? C'est une question secondaire.

Pour obtenir cette obéissance, la première condition est l'identité de ce que nous appelons maintenant l'Église et l'État. Il ne suffit pas qu'ils soient unis, il faut qu'ils ne fassent qu'une seule et même chose. Le docteur Arnold, tout plein de l'étude de la pensée grecque et de l'histoire romaine, avait coutume de prêcher cette identité comme le grand remède aux égarements du monde moderne. Mais il s'adressait à des oreilles remplies d'autres paroles et à des esprits pleins d'autres pensées, qui comprenaient à peine ses discours et les écoutaient moins encore. Quoique ce conseil fût mauvais pour le monde moderne auquel le docteur l'adressait, il était excellent pour l'ancien monde à qui il l'avait emprunté. Ce qu'il faut dans de pareilles époques, c'est un gouvernement unique (appelez-le Église ou État, comme il vous plaira) qui règle tout l'ensemble de la vie humaine. Aucune division de pouvoir ne peut alors être supportée sans

danger et même sans de grandes chances de destruction ; le prêtre ne doit pas enseigner une chose et le roi une autre : le roi doit être prêtre, et le prophète roi : tous deux doivent dire la même chose, parce que tous deux sont une même chose. L'idée d'une différence entre les peines spirituelles et les peines légales ne doit jamais être éveillée. Et en effet la pensée des premiers Grecs ou des premiers Romains ne l'aurait jamais comprise. Il y avait une sorte d'opinion publique grossière, et des mains rudes, très-rudes même, qui se laissaient diriger par elle. Nous parlons aujourd'hui de pénalités politiques, de prohibitions ecclésiastiques, de censure sociale; alors tout cela était confondu.

Il n'y a plus rien aujourd'hui qui ressemble à ces antiques communautés ; mais si quelque chose peut encore en donner une idée, c'est une société ouvrière (*trade's union*) : là celui qui travaille à bas prix est un « maudit, » et il se trouve quelque Broadhead pour le supprimer.

L'objet de semblables organisations est de créer ce qu'on pourrait appeler un *noyau* de coutumes. Toutes les actions de la vie doivent être soumises à une règle unique, en vue d'un objet unique. C'est là ce qui a donné naissance à l'*instruction héréditaire* dont la science nous enseigne l'immense importance, et dont l'instinct des hommes primitifs avait bien aussi reconnu la nécessité. Si ce régime interdit la libre pensée, ce n'est pas un mal, ou plutôt, quoique ce soit un mal, c'est la base nécessaire d'un plus grand bien : cette interdiction est indispensable pour former le moule de la civilisation, pour durcir la fibre encore molle de l'homme des premiers temps.

L'histoire la plus ancienne qui nous soit parvenue de la race aryenne nous montre partout un roi, un conseil; comme l'exigeait la nécessité des luttes antiques, le roi possédait beaucoup de priviléges et un pouvoir considérable. Il était impossible qu'il y eût alors rien de semblable au despotisme oriental ou à un despotisme césarien; les armées placées en dehors du corps politique, qui maintiennent de tels gouvernements, ne pouvaient exister, alors que la tribu était la nation, et que tous les hommes de la tribu étaient des guerriers. De là vient qu'au temps d'Homère, dans les premiers âges de Rome, dans les premiers âges de la Germanie ancienne, le roi est la partie la plus visible du gouvernement, parce qu'il en était aussi, pour le bien du moment, la partie la plus nécessaire. L'oligarchie exclusive et compacte, le patriciat, qui seul pouvait connaître la loi établie, qui seul pouvait appliquer la loi établie, qui seul était reconnu comme le gardien autorisé de la loi établie, exerçait alors un empire sans partage sur les besoins de ces sociétés primitives. Seul il savait comment on dresse les hommes; il était seul obéi, parce que seul il les pouvait dresser. M. Grote a raconté d'une manière admirable comment les premières oligarchies grandirent en face de la monarchie primitive; mais sa prédilection même pour l'Athènes de l'histoire ne lui a peut-être pas laissé de sympathies pour l'Athènes pré-historique. Il ne nous a pas fait comprendre le besoin d'une vie bien assise et fixe à une époque où tout manquait de fixité.

Il serait puéril d'expliquer en détail comment les deux grandes républiques, les deux républiques victorieuses

de l'ancien monde, nous fournissent une confirmation éclatante de ces conclusions. Rome et Sparte étaient des aristocraties qui excellaient à dresser les hommes, et ce fut la raison de leurs succès. Athènes était assurément d'un autre ordre, ordre plus élevé, du moins pour nous modernes, mieux instruits, qui la connaissons et qui avons reçu ses leçons. Mais pour les *Philistins* d'alors, Athènes était d'un ordre inférieur. Elle fut battue; elle perdit la partie dans ce grand jeu des intérêts visibles au delà duquel ne peut porter la courte vue des contemporains. Ce fut le grand naufrage de la liberté dans le monde ancien. Elle annonça, elle commença les bonnes choses de l'avenir; mais elle était trop faible pour les développer et pour en jouir : elle fut foulée aux pieds par des peuples d'une organisation plus grossière et d'une constitution mieux aguerrie.

On voit sans peine combien ces principes sont confirmés par l'histoire des juifs. Il y a sans doute bien autre chose dans cette histoire, et des éléments tout à fait étrangers au sujet que je traite ici. Mais voici ce qui est incontestable : les Juifs avaient été d'abord la plus instable des nations; ils se soumirent à une loi, et devinrent dès lors la plus stable des nations. Sans doute leur gouvernement a manqué d'unité. Quand ils eurent demandé un roi, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, ainsi que nous nous exprimerions aujourd'hui, ne furent jamais en paix, jamais d'accord. Les dix tribus qui sortirent de la loi se fondirent parmi les nations voisines. Jéroboam a été appelé le *premier libéral*, et, la religion mise à part, cette expression ne manque pas de sens : il commença à

rompre ce gouvernement aux liens inflexibles qui répondait aux besoins des hommes de cette époque, bien qu'il déplaise toujours aux esprits ardents et inventifs. Mais les Juifs restés fidèles à leur loi devinrent les Juifs d'aujourd'hui, nation résistante et consistante s'il en fut jamais.

Les juristes nous disent que le terme de *contrat* ne se rencontre presque jamais dans les lois les plus anciennes : cela tient à cette fixité des coutumes. Dans nos époques modernes et civilisées, les actions de l'homme sont presque toujours déterminées par son propre choix : dans les temps primitifs ce choix ne déterminait presque rien. La règle de toutes choses était la loi de l'État (de l'immobilité, *status*). Chacun avait en naissant sa place marquée dans la communauté : il devait se tenir à cette place; il y trouvait certains devoirs à remplir, et il n'avait pas à penser à autre chose. Le réseau de la coutume saisissait les hommes dans des endroits distincts et déterminés, et les y tenait fixés.

Ces principes qu'on appelle dans la politique européenne les principes de 1789 sont donc incompatibles avec le monde primitif; ils ne conviennent qu'au monde nouveau dans lequel la société a terminé la première partie de sa tâche : alors l'organisation héréditaire est déjà fortifiée et fixée; alors les esprits malléables et les passions violentes des nations dans l'enfance sont façonnés, contenus, guidés par de puissants instincts acquis. Jusque-là ce n'est pas l'égalité devant la loi qui est nécessaire, mais l'inégalité; car on a besoin par-dessus tout d'une élite supérieure qui connaisse la loi. Ce qu'il faut,

ce n'est pas un bon gouvernement qui cherche le bonheur de ses sujets; mais un gouvernement révéré et redouté qui sache obtenir de ses sujets l'obéissance : ce n'est pas une loi sans défauts, mais une loi à laquelle rien n'échappe, et qui enchaîne la vie entière à une même routine. Les siècles de liberté sont les derniers; avant eux viennent les siècles de servitude. En 1789, lorsque les grands hommes de la Constituante portaient au loin leurs yeux sur le passé, ils n'y voyaient presque rien qui méritât d'être loué, ou admiré, ou imité : tout leur semblait une immense méprise, une erreur monstrueuse dont il fallait s'affranchir au plus vite. Mais cette erreur les avait faits eux-mêmes. La marque héréditaire des temps anciens était imprimée jusque dans leur organisation physique : leurs cerveaux avaient pris de la consistance, leurs nerfs avaient été fortifiés par les résultats accumulés et transmis d'usages fastidieux. Les siècles de monotonie ont eu leur utilité; car ils ont formé l'homme pour les siècles où il ne doit pas être monotone.

IV

Nous n'avons pas encore réalisé tout le profit de ces gouvernements primitifs et de leurs lois primitives. Non-seulement ils ont réuni les hommes en groupes, et leur ont imposé un ensemble d'usages communs, mais ils ont souvent, du moins d'une manière indirecte, inspiré, si je puis m'exprimer ainsi, les caractères nationaux.

Nous ne pouvons pas encore expliquer, pour moi du

moins je n'essayerai certainement pas de le faire, tous les phénomènes singuliers du caractère national. Comment semble-t-il d'abord si complétement et si parfaitement constitué? Avec quelle lenteur, par quelles transitions insensibles il s'altère, si toutefois il peut s'altérer! Mais il y a un fait analogue qui peut nous faire entrevoir, du moins obscurément, la cause de ces phénomènes. Les époques ont leur caractère, aussi bien que les nations; or, comme nous avons l'histoire détaillée d'un grand nombre de ces périodes, nous pouvons examiner avec exactitude quand et comment la physionomie particulière de chacune d'elles a commencé, quand et comment cette physionomie s'est effacée. Ainsi nous avons une idée du temps de la reine Anne, de celui de la reine Élisabeth, de celui de Georges II, ou bien encore de l'époque de Louis XIV, de celle de Louis XV, de la Révolution française. Cette idée est plus ou moins précise, en raison de nos études; mais il est probable que dans les esprits même à qui ces époques sont le mieux connues et le plus familières, cette idée a un caractère plus tranché, plus simple, plus un que ne l'était la réalité. Quand nous nous les représentons en imagination, nous mettons de côté un trop grand nombre de traits communs à tous les siècles. Du temps de Chaucer, le caractère anglais était à peu près, à beaucoup d'égards, ce qu'il fut du temps de la reine Élisabeth ou de la reine Anne, et ce qu'il est aujourd'hui. Mais à ce fond commun et persistant certaines qualités se sont ajoutées à certaines époques, et d'autres en d'autres temps; ou bien des qualités différentes ont semblé le voiler et l'obscurcir dans des siècles

différents. Nous négligeons et nous oublions à moitié l'élément constant, tandis que nous voyons et que nous étudions l'élément variable. Mais pourquoi (car c'est là ce que nous cherchons en ce moment), pourquoi cet élément variable? Il n'est personne, je pense, dont ce fait n'ait excité la curiosité. Tout à coup, dans une époque paisible, au temps de la reine Anne, par exemple, naît une littérature spéciale, une variété bien tranchée dans l'expression de la pensée humaine; ce caractère se retrouve dans tout ce qu'on écrit alors et ne se trouve que là : assurément le phénomène est singulier.

Je pense que la véritable explication est à peu près celle-ci : Un écrivain considérable prend pour ainsi dire l'élan; ses écrits sont un peu plus que les autres (et je crois que la différence est souvent peu marquée) en harmonie avec le tour d'esprit de ceux qui l'entourent. Très-souvent cet écrivain n'est pas celui dont la postérité garde le souvenir; ce n'est pas lui qui porte le style de l'époque le plus près de son type idéal, qui lui donne tout son charme et sa perfection. Le premier qui se mit à écrire des essais du temps de la reine Anne ne fut pas Addison, mais Steele. Ce fut l'homme entreprenant, à l'initiative hardie, qui lança en avant l'idée à l'état d'ébauche; mais l'homme prudent et méditatif la poussa plus loin, la perfectionna, et c'est lui que la postérité lit encore. Quelque écrivain puissant ou un groupe d'écrivains s'emparent ainsi de l'esprit public, et une transformation curieuse à étudier leur assimile bientôt d'autres écrivains. Sans doute, jusqu'à un certain degré, cette assimilation est produite par une cause facile à comprendre et qui n'a

rien du tout de curieux; elle est le résultat d'une imitation voulue. A s'aperçoit que le style de B réussit, et l'imite. Mais ce parti pris de contrefaçon est toujours rare; les hommes qui ont des pensées originales et qui y tiennent n'aiment pas à les revêtir d'expressions qu'ils sentent bien ne pas leur appartenir. Un homme ne peut penser d'une manière bien sérieuse et bien utile quand il s'étudie à écrire dans un style emprunté. Il en est bien peu, après tout, qui puissent s'astreindre avec constance au travail pénible, mais surtout ingrat et stupide, de se faire un style. La plupart des hommes prennent les mots qui sont dans l'air et le rhythme qui leur arrive, sans même savoir d'où il vient : une imitation inconsciente détermine le choix de leurs expressions et leur fait dire ce qu'ils n'auraient jamais pensé à dire d'eux-mêmes. Tout homme qui a écrit dans plusieurs journaux sait comme son style prend infailliblement le ton de chaque journal tandis qu'il y écrit, et se transforme en passant à une feuille différente. Sans doute on ne demande pas mieux que d'employer le style traditionnel auquel les lecteurs sont habitués; mais on ne travaille pas à le copier : on aurait plutôt à se faire violence pour échapper à ce style, si c'était là ce qu'on se proposait. Eh bien, de même qu'un journaliste, sans intention bien arrêtée, donne aux lecteurs du journal le genre d'expressions et de pensées auquel ils sont habitués, de même sur une plus grande échelle, les écrivains d'une époque, sans y penser, donnent aux lecteurs de l'époque le genre d'expressions et de pensées, c'est-à-dire la littérature spéciale que ces lecteurs aiment et apprécient. Et non-seule-

ment l'écrivain choisit, sans y penser, le genre de style et d'idées qui est le plus en vogue; mais l'écrivain lui-même est choisi. Un auteur, en effet, ne se met pas à écrire dans le ton adopté par une époque, s'il ne se sent ou ne s'imagine sentir une sorte d'aptitude à écrire de cette façon ; de même qu'un homme de lettres n'écrit pas dans un journal dont le style dominant est contraire ou peu conforme à son tour d'esprit. Si l'écrivain se trompe, il est bientôt victime de son erreur. Bien plus, le directeur rejette ses articles, son époque ne lit point ses écrits. Ce style de tradition est une gêne, une torture pour les grands écrivains à qui par hasard il ne convient pas : nous en voyons un exemple curieux dans Wordsworth qui fut assez hardi pour rompre avec le style de ses contemporains et pour s'en faire un à lui, au risque d'être dédaigné par eux. Mais il le fit en connaissance de cause et ce ne fut pas sans effort.

« On suppose », dit-il, « qu'un auteur, par cela même qu'il écrit en vers, s'engage formellement à satisfaire certain goût connu, certaines habitudes prises : il semble par là déclarer au lecteur non-seulement que certains genres d'idées et d'expressions se trouveront dans son livre, mais encore que d'autres seront évités soigneusement. L'exposant ou signe symbolique que nous présente le langage des vers a certainement, dans les différentes époques de la littérature, éveillé des idées bien diverses et une attente bien différente; par exemple aux époques de Catulle, de Térence, de Lucrèce, et à celles de Stace et de Claudien; et dans notre propre pays, du temps de Shakspeare, de Beaumont, de Fletcher, et du temps

de Donne, de Cowley ou de Pope. » Alors, d'un air mécontent, Wordsworth se met à nous expliquer comment, pour son propre compte, il ne peut ni ne veut faire ce qu'on attend de lui ; mais il écrira dans sa propre langue, et dans celle-là seulement. C'est ainsi que se conduira un génie austère, j'allais dire puritain; mais les hommes de génie sont dociles et souples pour la plupart, et se conforment au style de leur époque. Un d'eux, fort réfractaire à l'assimilation, mais qui n'en est que plus curieux à étudier, a dit :

Dieu! combien nous perdons d'instants, de jours sans nombre,
A singer notre image et copier notre ombre!
Vous me supposez tel : eh bien, je le serai.
Vous me prêtez ces traits; eh bien, je les aurai.

Les auteurs écrivent ce qu'on attend d'eux, ou bien ils n'écrivent rien ; mais alors, comme l'auteur de ces vers, ils s'arrêtent découragés, vivent dans le désespoir, et meurent en laissant des fragments que leurs amis recueillent pieusement, mais devant lesquels le monde, dans sa course folle, passe sans les voir. Les écrivains non conformistes sont dédaignés ; les écrivains conformistes sont encouragés, jusqu'au jour où peut-être la mode change tout à coup. Et ce qui arrive pour les écrivains se produit aussi, quoique à un degré moindre, pour les lecteurs. Beaucoup d'hommes, la plupart même des hommes, en arrivent à aimer ou à croire qu'ils aiment ce qui est toujours sous leurs yeux, ce qu'on aime autour d'eux, ce que l'opinion reçue dit qu'ils doivent aimer ; ou bien, si leurs esprits ont un tour si particulier, sont d'une complexion si originale, qu'ils ne peu-

vent être coulés dans ce moule, ils renoncent complétement à la lecture, ou lisent de vieux livres et des livres étrangers, faits sur un autre modèle et s'adressant à un goût différent. Le principe « *d'élimination* », celui *de* « *l'activité et de l'inactivité* » des organes, dont nous parlent les naturalistes, trouvent ici leur application. Ce qui travaille se fortifie; ce qui cesse de travailler s'affaiblit: « il est donné davantage à ceux qui possèdent déjà ; » et ainsi un style d'un certain caractère règne sur une époque ; il se grave à l'exclusion de tout le reste dans la mémoire des hommes, et finit par être le seul auquel on pense.

Si je ne me trompe, ce que nous appelons un caractère national naît d'une façon fort analogue. Tout d'abord une sorte de « prédominance fortuite » a formé un modèle ; et alors une attraction invincible, cette nécessité qui contraint tous les hommes, à l'exception des plus forts, à imiter ce qu'ils ont devant les yeux et à devenir tels qu'on s'attend à les voir, a façonné les hommes sur ce modèle. C'est, il me semble, en suivant cette marche, que de nouveaux caractères nationaux se forment de notre temps. En Amérique et en Australie, nous voyons se développer une modification nouvelle de ce que nous appelons le caractère anglo-saxon. Une sorte de type de caractère est né des difficultés de la vie coloniale, de la lutte contre la nature sauvage ; et ce type a donné sa forme à la masse des caractères parce que la masse des caractères l'a imité sans en avoir conscience. La plupart des traits distinctifs du caractère américain sont visiblement utiles dans une telle existence, et même en sont

des conséquences. Cette activité inquiète, cette organisation nerveuse toujours tendue, sont des qualités utiles dans une lutte continuelle, et que cette lutte contribue à développer. Ces traits semblent se dessiner aussi en Australie et dans toutes les autres contrées où la race Anglaise est placée dans des circonstances semblables. Mais pour l'adoption même de ces particularités utiles, la tendance innée de l'esprit humain à se conformer aux objets qui l'entourent a joué un grand rôle. On verra souvent un Anglais flegmatique attraper en quelques années la physionomie inquiéte de l'Américain; un Irlandais ét même un Allemand la prendra aussi, et jusque dans ses particularités anglaises. Il y a une centaine de points secondaires dans la naissance ou la propagation desquels l'utilité n'a joué aucun rôle. Ils se sont rencontrés par hasard chez quelque personnage important qui les a mis à la mode et que l'on continue encore à imiter. Tout observateur trouvera en Angleterre même, et jusque dans notre époque d'uniformité, des particularités propres à certaines localités, qui doivent leur origine, sans aucun doute, à quelque circonstance fortuite déjà ancienne, et qu'une imitation traditionelle a soigneusement conservées. Un caractère national n'est qu'un caractère local qui a fait fortune; exactement comme la langue nationale n'est qu'un dialecte local qui a fait fortune, c'est-à-dire le dialecte d'un district qui est devenu plus influent (et souvent cette supériorité est peu marquée) que les autres districts, et qui a ainsi imposé son joug aux livres et à la société.

Je pourrais m'étendre longuement sur ce sujet, car

je crois que cette imitation inconsciente est la force dominante dans la formation des caractères nationaux ; mais j'en ai déjà dit plus qu'il n'était nécessaire. Quiconque pèsera ne fût-ce que la moitié de ces arguments, admettra qu'il y a là une force considérable, une influence de premier ordre qu'il faut reconnaître et étudier, et, pour le moment, je n'en demande pas davantage. Je veux seulement montrer combien ces gouvernements primitifs si étroits, combien ces lois primitives si rigoureuses, contribuent avec efficacité à la création des caractères collectifs. Ce sont eux qui ont constitué le type prédominant, proposé une sorte de modèle, dressé une sorte d'*idole :* celle-ci a été adorée, copiée, étudiée, par suite d'un mélange de sentiments divers, mais avant tout parce qu'elle était *la chose à faire « the thing to do,* » la forme alors acceptée de la vie humaine. Lorsque le type prédominant fut une fois déterminé, le penchant de l'homme à l'imitation fit le reste. La tradition qui attribue à Lycurgue la législation des Spartiates est fausse si on la prend au pied de la lettre : si l'on n'en prend que l'esprit, elle est vraie. A l'origine des États certains individus doués d'une énergie ardente prirent possession de petits groupes d'hommes et leur donnèrent une forme à laquelle ces groupes se sont attachés et qu'ils ont gardée.

C'est seulement après nous être bien rendu compte de cette formation insensible et muette des caractères nationaux que nous pourrons nous expliquer d'une manière satisfaisante l'aversion des anciens gouvernements pour le commerce. Il faut qu'elle ait eu quelque chose de bien particulier ; car les plus grands des philosophes,

Platon et Aristote, l'ont partagée. Ils regardaient le commerce comme la source de la corruption, aussi naturellement qu'un économiste moderne y voit la source de l'industrie ; et tous les gouvernements anciens agissaient à ce sujet d'après les maximes de la philosophie : « C'est avec raison, » a dit le docteur Arnold avec une ironie conforme à l'esprit des temps modernes, « c'est avec raison que la politique de l'ancienne aristocratie sacerdotale de l'Égypte et de l'Inde s'efforçait d'empêcher les peuples de se familiariser avec la mer, et qu'elle déclarait la profession de marin incompatible avec la pureté des castes les plus élevées. La mer méritait la haine des anciennes aristocraties ; car elle a été l'instrument le plus puissant de la civilisation du genre humain. » Mais les oligarchies d'autrefois avaient leur œuvre à accomplir, nous le savons à présent. Elles imposaient aux hommes un joug destiné à les façonner ; elles travaillaient à former la nature humaine telle que l'ont trouvée les époques postérieures. Elles faisaient leur besogne ; nous l'avons trouvée faite. Or, cette imitation inconsciente, qui était leur principal instrument, ne trouvait point d'obstacle plus formidable que la fréquentation de l'étranger. Les hommes imitent l'objet qu'ils ont devant les yeux, s'il est seul devant leurs yeux ; ils ne l'imitent pas s'ils le voient au milieu d'une foule d'autres objets qui lui disputent leur attention, qui tous le valent, dont quelques-uns paraissent avoir sur lui l'avantage. « Quiconque parle deux langues est un coquin » : ce vieux dicton exprime avec fidélité les sentiments des sociétés primitives lorsque le choc soudain d'idées nouvelles et d'exemples

nouveaux entame le despotisme compacte du code unique jusque-là tenu pour sacré, lorsque par conséquent l'homme, dont la nature est encore flexible et molle, se trouve libre d'obéir à l'impulsion dangereuse de sa volonté, sans être suffisamment guidé par une morale et une religion héréditaires. Les anciennes oligarchies avaient besoin de conserver la pureté de leur type, et dans cette pensée elles avaient raison de ne point permettre aux étrangers d'y porter la main.

« Les distinctions de race, » dit ailleurs Arnold lui-même dans un essai remarquable ; — ce fut le dernier qu'il composa sur l'histoire grecque ; ce furent ses adieux à un sujet longtemps préféré ; — « n'avaient point ce caractère odieux et imaginaire qu'elles ont eu dans les caractères modernes ; elles impliquaient des différences religieuses et morales de la nature la plus grave. » Et après avoir appuyé cette affirmation par de nombreux exemples, il poursuit ainsi : « Il ne faut donc point s'étonner que Thucydide, en parlant d'une cité fondée par des Ioniens et des Doriens réunis, ait cru devoir ajouter « que les institutions dominantes étaient ioniennes » : car selon qu'elles appartenaient à l'une ou à l'autre race le type dominant devrait être différent. Par conséquent, le mélange dans une même communauté de personnes de races différentes, à moins que l'une de ces races n'eût une supériorité complète, tendait à confondre toutes les relations de la vie, toutes les notions des hommes sur le juste et l'injuste ; ou bien ce mélange, en obligeant les hommes à tolérer chez ceux avec qui ils avaient des rapports si intimes, chez leurs concitoyens, des différences

qui portaient sur les actes les plus importants de la vie, les amenaient à une indifférence, à un scepticisme général, et développaient chez eux cette idée que le bien et le mal n'existent pas réellement, mais sont de simples opinions, des façons de voir de l'esprit humain. » Mais s'il en est ainsi, les oligarchies avaient raison. Le commerce produit ce mélange d'idées, cette destruction des croyances antiques, et la produit fatalement. Aujourd'hui ce résultat même est son plus grand avantage : nous disons qu'il ouvre, qu'il élargit les esprits. Mais dans les époques primitives la Providence avait isolé les nations ; et c'est seulement lorsque leur constitution morale a été fortifiée par de longs siècles de discipline héréditaire qu'elles peuvent supporter cet élargissement. Les siècles d'isolement ont eu leur utilité ; car ils formaient les hommes pour des siècles où ils ne devaient plus rester isolés.

LIVRE DEUXIÈME

LA LUTTE ET LE PROGRÈS

« La différence entre le progrés et l'inerte immobilité, » dit un de nos plus grands écrivains contemporains, « est un des grands secrets que la science a encore à pénétrer. » Assurément, je n'ai pas la prétention de le pénétrer complétement; mais il me semble indubitable que le probléme approche de sa solution : les succès obtenus par la science dans des études de la même nature nous suggérent par analogie quelques principes qui écartent complétement un grand nombre des difficultés de la question, et qui nous indiquent par quelle méthode celles qui subsistent encore pourront être écartées à leur tour.

Mais quel est le probléme ? La plupart des esprits en Angleterre, peut-être devrais-je dire dans les pays civilisés, ne le soupçonnent pas. Nos maîtres ordinaires, nos conversations habituelles, nos préjugés inévitables et incurables tendent à nous faire croire que le progrès

est dans la société humaine le fait normal, le fait que nous devons nous attendre à rencontrer, que nous serions surpris de ne pas rencontrer. Mais l'histoire réfute cette croyance. Les anciens n'avaient nulle idée du progrès ; ils n'avaient même pas besoin d'en repousser l'idée ; car jamais ils ne l'avaient conçue. Les nations orientales, maintenant encore, sont exactement dans le même cas. Depuis que l'histoire a commencé elles ont toujours été ce qu'elles sont. D'un autre côté, les sauvages ne se perfectionnent pas; à peine semblent-ils avoir la base sur laquelle ils pourraient bâtir, bien loin de posséder les matériaux pour élever un édifice de quelque valeur. Quelques nations seulement, et elles sont d'origine européenne, marchent en avant ; et pourtant ces nations pensent, elles semblent contraintes par une force irrésistible à penser que cette marche progressive est inévitable, naturelle, éternelle. D'où vient donc un contraste si frappant?

Nous ne pouvons répondre à cette question sans l'avoir examinée plus attentivement. Sans doute, l'histoire montre que la plupart des nations sont stationnaires à présent ; mais elle nous donne des raisons de croire que toutes les nations ont fait autrefois des progrès. Ces progrès se sont arrêtés à des points différents ; mais nulle part, et pas même, je pense, chez les tribus des montagnes de l'Inde, pas même chez les naturels des îles Andaman, pas même chez les sauvages de la Terre de Feu, nous ne trouvons d'hommes qui soient restés absolument stationnaires. Ils ont fait quelques faibles progrès de cent manières différentes ; ils se sont fait, avec une

patience incroyable, cent coutumes curieuses; ils se sont, pour ainsi dire, vissés dans tous les angles incommodes d'une vie compliquée, d'une vie étrange, lugubre, mais cependant possible. Et ces angles ne sont jamais les mêmes dans deux parties de la terre. Nous voyons mille édifices qui ne changent plus; mais nous trouvons des traces qui nous reportent à l'époque où ils furent construits. Dans les temps historiques il y a eu peu de progrès; dans les temps préhistoriques, il faut qu'il y en ait eu beaucoup.

En résolvant la question ou en essayant de la résoudre, nous devons tenir compte de cette différence remarquable et l'expliquer; autrement nous pouvons être sûrs que nos principes seront tout à fait incomplets et peut-être absolument faux. Mais quelle est donc cette solution, ou quels sont les principes qui nous y conduiront? On peut établir, à ce qu'il me semble, trois lois, du moins approximatives, dont je ne pourrai examiner ici qu'une seule, mais qu'il est bon d'énoncer toutes trois, afin qu'on puisse voir où je veux arriver.

1° Dans chaque état particulier du monde, les nations qui sont les plus fortes tendent à prévaloir sur les autres; et dans certaines particularités déterminées les plus fortes tendent à être les meilleures.

2° Dans chaque nation prise en particulier le type ou les types de caractère, qui dans ce lieu et à cette époque sont les plus attractifs, tendent à prédominer; et le caractère le plus attractif, bien qu'il y ait des exceptions, est ce que nous appelons le meilleur caractère.

3° L'intensité de cette concurrence entre les nations

et de cette concurrence entre les caractères n'est pas accrue, dans la plupart des conditions historiques, par des forces extrinsèques; mais dans certaines conditions, telles que celles qui prédominent aujourd'hui dans la partie du monde la plus influente, l'intensité de toutes deux est ainsi accrue.

Ce sont là des doctrines qui, sous le nom de « sélection naturelle », nous sont devenues familières dans l'étude de la nature; et comme toute grande conception scientifique tend à reculer ses bornes et à s'appliquer à la solution des problèmes qu'on ne soupçonnait pas au moment où elle s'est produite, cette théorie, qui ne fut d'abord mise en avant que dans l'histoire des animaux, peut, en changeant de forme, mais en restant identique au fond, s'appliquer à l'histoire de l'humanité.

D'abord on fit quelque opposition au principe de la sélection naturelle dans les sciences physiques au nom de la religion. On devait prévoir qu'une idée si active, qu'une modification si profonde de la pensée scientifique, semblerait mettre en péril bien des croyances précieuses aux yeux des hommes. Mais ici comme dans d'autres cas, l'opposition, à ce qu'il me semble, s'affaiblit : on reconnaît de plus en plus que le nouveau principe n'est fatal qu'aux ouvrages extérieurs de la religion, et non à la religion même. En tout cas, on ne peut évidemment faire aucune objection de ce genre à l'application que nous faisons ici de ce principe, et qui ne consiste qu'à rechercher et à suivre une analogie qu'il nous fournit. Tout le monde admet à présent que l'histoire de l'humanité est dominée par certaines lois, et nous prétendons seulement ici indi-

quer, d'une manière plus ou moins distincte, une partie infiniment petite de ces lois.

Ces principes ne pourraient être discutés d'une façon tout à fait indépendante les uns des autres sans pédanterie ; mais en ce moment le premier de ces principes, c'est-à-dire la loi de concurrence entre les diverses nations ou tribus — je dois employer ces mots dans leur sens le plus étendu, de manière à désigner toute agrégation permanente d'êtres humains — est presque le seul dont je puisse m'occuper ; et même relativement à celui-là je ne puis exposer que quelques considérations principales.

Les progrès de l'art militaire constituent le fait le plus remarquable, j'allais dire le plus éclatant, de l'histoire humaine. La civilisation des anciens peut à beaucoup d'égards soutenir la comparaison avec celle des modernes ; on peut même apporter des arguments plausibles en faveur de sa supériorité; mais on ne saurait comparer les deux époques pour la puissance militaire. Napoléon aurait incontestablement vaincu Alexandre; et notre armée des Indes n'aurait pas une haute opinion de la Retraite des Dix mille. Je m'imagine que le progrés a été continu. Je n'ai pas la moindre prétention à des connaissances spéciales en ce genre ; mais, à ne jeter sur les faits que le coup d'œil le plus superficiel, il me semble que la somme des forces que l'humanité peut ranger en bataille, que la force militaire de la race humaine s'est constamment et invariablement accrue. Il est vrai que la civilisation ancienne, après avoir longtemps résisté aux Barbares, a fini par être détruite par eux. Mais c'est que les

Barbares avaient fait des progrès : « Les mercenaires Barbares, » nous dit un écrivain des plus distingués[1], « arrivèrent par degrés à former la partie la plus considérable, ou du moins la plus solide des armées romaines. Ils avaient composé la garde personnelle d'Auguste : les prétoriens étaient choisis généralement dans les meilleures troupes des frontières, et la plupart étaient Germains. » « Ainsi, » poursuit-il, « sur bien des points, l'ancien antagonisme avait disparu : les Romains admettaient les Barbares aux emplois et aux dignités ; les Barbares adoptaient en partie les usages et la civilisation de leurs voisins. Aussi, quand le mouvement final se produisit, les tribus teutoniques s'établirent lentement au sein des provinces, connaissant déjà quelque chose du système dans lequel elles entraient, et n'ayant pas de répugnance à en faire partie. »

A prendre ensemble amis et ennemis, on peut se demander si la force totale des deux armées n'était pas au moins aussi grande, lorsque l'empire succomba, qu'elle ne l'avait jamais été durant la longue domination de l'empire. Pendant le moyen âge, la force de cohésion manqua souvent aux hommes : à une époque de division vous ne pouvez réunir autant de soldats qu'à une époque de concentration. Mais c'est là une difficulté politique et non militaire. Ajoutez les unes aux autres toutes les petites armées de l'un de ces siècles d'isolement, et peut-être les trouverez-vous égales ou supérieures à l'armée unique ou au petit nombre d'armées des siècles antérieurs où les forces étaient moins divisées. Prise dans son

1. M. Bryce.

ensemble, et en admettant des exceptions possibles, la force de combat du genre humain s'est accrue immensément, et n'a pas cessé de s'accroître depuis les temps les plus reculés où l'histoire nous la fait connaître.

En outre, cette force a tendu à se concentrer de plus en plus dans certains groupes que nous nommons « nations civilisées. » Les lettrés du dernier siècle tremblaient toujours à la pensée d'une nouvelle conquête des Barbares ; c'était uniquement parce que leur imagination était troublée et effrayée par les anciennes conquêtes. Avec un peu de réflexion ils auraient reconnu que, depuis que les inventions militaires sont devenues le monopole des états policés, la puissance militaire réelle et effective tend à se concentrer dans ces états. Les Barbares ne sont même plus des compétiteurs vaincus ; ils ont entièrement renoncé à la lutte.

D'un autre côté, les vices militaires de la civilisation semblent diminuer à mesure que sa force militaire augmente. Quelle qu'en soit la raison, la civilisation ne rend pas, comme autrefois, les hommes efféminés et impropres à la guerre. Notre fibre, sinon physique, du moins morale, s'est fortifiée. Dans les temps anciens, on ne pouvait amener les habitants des villes à combattre : ils perdaient leur courage moral, peut-être même leur énergie physique. Mais à présent, dans tous les pays, les grandes villes peuvent fournir un nombre considérable d'hommes à qui il ne manque, pour faire de bons soldats, que la pratique des armes, et qui possèdent à un haut degré bravoure et vigueur. On l'a vu en Amérique, on l'a vu en Prusse ; on le verrait en Angleterre. Le com-

merce et le luxe enlevaient aux races d'autrefois leurs facultés guerrières ; ils ne les enlèvent pas de même aux races modernes.

Un fait curieux donne à cette idée la probabilité, sinon la certitude. Les sauvages disparaissent devant la civilisation moderne ; ils semblent avoir tenu bon devant la civilisation ancienne. Nous ne voyons aucun écrivain classique s'apitoyer sur le sort des Barbares. Les Nouveaux-Zélandais disent que la terre sortira des mains de leurs enfants ; les Australiens disparaissent ; les Tasmaniens ont disparu. Si quelque fait semblable s'était produit dans l'antiquité, les moralistes classiques n'auraient pas manqué d'en faire le sujet de leurs méditations ; car c'est justement un de ces faits considérables et imposants comme ils les aimaient. Au contraire, en Gaule, en Espagne, en Sicile, dans tous les pays dont nous savons quelque chose, le Barbare supportait le contact du Romain, et le Romain s'alliait au Barbare. La science moderne explique la disparition des sauvages ; elle dit que nous avons des maladies auxquelles nous pouvons résister, tandis qu'ils n'y résistent pas, et qu'ils meurent sous leurs atteintes, comme notre bétail engraissé succombe à des épizooties relativement inoffensives, pour le bétail plus robuste des steppes. Les sauvages, dans la première année de l'ère chétienne, étaient, à peu de chose près, ce qu'ils sont dans le XVIIIe siècle ; or, s'ils ont résisté au contact des hommes civilisés d'autrefois, tandis qu'ils succombent au nôtre, il s'ensuit que notre race est probablement plus vigoureuse que celle des anciens ; car nous avons à supporter nous-mêmes, et nous sup-

portons les germes de maladies plus redoutables que celles que portaient avec eux les anciens. Peut-être pouvons-nous faire du sauvage, qui n'a pas changé, une commune mesure pour évaluer la vigueur des constitutions au contact desquelles il est exposé.

Les conséquences particulières peuvent être douteuses; mais sur le fait principal, il n'y a pas de doute possible. La force militaire de l'homme s'est accrue sans s'arrêter, depuis les temps les plus anciens que nous fasse connaître l'histoire, jusqu'à nos jours. Mais nous ne devons pas considérer seulement les temps que nous font connaître les monuments écrits; nous devons remonter à des époques plus anciennes, connues seulement par ce genre de témoignage que les légistes nomment *réel*, le témoignage des choses. Avant que l'histoire eût commencé, il y avait eu au moins autant de progrès dans l'art militaire qu'il s'en est produit depuis. Les légionnaires romains, les Grecs même d'Homère avaient autant de supériorité sur les hommes des cités lacustres et de l'âge de pierre que nous en avons sur eux-mêmes. L'homme a constamment gagné en puissance militaire depuis les époques où nous pouvons savoir de lui quelque chose, soit par les documents qu'il nous a transmis, soit par les indices qu'il a laissés.

La cause de ce progrès continuel est très-simple. La nation la plus forte a toujours vaincu la plus faible, quelquefois la subjuguant, toujours la dominant. Tout gain intellectuel, si je puis parler ainsi, que faisait une nation, était, dans les temps les plus anciens, employé, dépensé à la guerre. La guerre en était l'unique placement; tout

le reste périssait. Chaque nation essayait d'être la plus forte, et par conséquent imaginait ou copiait les meilleures armes; par une imitation consciente, chaque nation formait un type de caractère approprié à la guerre et à la conquête. La conquête améliorait le genre humain par le mélange, le croisement des forces. La trêve armée, qui portait alors le nom de paix, l'améliorait par la concurrence des procédés d'éducation et la création d'une puissance nouvelle qui en résultait. Depuis l'époque où les populations dolichocéphales chassèrent pour la première fois les populations brachycéphales des meilleures terres de l'Europe, toute l'histoire européenne n'a été que l'histoire de la superposition des races les plus militaires aux moins militaires, l'histoire des efforts tantôt plus, tantôt moins heureux de chaque race pour devenir plus militaire. De cette façon, l'art de la guerre a toujours été en se perfectionnant.

Mais pourquoi une nation est-elle plus forte qu'une autre? La réponse à cette question nous donnera, je crois, la clef des principaux progrès de la civilisation primitive, et celle de quelques-uns des progrès de toute civilisation. La réponse est qu'il y a une foule d'avantages, grands ou petits, dont chacun tend à rendre la nation qui le possède supérieure à celle qui ne le possède pas; qu'un grand nombre de ces avantages peuvent être communiqués à des races subjuguées, ou empruntés par des races rivales; bien que quelques-uns de ces avantages soient périssables ou impossibles à emprunter, cependant, en somme, l'énergie de la civilisation s'accroît par l'union des forces et par la lutte des forces.

II

Le plus grand de tous les avantages est assurément celui sur lequel j'ai autant que possible attiré l'attention dans la première partie de ces études. La première chose à acquérir, c'est, si je puis m'exprimer ainsi, la *fibre légale;* un gouvernement d'abord : quelle sorte de gouvernement? peu importe; une loi d'abord : quelle loi? c'est une question secondaire. Il faut une personne ou un groupe de personnes à qui l'on obéisse; quant à savoir qui elle est, ou qui elles sont, cela est relativement insignifiant.

« Il est presque impossible », a-t-on dit, « d'exagérer la différence entre l'homme civilisé et celui qui ne l'est pas : elle est plus grande que celle qui sépare l'animal domestique de l'animal sauvage »; car l'homme est plus perfectible. Mais cette différence fut obtenue, dans les premiers temps, d'une manière très-analogue. La domestication des animaux, telle qu'elle se pratique aujourd'hui chez les nations sauvages, et telle que nous la décrivent les voyageurs qui l'ont vu pratiquer, est le résultat d'une sorte de sélection. Ce sont les animaux les plus farouches que l'on tue lorsqu'on a besoin d'aliments; les plus dociles et les plus aisés à conduire sont conservés, parce qu'ils conviennent mieux à l'indolence de l'homme et qu'ils sont, pour cette raison, préférés de celui qui les garde. Mais laissons la parole au capitaine

Galton qui a souvent assisté à des scènes étranges de la vie sauvage et de la vie animale.

« Dans chaque troupeau, dit-il, les animaux tout à fait indomptables et sauvages devaient s'échapper et se perdre sans retour. Les plus farouches de ceux qui restaient ne pouvaient manquer d'être choisis chaque fois qu'il fallait tuer une bête du troupeau. Les bêtes les plus dociles, celles qui ne s'échappaient que rarement, qui maintenaient le troupeau réuni, et celles qui le ramenaient au logis, devaient être conservées vivantes plus longtemps que toutes les autres. C'étaient donc celles-là surtout qui propageaient la race et qui transmettaient au troupeau à venir leurs aptitudes domestiques. J'ai partout constaté ce procédé de sélection chez les peuplades pastorales de l'Afrique méridionale. Je crois qu'il a une grande importance, en raison de sa rigueur et de sa régularité. Il doit avoir existé dès les temps les plus anciens, constamment mis en pratique, de génération en génération, jusqu'à nos jours [1]. »

L'homme, étant le plus fort de tous les animaux, ne se trouve pas dans les mêmes conditions que les autres. Il était obligé de se dompter, de se domestiquer lui-même. Et s'il y est parvenu, c'est que les tribus les plus obéissantes, les plus dociles, sont aussi, dans la première phase de ces luttes, où la vie est vraiment l'enjeu, les plus fortes, celles qui remportent la victoire. Tout alors est sauvage : la vigueur animale, la farouche énergie de la race n'a encore disparu nulle part; tous la possèdent à un degré suffisant. Mais ce qui fait qu'une tribu, une tribu

1. *Ethnological Society's Transactions*, vol. III, p. 137.

naissante, un germe de tribu, l'emporte sur une autre, c'est sa force relative de cohésion. Le plus léger symptôme de développement légal, le signe le plus léger d'un lien militaire suffisent alors pour faire pencher la balance. Les tribus compactes l'emportent, et les tribus compactes sont aussi les plus dociles. La civilisation commence, parce que la supériorité militaire la fait commencer.

Si nous avions quelques renseignements historiques sur les âges qui ont précédé l'histoire, si quelque pouvoir surhumain avait enregistré les pensées et les actions des hommes avant qu'ils fussent en état de les enregistrer eux-mêmes, nous reconnaîtrions que ce premier pas dans la civilisation a coûté plus que tous les autres. Mais quand nous arrivons à l'histoire telle qu'elle existe, c'est le second pas dont la difficulté nous frappe davantage. Tous les hommes qui étaient absolument dépourvus de cohésion, tous les « Cyclopes », ont été anéantis longtemps avant l'époque où ils auraient pu laisser d'eux un souvenir authentique. Les races les moins cohérentes ne subsistent que dans les parties du monde où la nature même se charge de les protéger. La civilisation la plus connue commence dans le voisinage de la Méditerranée ; ce qu'il y avait de meilleur dans la civilisation anté-historique a commencé très-probablement à peu de distance de ses rivages. C'est en partant de ce centre que l'essaim conquérant, car nous devons l'appeler ainsi, s'est répandu en se multipliant : il a, par un progrès continuel mais non uniforme, agrandi ses domaines de siècle en siècle. Mais la géographie a longtemps défié ses efforts. L'océan Atlantique, l'océan Pacifique, l'océan Austral,

l'Afrique dont l'intérieur était inabordable, les parties montagneuses de l'Inde, aussi inaccessibles que peu séduisantes, étaient en dehors de ses atteintes.

Dans ces lieux reculés il n'y avait pas de concurrence véritable, et c'est là que des races inférieures, imparfaitement unies, ont continué d'exister. Mais dans les régions de la lutte, là où les races supérieures se trouvaient en contact avec les races inférieures, ces sociétés à demi organisées ne pouvaient subsister. Elles périrent, et l'histoire ne commença qu'après leur extinction. Le grand obstacle dont l'histoire nous a transmis le souvenir n'est pas celui qui arrêta la civilisation à son premier pas, mais celui qui retarda le second. Ce qui nous frappe le plus à présent, ce n'est pas la difficulté de conquérir une loi durable, mais celle d'en sortir ; ce n'est pas d'obtenir ce que j'appelais plus haut un noyau de coutumes, c'est de le briser; ce n'est pas d'établir les premiers usages conservateurs, c'est de s'en affranchir pour atteindre à quelque chose de meilleur.

C'est précisément devant cette difficulté que se sont arrêtées la plupart des civilisations stationnaires. Une grande partie, une partie très-considérable de l'humanité semble tout près de faire un pas pour arriver à quelque chose de bon; il semble qu'elle ait tout préparé pour y parvenir, puis qu'elle se soit arrêtée pour ne plus avancer. L'Inde, le Japon, la Chine, presque toutes les civilisations orientales, bien qu'elles diffèrent entre elles sur presque tous les autres points, sur celui-ci se ressemblent. On dirait qu'elles se sont arrêtées quand il n'y avait aucune raison de le faire, lorsqu'un observa-

teur étranger aurait cru probable qu'elles ne s'arrêteraient pas.

La raison en est, que, pour rester capables de progresser, les nations doivent conserver et mettre en usage la propriété fondamentale que la nature a donnée à l'organisme de l'homme comme à tous les autres organismes. Par une loi dont nous ne voyons nullement la raison, mais qui joue un rôle capital parmi celles dont la Providence se sert pour régir et gouverner le monde, il y a chez les descendants une tendance à ressembler à leurs ancêtres, et en même temps une tendance à différer de leurs ancêtres. L'œuvre de la nature, quand elle forme les générations, n'est pas tout d'une pièce; elle se compose de ressemblances et de contrastes. A certains égards chaque génération nouvelle diffère de celle qui l'a précédée; à certains autres, elle lui ressemble. Mais le propre d'une civilisation arrêtée, c'est de tuer toutes les variétés presque dès la naissance, c'est-à-dire dans la première enfance et avant qu'elles aient pu se développer. La coutume fixe qui est seule tolérée par l'opinion s'impose à tous les esprits, qu'elle leur convienne ou non. Dans ce cas la communauté sent que cette coutume est sa seule défense, son unique garantie contre la tyrannie, qu'elle lui assure seule la jouissance des biens qui ont quelque prix à ses yeux. La plupart des sociétés orientales vivent sur une terre qui est en théorie la propriété d'un souverain despotique; et ni ces communautés, ni les familles qui les composent, ne posséderaient les éléments d'une existence supportable, si elles n'occupaient la terre avec certaines garanties déterminées. Dans cet état de

société, la terre est pour tous, si l'on excepte une très-faible minorité de personnages particulièrement intelligents, indispensable à l'existence ; et comme le sol n'est point susceptible d'accroissement, qu'il est occupé tout entier, un homme que l'on chasse de son domaine est par cela même chassé du monde, et meurt nécessairement. Quant à nos conventions écrites, à nos baux, l'idée en est aussi complétement étrangère à un monde où personne ne lit ni n'écrit, que celle d'une chambre de Communes le serait chez les naturels des îles Andaman. Alors il n'y a qu'un rempart, qu'un bouclier pour la vie et la fortune : c'est l'usage. Il n'est que trop évident que dans de tels pays et à de telles époques, les hommes s'attachent obstinément aux coutumes, parce que les coutumes seules les empêchent de mourir de faim.

Une cause plus puissante encore, si l'on en peut imaginer une, a opéré dans le même sens. Dryden a rêvé d'une époque primitive, « où, libre de tout frein, courait dans les bois le noble sauvage. » Il aurait dû dire : « Où, privé de toute société, rampait dans les bois le sauvage tremblant : » ces mots conviendraient mieux à tout ce que nous savons de cette époque primitive, stérile, douloureuse. Non-seulement les hommes n'avaient alors aucun bien-être, aucune commodité, ni les premiers éléments d'une vie de plaisirs, mais ils ne trouvaient pas moins de tourments en eux-mêmes, dans leur âme, qu'au dehors d'eux, dans le monde. Leur âme était pleine de crainte. Autant que nous en pouvons juger, tout les épouvantait : ils craignaient les bêtes féroces, les attaques trop certaines des tribus voisines, les incursions

possibles des tribus éloignées. Mais, par-dessus tout, ce qui les effrayait, c'était « le monde » : le spectacle de la nature les remplissait d'une crainte respectueuse, de terreur. Ils s'imaginaient que derrière elle se cachaient des puissances qu'il fallait satisfaire, apaiser, flatter, et cela bien souvent par une foule de moyens horribles. Nous n'avons que trop de religions semblables chez des races d'une haute culture. La religion change chez les hommes plus rarement que tout le reste ; c'est pourquoi nous voyons encore des religions datant de « *ces époques* (c'est M. Jowett qui les désigne ainsi), *de ces époques antérieures à la morale,* » de ces époques dont la vie civile, dont les maximes dominantes, dont toutes les pensées, sauf les pensées religieuses, ont péri depuis longtemps. « Quiconque lit les classiques, » a dit le docteur Johnson, « trouve leur mythologie fastidieuse. » Dans ce monde antique qui ressemble à tant d'égards à notre monde moderne, qui lui ressemble même beaucoup plus que des époques bien plus récentes, ou que des sociétés qui vivent à côté de la nôtre, il y a toute une partie à laquelle nous ne trouvons chez nous rien d'analogue, qui nous frappe d'étonnement, que nous ne pouvons nous empêcher de trouver invraisemblable, tant nous avons peine à nous expliquer comment on l'a pu imaginer. C'est la partie archaïque de ce même monde que nous regardons déjà comme si ancien ; c'est une antiquité antérieure à celle que nous connaissons ; qui s'était perpétuée jusque dans son sein, sans avoir été altérée, peut-être, depuis des temps prodigieusement reculés ; qui était pour les anciens aussi inintelligible que pour nous et peut-être

davantage. Cette religion était terrible dans tous ses détails, dans tous ses rites, bien que nous fassions, comme les anciens avant nous, un usage artistique de ses parties les plus attrayantes. De quel poids elle pesait sur l'homme, c'est ce que le poëme de Lucrèce, celui de tous les poëmes antiques qui se rapproche le plus de la pensée XIXe siècle, nous met sous les yeux avec une vivacité, une énergie de sentiment qui semble de notre temps. Et pourtant la religion classique n'est qu'un échantillon adouci et affaibli des religions primitives. Pour trouver les pires, il faut regarder les contrées où la lutte des nations, et par suite la destruction, ont été moindres : considérez l'Amérique, où les civilisations partielles étaient rares, où une civilisation générale n'avait pas établi sa domination impérieuse ; voyez la religion des Aztèques.

A première vue il paraît impossible d'expliquer, d'imaginer quelles fonctions ces religions terrifiantes peuvent remplir dans l'économie du monde : personne ne les peut expliquer complétement. Mais elles ont eu une utilité incontestable. Elles ont complétement soumis le genre humain au joug de l'usage. Elles furent les premiers facteurs d'une époque. Elles donnèrent à des lois fixes une sanction si terrible que personne ne pouvait songer à les enfreindre.

On ne comprendra jamais les civilisations stationnaires si l'on ne se rend compte du dilemme rigoureux où se trouvait enfermée la société primitive. Ou bien les hommes n'avaient pas de loi du tout, et vivaient en tribus sans cohésion, presque sans union ; ou bien il leur

fallait arriver à une loi fixe par des procédés d'une incroyable difficulté. Ceux qui surmontaient cette difficulté détruisaient bientôt tous ceux qui ne l'avaient pas surmontée et qui se trouvaient sur leur chemin. Et alors eux-mêmes étaient courbés sous leur propre joug. La discipline de l'usage, qui ne pouvait être imposée aux hommes que par des sanctions terribles, conservait ces sanctions et détruisait dans la société tout entière cette tendance au changement, qui est le principe du progrès.

L'expérience montre avec quelle incroyable difficulté on obtient des hommes qu'ils encouragent réellement le principe d'originalité. Ils l'admettront en théorie; mais dans la pratique la vieille erreur, celle qui a arrêté cent civilisations dans leur marche, revient toujours. Les hommes tiennent trop à leur propre genre de vie, sont trop persuadés qu'il n'y a rien à ajouter à leurs propres idées, sont trop irrités quand il faut se donner la peine de concevoir des pensées nouvelles, pour pouvoir supporter sans répugnance une existence instable et changeante. Ou bien, s'il n'en est pas ainsi, s'ils ont des idées nouvelles, ils éprouvent le besoin de les imposer au genre humain, de les voir entendues, admises, obéies, avant l'heure où elles l'auraient été naturellement, si elles s'étaient simplement trouvées en compétition avec d'autres idées. Au moment où je parle, les Comtistes les plus rigides nous enseignent que nous devons être gouvernés par une hiérarchie, un corps de savants représentant la science orthodoxe. Et pourtant qui doute que Comte eût été pendu par les membres de sa propre hiérarchie ; que

son *essor matériel*, qui fut en réalité troublé par les « théologiens et métaphysiciens » de l'École polytechnique, aurait été bien plus entravé encore par le gouvernement qu'il voulait établir? Quant aux Comtistes séculiers, MM. Harrison et Beesly, qui demandent à « franciser les institutions anglaises », c'est-à-dire à introduire chez nous une imitation du système napoléonien, une dictature appuyée sur le prolétariat, qui doute que ces écrivains ingénieux, s'ils étaient nés Français, eussent été des antibonapartistes furieux, et qu'on les eût depuis longtemps envoyés à Cayenne? Le désir de ces écrivains est très-naturel. Ils veulent « organiser la société », établir un despote qui fera ce qui leur plaît, qui appliquera leurs idées; mais tout despote fait uniquement ce qui lui plaît à lui-même: et s'il lui arrive une fois d'introduire des idées nouvelles, il lui arrivera cent fois de les étouffer.

A côté de ces Comtistes, et en guerre avec eux, du moins avec un d'eux, nous voyons encore M. Arnold, dont nous savons les poëmes par cœur, et qui possède, autant qu'aucun Anglais vivant, la véritable inspiration littéraire; et pourtant il veut nous imposer un joug, et — ce qui est pire qu'un joug politique, — un joug académique, un joug sous lequel se courberaient nos esprits et nos styles. Il demande, lui aussi, que nous imitions la France; et pouvons-nous lui faire une meilleure réponse qu'en empruntant les paroles des deux Français les plus Français de la dernière génération ? « Dans les corps à talents, nulle distinction ne fait ombrage, si ce n'est celle du talent. Un duc et pair honore l'Académie française, qui ne veut point de

Boileau, refuse La Bruyère, fait attendre Voltaire, mais reçoit tout d'abord Chapelain et Conrart. De même nous voyons à l'Académie grecque le vicomte invité, Coraï repoussé, lorsque Jomard y entre comme dans un moulin. » Ainsi parle Louis Courier dans sa prose concise et inimitable. Et un écrivain plus grand encore, un véritable Français s'il en fut, et même — ce que bien des critiques auraient déclaré impossible — un grand poëte en raison même des traits les plus français de son caractère, Béranger, nous dit en vers :

Je croyais voir le président
Faire bâiller, en répondant
Que l'on vient de perdre un grand homme;
Que moi je le vaux, Dieu sait comme.
Mais ce président sans façon [1]
Ne pérore ici qu'en chanson :
Toujours trop tôt sa harangue est finie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie ;
Ce n'est point comme à l'Académie.

Admis enfin, aurais-je alors,
Pour tout esprit, l'esprit de corps ?
Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,
Solidaire de la sottise;
Mais, dans notre société,
L'esprit de corps c'est la gaîté.
Cet esprit-là règne sans tyrannie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie ;
Ce n'est point comme à l'Académie.

Il nous laisse entendre que les Académies seront toujours et nécessairement les asiles du lieu commun. Mais ces mots sont trop sévères; il faut dire que les Académies sont le refuge des idées et des goûts de l'époque précé-

1. Désaugiers.

dente. J'ai entendu un des hommes les plus éminents dans la science faire cette observation : « En même temps qu'un homme de science arrive à la supériorité dans une branche quelconque, il y devient un obstacle, parce qu'il gardera certainement des erreurs qui étaient en vogue pendant sa jeunesse, mais que la nouvelle génération a réfutées. » Ce sont les idées de ce genre qui trônent dans les Académies et qui en bannissent avec un dédain majestueux toutes les nouveautés.

On trouvera peut-être que je suis bien loin de la société primitive ; j'en suis tout près. La véritable méthode scientifique explique le passé par le présent, ce que nous ne voyons pas par ce que nous voyons. Nous ne pouvons comprendre pourquoi tant de nations n'ont pas changé, qu'en voyant combien le changement est odieux, combien tout le monde le combat, combien non-seulement les conservateurs dans le domaine de la pensée s'efforcent de l'extirper, mais combien les innovateurs mêmes inventent les machines les plus formidables pour écraser « les monstruosités et les anomalies, » les formes nouvelles parmi lesquelles une sélection fondée sur la lutte et l'expérience choisit les meilleures pour l'avenir. L'idée que je mets en lumière est bien simple, et la voici : Une des conditions préalables les plus importantes pour qu'une nation l'emporte sur les autres, c'est qu'elle ait passé de la première période de civilisation à la seconde, de la période qui a surtout besoin de permanence à la période qui a besoin surtout de variabilité ; et vous ne pouvez comprendre pourquoi le progrès est si lent, tant que vous n'avez pas reconnu combien les tendances les plus obsti-

nées de la nature humaine rendent le premier pas difficile au genre humain.

Il va sans dire que la nation dont nous parlons doit garder, en passant à la seconde période, les vertus de la première, autrement elle sera écrasée. Elle aura perdu les vertus sauvages en commençant à acquérir les vertus civilisées ; et les vertus sauvages, qui ont la guerre pour objet, sont la condition vitale, le pain quotidien de la nature humaine. Carlyle a dit, dans son style pittoresque : « En définitive, la question entre deux êtres humains est celle-ci : Puis-je te tuer, ou peux-tu me tuer ? » L'histoire est jonchée des débris des nations qui avaient acquis un peu de ces tendances à progresser au prix d'une quantité considérable de rude énergie, et qui s'étaient ainsi préparées à se faire détruire dès que les mouvements du monde leur en fourniraient l'occasion. Mais ces nations étaient sorties trop tôt de l'âge « pré-économique ; » elles s'étaient mises à apprendre, tandis qu'elles n'étaient encore que trop promptes à désapprendre. Ces exemples ne contredisent pas, au contraire, ils confirment ce principe qu'une nation qui vient de gagner la variabilité, sans perdre la légalité, a des chances toutes particulières de devenir une nation dominante.

Aucune nation ne peut être définie d'une façon sommaire et abstraite ; toutes les nations sont des êtres qui ont une foule de qualités, de faces différentes ; il n'y a aucun événement historique qui soit uniquement la démonstration d'un seul principe ; toute cause est mêlée, entrelacée avec cent autres. L'histoire la meilleure n'est que l'art d'un Rembrandt ; elle jette une vive lumière sur

certaines causes choisies, sur les meilleures et les plus grandes; tout le reste elle l'enveloppe d'ombre. Pour trouver dans une nation en particulier la démonstration d'un principe, vous devez exagérer beaucoup de choses, en omettre beaucoup. Mais, en tenant compte de ces réserves, est-ce que Rome, la nation dominante de l'ancien monde, n'a pas dû sa supériorité au principe sur lequel je me suis étendu? Dans une couche épaisse de légalité elle cachait un petit germe de variabilité. Dans sa législation même on ne peut s'empêcher de reconnaître que, malgré la rigueur des habitudes d'obéissance, malgré la sévérité de l'usage et de la coutume, une force cachée de développement travaillait, de je ne sais quelle façon étrange, à changer le fond en se conformant à la forme, à faire ce que les temps nouveaux exigeaient, tout en semblant obéir toujours à la tradition des anciens temps. Et la morale de toute son histoire est la même : chaque génération romaine, autant du moins que nous pouvons le savoir, diffère un peu, et souvent, aux meilleures époques, diffère très-peu de la précédente. Voilà pourquoi cette histoire a dans toute sa durée tant de suite, quoique les deux extrémités en soient si différentes. L'histoire d'une foule de nations ressemble à la représentation d'un drame anglais : chaque scène est remplacée par une scène tout à fait différente : un palais succède à une chaumière, une forteresse à un moulin à vent. L'histoire de Rome, au contraire, change comme un bon diorama ; pendant que vous le regardez, à peine le voyez-vous se transformer; chaque moment diffère à peine du moment précédent ; cependant, à la fin, la mé-

tamorphose est complète, et il ne reste presque rien de ce qu'on voyait au commencement. Il en est tout à fait de même de l'histoire de la grande cité conquérante : vous commencez par une bourgade et vous finissez par un empire, et cela par des transitions insensibles. Le fil fragile, conducteur du progrès, était si bien enveloppé, si bien abrité par les fibres plus grossières des autres qualités, qu'il se retrouvait partout, et que jamais il ne fut rompu.

Un exemple, il est vrai, et bien frappant, montre que l'union de l'esprit de progrès et de l'esprit de légalité n'assure pas la suprématie militaire. La nation juive a son type de progrès dans les prophètes, côte à côte avec son type de permanence dans la loi et les lévites ; et ces deux types sont plus distincts que chez aucun autre peuple de l'antiquité. Nulle part dans l'histoire ces deux forces, toutes deux si essentielles et toutes deux si dangereuses, ne se présentent à nous si isolées et si intenses : la Judée s'est transformée dans le domaine de la pensée, exactement comme Rome dans sa puissance matérielle. Des deux parts le changement fut continu, graduel, heureux. Dans les temps primitifs tout avantage, de quelque nature qu'il soit, tend à devenir un avantage militaire ; c'est alors le meilleur moyen de rendre ces avantages durables. Mais il n'en fut jamais ainsi de la supériorité des Juifs ; elle commença dans la religion, et, contrairement à mille analogies, demeura religieuse. C'est pour cette raison que nous nous occupons d'eux ; c'est cette cause qui a produit des conséquences sans bornes. Mais je ne puis traiter ce sujet ici, et il ne rentre

pas dans mon cadre. Je dois seulement faire remarquer ici que la Judée nous offre un exemple de variabilité et de légalité combinées qui ne se manifestent pas sous forme de puissance militaire : aussi le peuple a-t-il fini par périr. Mais cette combinaison n'en a pas moins laissé pour héritage aux âmes humaines une influence et des effets impérissables. On peut objecter qu'affirmer ce principe revient à peu près à dire que les hommes marchent quand ils sont en marche, s'arrêtent quand ils sont arrêtés. Le problème est celui-ci : pourquoi les hommes progressent-ils ? Or la réponse que nous proposons semble être, qu'ils progressent quand il y a dans leur nature une certaine somme suffisante de variabilité. Nous semblons revenir à cette ancienne méthode d'expliquer les faits par des qualités occultes. C'est, au premier abord, comme si nous disions que l'opium fait dormir parce qu'il a une vertu soporifique, et que le pain nourrit parce qu'il a des propriétés nutritives. Mais notre explication n'est pas aussi absurde. Elle dit : « Le commencement de la civilisation est marqué par un esprit intense de légalité ; cette légalité est la condition même de son existence, le lien qui attache les hommes ensemble ; mais cette légalité, cette tendance à imposer à tous les hommes et à toutes les actions le joug d'une coutume fixe, étouffe, si elle persiste, la variabilité mise en nous par la nature, et fait que des hommes et des siècles différents sont des fac-simile d'autres hommes et d'autres siècles, ainsi que nous le voyons si souvent. Le progrès n'est possible que dans ces cas heureux où la force de légalité est allée assez loin pour faire de la nation un faisceau bien lié,

mais non assez loin pour tuer les variétés et détruire la tendance perpétuelle de la nature au changement. » Ainsi notre solution consiste non pas à inventer un agent imaginaire, mais à déterminer la valeur relative de deux agents connus.

III

Cet avantage est l'un des plus importants dans la civilisation primitive, un de ces faits qui jouent un rôle décisif dans la bataille des nations ; mais il y en a beaucoup d'autres. Un degré de perfection de plus dans les institutions politiques, quelque faible qu'il soit, peut donner la supériorité. Des voyageurs ont remarqué que, parmi les tribus sauvages, celles-là semblent réussir le mieux dans lesquelles le pouvoir monarchique a le plus de vigueur, tandis que celles où domine le gouvernement de plusieurs restent faibles. Tant que la guerre est la grande affaire de la nation, un despotisme temporaire, qui dure autant que la campagne, est indispensable. Macaulay a dit avec raison que souvent une armée a été heureuse sous un chef incapable, mais que jamais armée n'a réussi sous la conduite d'une assemblée délibérante ; ce monstre à plusieurs têtes produit des effets désastreux. Le despotisme grandit dans les premières sociétés par la même raison qui fait grandir la démocratie dans les sociétés modernes ; c'est le gouvernement qui répond au besoin le plus pressant, qui est le plus conforme à l'esprit de l'époque. Mais le despotisme, ainsi que le montre l'histoire tout entière,

n'est pas favorable au principe de variabilité. Il tend à maintenir les hommes dans cet état de civilisation où ils sont soumis à l'usage ; mieux il convient à cet âge et moins il est approprié à l'âge suivant. Il empêche les hommes de passer au premier âge de progrès, à cet âge d'améliorations si lentes et si insensibles. Un systéme permanent de discussion à moitié libre est aussi nécessaire pour briser la croûte épaisse de l'usage et donner au progrés la première impulsion, qu'il l'est dans les âges postérieurs pour pousser en avant le progrès commencé. Et même il est probablement plus nécessaire au début. Or, dans les races les plus progressives, ce système se trouve. J'ai déjà parlé des prophétes hébreux qui étaient l'âme de la nation, le principe de tout son développement. Mais une race encore plus progressive, celle par qui la civilisation séculiére fut jadis créée, par qui elle est maintenant principalement dirigée, avait un instrument de progrés plus efficace. « Dès les premiéres lueurs », nous dit M. Freeman, « de la vie politique chez les Teutons, nous trouvons les éléments monarchiques, aristocratiques et démocratiques déjà clairement marqués. Il y a des chefs avec ou sans le titre de rois ; il y a des hommes de naissance noble, à qui cette naissance (quelle que soit d'ailleurs la nature de la noblesse originelle) assure la prééminence en toutes choses ; mais en outre il y a un peuple libre et armé, dans lequel il est clair que réside en dernier ressort la souveraineté. Les affaires de peu d'importance sont décidées par les chefs seuls ; les grandes affaires sont soumises par les chefs à la nation assemblée. Un tel système est bien loin d'appar-

tenir aux seuls Teutons; c'est un bien commun à tous les Aryens ; c'est la constitution des Achéens homériques sur la terre et des Dieux homériques dans l'Olympe ». Peut-être, et même la chose est probable, cette constitution était celle de la tribu primitive, constitution qui se modifia en suivant des directions différentes chez les Romains, les Grecs et les Teutons. La tribu l'emporta avec elle, comme les Anglais emportent avec eux leur législation ordinaire, parce que c'était le seul genre de gouvernement qu'elle pût concevoir et pratiquer; ou peut-être les émigrants de la race aryenne primitive emportèrent avec eux d'heureuses dispositions, des aptitudes politiques excellentes qui, plus tard, dans des contrées différentes, mais dans des circonstances semblables, prirent en se développant des formes analogues. Quoi qu'il en soit, il est impossible de ne pas attribuer, du moins en partie, la suprématie des Teutons, des Grecs et des Romains, à leur forme commune de gouvernement. Les discussions de l'assemblée entretenaient le principe de changement; l'influence des vieillards maintenait le calme et conservait le moule ancien de la pensée; et dans les cas les plus heureux la discipline militaire ne trouvait pas un obstacle dans la liberté, quoique l'intelligence militaire fût secondée par l'intelligence générale. Une armée romaine était un corps libre, gouverné par un despotisme sévère de son propre choix.

Le mélange des races fut souvent aussi un avantage. Quelle que fût la prétention du monde antique à la pureté du sang, cette pureté existait bien rarement. La plupart des nations historiques ont vaincu des nations préhistori-

ques ; mais quoiqu'elles aient massacré une multitude de vaincus, elles ne les ont pas massacrés tous. On réduisait en esclavage les hommes de la race soumise, et l'on épousait les femmes. Sans doute le lien unique de la société primitive était la communauté d'origine ; sans doute une nouvelle nation ne pouvait se former que si ses membres se considéraient comme issus d'ancêtres communs : cette idée moderne, que le fait d'habiter des lieux voisins est la base naturelle de l'union politique, aurait été repoussée comme une impiété, si l'intelligence avait pu la concevoir. Mais, par une de ces fictions légales que sir Henry Maine décrit si bien, les nations primitives s'arrangeaient pour faire ce qu'elles trouvaient opportun, aussi bien que pour observer ce qu'elles croyaient être juste. Les enfants qu'elles n'engendraient pas, elles les adoptaient; elles établissaient solennellement l'opinion que de nouveaux descendants étaient issus de la race antique, bien que tout le monde sût qu'ils lui étaient étrangers par la chair et le sang. On créait une unité artificielle faute d'unité réelle; et, — ce qui n'est pas aisé à comprendre maintenant, — le sentiment sacré qui exigeait l'unité de race se trouvait ainsi satisfait : l'adoption avait la même force que la naissance. Des nations qui professent de telles maximes ne devaient pas avoir l'unité de race dans le sens moderne qu'un physiologiste donne à cette expression. Quelles sont les unions qui améliorent la race et quelles sont celles où les produits ne valent ni le père ni la mère? c'est ce qu'il est difficile de dire. Le sujet a été examiné par M. de Quatrefages dans un rapport très-étudié fait à l'occasion de l'Exposition française. M. de Quatre-

fages cite cette phrase d'un autre écrivain, que l'Amérique du Sud est un grand laboratoire d'expériences sur le croisement des races ; et il passe en revue les différents résultats obtenus dans des cas différents. Dans la Caroline du Sud, la race mulâtre n'est pas très-prolifique, tandis que dans la Louisiane et la Floride elle l'est d'une façon marquée. A la Jamaïque et à Java, les mulâtres ne peuvent se reproduire après la troisième génération ; mais sur le continent américain, comme tout le monde le sait, la race croisée est maintenant très-nombreuse, et ses générations se succèdent sans obstacle. De même la race produite par le croisement des blancs et des naturels de l'Amérique a eu, dans des cas divers, des destinées diverses ; quelquefois elle prospère, quelquefois elle s'éteint. M. de Quatrefages termine ainsi cette revue : « En acceptant comme vraies toutes les observations qui tendent à faire admettre qu'il en sera autrement dans les localités dont j'ai parlé plus haut, quelle est la conclusion à tirer de faits aussi peu semblables? Évidemment on est obligé de reconnaître que le développement de la race mulâtre est favorisé, retardé ou empêché par des circonstances locales; en d'autres termes, qu'il dépend des influences exercées par l'ensemble de conditions d'existence, par le milieu. » Il veut dire par là, je pense, que le croisement des races donne quelquefois un produit mieux adapté que les parents aux lieux et aux circonstances; que, dans de tels cas, par une sorte de sélection naturelle, la race nouvelle domine les deux races mères, et peut-être les supplante toutes deux ; tandis que dans d'autres cas elle n'est pas aussi bien appropriée que les autres au temps

et au lieu, et alors elle s'éteint bientôt d'elle-même.

De bonne heure dans l'histoire, les croisements continuels produits par la conquête furent une foule d'expériences sur le mélange des races semblables à celles qui se font actuellement dans l'Amérique du Sud. De nouvelles races parcouraient des régions nouvelles, massacraient à moitié les races anciennes et absorbaient le reste. Les résultats étaient certainement et aussi variés aussi difficiles à expliquer que ceux d'à présent ; le croisement tantôt réussissait, tantôt échouait. Mais quand le croisement était très-heureux, les descendants devaient surpasser les deux races mères par cette qualité dont j'ai déjà tant parlé, c'est-à-dire en variabilité, et par conséquent en faculté, en puissance de progrès. Il y a plus de vie dans les nations croisées. Par exemple, on dit avec raison que la France tient le milieu entre les races latines et les races germaines. Un Normand, ainsi que vous le reconnaissez en jetant les yeux sur lui, est du Nord ; un Provençal est du Midi, et tout ce qu'il y a de plus méridional. Vous avez en France les éléments latins, celtiques, germains, combinés dans des proportions infiniment variées : si la nation est une par les sentiments, elle est diverse, non-seulement dans le passé, dans l'histoire de ses diverses provinces, mais dans leur tempérament actuel. Comme l'élément irlandais et l'élément écossais dans la chambre des Communes, la variété des races françaises contribue au jeu de la politique : elle fournit une chance, qui autrement n'existerait pas, de créer des choses nouvelles. Or les races primitives devaient avoir, plus que les races modernes, besoin de changement. On a dit, pour

répondre aux Juifs qui se vantent que leur race prospère encore, bien qu'elle soit dispersée et ne s'unisse à aucune autre : « Vous prospérez parce que vous êtes ainsi dispersés ; en s'acclimatant dans des régions diverses, votre nation a gagné des éléments particuliers de vitalité ; elle contient en elle-même le principe de variabilité que d'autres nations doivent chercher dans les mariages croisés. » Au commencement, il n'y avait certainement aucune race cosmopolite comme la race juive ; chaque race était une sorte de race « de clocher », à la pensée étroite, qui ne s'étendait que sur un territoire fort limité, et qui par conséquent avait besoin de croisement.

Mais le croisement des races a dans le monde primitif un grand danger aussi bien qu'un grand avantage. Nous connaissons le mépris et la défiance qu'inspirent aujourd'hui aux Anglo-Indiens les demi-castes (*half-castes*). L'union de l'Anglais et de l'Hindou donne un produit qui n'est pas seulement entre deux races, mais aussi entre deux morales. Ceux qui ont cette origine n'ont pas de croyance héréditaire, pas de place marquée d'avance pour eux dans le monde; ils n'ont aucun de ces sentiments traditionnels et bien arrêtés qui sont les soutiens de la nature humaine. Dans le monde primitif bien des croisements doivent avoir amené bien des ruines ; souvent sans doute ils ont détruit ce qu'ils ne pouvaient remplacer, un principe héréditaire d'ordre et de discipline. Mais lorsque ces unions entre deux races produisaient un effet différent, lorsque, par exemple, les deux races étaient si voisines qu'il y avait une fusion égale entre leur morale et entre leur sang, lorsqu'une des races, par sa supério-

rité numérique et par son organisation plus solide, l'emportait sur l'autre au point de l'absorber et de se l'assimiler, sans en laisser de restes isolés, alors le croisement avait des effets inestimables : il ajoutait aux chances probables de variabilité, et par suite de perfectionnement; et si ce perfectionnement revêtait, ne fût-ce qu'en partie, la forme militaire, il pouvait donner à la nation mélangée et améliorée un avantage durable dans la lutte des nations, et des chances plus grandes de se perpétuer dans le monde.

Un autre moyen pour un état d'acquérir une supériorité sur les états rivaux consiste dans des institutions provisoires, si je puis m'exprimer ainsi. La plus importante de toutes, l'esclavage, provient, comme le croisement des races, des premières conquêtes. Un esclave est un atome non assimilé, non digéré, quelque chose qui se trouve dans le corps politique, mais qui en fait à peine partie. L'esclavage est odieux au monde moderne, et c'est justice. Il réveille dans notre esprit l'idée de bandes enchaînées, de règles qui tiennent les hommes dans l'ignorance, de lois qui suppriment la famille. Mais les maux que l'esclavage a causés dans les temps modernes ne doivent ni nous aveugler, ni nous faire oublier les grands services qu'il a rendus dans les époques primitives. Il y a en sa faveur une présomption terriblement forte : c'est une des institutions que toutes les nations, dans tous les pays, adoptent quand elles atteignent un certain degré de croissance, et auxquelles elles s'attachent. « L'esclavage », dit Aristote, « existe par une loi de la nature » ; il veut dire par là qu'on le trouvait partout, qu'il était

un élément universel de tous les gouvernements primitifs. « Il y a une foule de colonies anglaises », disait encore en 1848 Edward Gibbon Wakefield, « qui conserveraient sans hésiter leurs esclaves si nous le leur permettions ». Et il ne parlait pas seulement des anciennes colonies familiarisées avec l'esclavage, enrichies de ses produits, mais aussi des colonies nouvelles fondées par des hommes libres, et qui auraient dû souhaiter, selon toute apparence, ne contenir que des hommes libres. Mais Wakefield savait ce qu'il disait; il avait observé attentivement les sociétés à l'état d'ébauche, et il avait étudié l'esprit des hommes qu'elles renferment. Il avait vu que le *loisir* est le grand besoin des sociétés naissantes, et que les esclaves seuls peuvent donner aux hommes le loisir. Tous les hommes libres, dans les pays nouveaux, sont nécessairement égaux à peu de chose près : chacun a son travail; chacun a sa terre; le capital, au moins dans les contrées agricoles (car dans les pays de pâturages, c'est tout différent), n'a que peu d'usage; il ne peut payer le travail, car les travailleurs gardent leurs bras pour eux-mêmes. On raconte souvent l'histoire d'un grand capitaliste anglais qui partit pour l'Australie avec une cargaison de travailleurs et une voiture; il avait l'intention de se faire bâtir une maison par ses ouvriers, et de garder sa voiture, exactement comme en Angleterre. Mais, à ce que dit l'histoire, il lui fallut se résigner à demeurer dans sa voiture, car ses ouvriers le quittèrent et s'en allèrent travailler pour leur compte.

Dans de tels pays il ne peut y avoir que peu de gentlemen, et pas du tout de ladies. Le raffinement des

mœurs n'est possible qu'avec le loisir; et l'esclavage rend pour la première fois le loisir possible. Il crée une classe de personnes qui travaillent afin que les autres puissent penser. Cette sorte d'originalité que donne l'esclavage est un avantage pratique du premier ordre dans les communautés primitives ; et le repos qu'il procure est un grand avantage artistique pour elles quand elles viennent à être décrites par l'histoire. Les patriarches Abraham, Isaac et Jacob n'auraient jamais eu ce calme majestueux qui les distingue, s'ils s'étaient occupés et fatigués à soigner eux-mêmes leurs moutons et leurs bœufs. Sans doute la délicatesse des sentiments et le calme de l'attitude n'ont point de valeur courante aux enchères des nations primitives ; ce sont des qualités qui ne tendent pas à s'assurer à elles-mêmes un long avenir ni même un avenir quelconque. Mais l'originalité militaire a ce privilége, et les nations à esclaves, ayant du temps pour penser, seront probablement les plus clairvoyantes dans leur politique, les plus habiles dans leur stratégie.

Sans doute ce gain provisoire cause dans la suite des frais ruineux. Lorsque d'autres sources de loisir deviennent possibles, la seule utilité de l'esclavage disparaît. Mais tous ses inconvénients subsistent; ils empirent même. L'esclavage « en détail », celui où le maître possède un petit nombre d'esclaves qu'il connaît bien et qu'il voit journellement, n'est pas du tout une condition intolérable : les esclaves d'Abraham jouissaient très-probablement d'une existence fort douce pour ce temps-là. Mais l'esclavage en gros, où les hommes ne sont qu'un

des modes de placement d'un grand capital, où un grand propriétaire, bien loin de connaître chacun de ses esclaves, peut à peine dire quel est le nombre de ces troupeaux qui travaillent pour lui, est un état abominable. C'est cet esclavage qui a rendu le mot odieux pour les meilleurs esprits, et qui a presque extirpé la chose dans la plus grande partie du monde. Il n'y a là rien d'extraordinaire. L'histoire de la civilisation est remplie de croyances et d'institutions qui furent inestimables d'abord et ensuite fatales. Le progrès n'aurait pas été une rareté, si l'aliment d'une génération n'était devenu pour l'autre un poison. L'examen de toutes ces institutions provisoires exigerait la moitié d'un volume et serait ici inutile et déplacé. D'eux d'entre elles, la vénérable oligarchie, l'auguste monarchie exigeraient à elles seules des chapitres fort longs. Tout ce que j'ai à dire ici, c'est que ces formes, ces sentiments préalables, apportent d'abord une foule de grâces et de raffinements, et tendent souvent à en assurer la durée par la vertu préservative de la force militaire.

Il y a des cas où un pas dans la voie du progrès intellectuel donne à une société naissante quelque avantage à la guerre ; mais ce qui arrive plus souvent, c'est que cet avantage soit dû à quelque qualité morale. La guerre exige et en même temps produit certaines vertus; non les plus hautes, mais ce qu'on peut appeler les vertus préliminaires, comme la valeur, la franchise, l'esprit d'obéissance, l'habitude de la discipline. Ces qualités, et d'autres du même genre, lorsqu'une nation les possède, — peu importe comment elle les a acquises, — lui assurent

un avantage militaire, lui donnent du fonds et augmentent ses chances dans la concurrence des nations. Les Romains avaient probablement autant qu'aucune race de l'ancien monde ces utiles vertus, autant peut-être qu'aucune race du monde moderne. Le succès des nations qui possèdent ces vertus belliqueuses a été le grand moyen par lequel la perpétuité de ces vertus a été assurée dans le monde, ainsi que la destruction des vices opposés. La victoire propage la valeur, et le rude choc des vertus militaires chasse du monde la bassesse.

Dans le siècle dernier, il aurait paru étrange de parler, comme je vais le faire, des avantages militaires de la religion. Une telle idée aurait été en contradiction avec les préjugés dominants, et aurait eu de la peine à échapper au ridicule philosophique. Mais elle est devenue aujourd'hui un lieu commun, parce qu'un homme de génie l'a adoptée. Les livres de M. Carlyle sont pleins de termes comme *des infinis*, *des évidences*, et remplis d'une multitude de fautes qui séduisent les plus jeunes lecteurs et repoussent tous ceux qui sont plus âgés. En dépit de tout son génie, après une vie entière passée à écrire, on se demande encore si un seul de ses ouvrages trouvera et gardera sa place dans la grande littérature. Ils ont dans la forme un défaut de justesse qui fait que nous soupçonnons le fond même, quelque profondes que soient souvent les idées; il brandit sans cesse un ou deux sophismes qui l'éblouissent lui-même, mais que les personnes sincères ne manqueront jamais de découvrir et de railler. Cependant, quelle que doive être la destinée de sa réputation, M. Carlyle a enseigné plusieurs vérités

à la génération actuelle, et l'une d'elles, c'est que les armées qui craignent Dieu sont les meilleures armées. Avant lui on riait de cette parole de Cromwell : « Ayez confiance en Dieu, et tenez votre poudre sèche. » Mais nous savons maintenant que cette confiance leur rendait autant de services que la poudre, sinon davantage. Cette concentration énergique de sentiments puissants permet aux hommes de tout oser, de tout accomplir.

Ce sujet prendrait des proportions énormes si l'on était compétent pour le traiter. Ce genre de morale et ce genre de religion qui tendent à former les caractères les plus forts et les plus énergiques obtiennent avec certitude la prééminence, toutes choses égales d'ailleurs. Les croyances et les systèmes qui tendent à rendre les âmes douces et faibles tendent à périr, à moins qu'une rude force extérieure n'entretienne leur existence. C'est ainsi que l'épicuréisme ne prospéra jamais à Rome, à l'inverse du stoïcisme. Le caractère sérieux, austère de la grande nation dominante fut attiré par une croyance qui lui semblait fortifiante, et repoussé par une croyance qui paraissait amollissante. Les doctrines excitantes s'ajoutèrent à ce caractère ardent et accrurent son énergie. Les convictions fortes gagnent les hommes forts et augmentent encore leur force. Telle est sans doute la raison pour laquelle le monothéisme tend à prévaloir sur le polythéisme : il produit un caractère plus élevé, plus ferme, calme et concentré par un grand objet unique ; il n'est pas embarrassé de rites qui se font concurrence, ni partagé entre des divinités diverses. Le polythéisme est une religion par association, faible par

conséquent. Mais on dira que les juifs, qui étaient monothéistes, furent vaincus par les Romains polythéistes. Oui, répondrons-nous, parce que les Romains avaient d'autres qualités. Ils avaient une capacité politique, une habitude de la discipline dont les juifs ne possédaient pas l'ombre. L'avantage religieux fut bien un avantage ; mais il fut plus que contre-balancé.

Personne ne doit être surpris de l'importance capitale donnée à la guerre. Nous parlons en ce moment d'époques primitives ; or l'occupation de l'homme, dans ces époques, est de faire des nations, et c'est la guerre qui les fait. Elles ne se transforment que plus tard, et ce travail nouveau s'accomplit par une révolution pacifique, bien que la guerre, ici encore, joue son rôle. L'idée d'une nation indestructible est une idée moderne ; dans les premiers temps, toute nation pouvait être détruite ; et plus nous remontons dans le passé, plus nous trouvons d'énergie et de suite dans le travail de destruction. La décoration intérieure des nations est une sorte d'opération secondaire, qui s'exécute lorsque les grandes forces qui créent les nations ont presque terminé leur œuvre. Nous ne nous sommes occupés ici que de la charpente politique, c'est dans d'autres chapitres que nous retracerons les procédés par lesquels l'édifice politique s'achève et arrive à sa perfection. Le jeu plus gracieux de forces plus délicates nous fournira sans doute alors des idées plus agréables que n'en pourront jamais éveiller les luttes sauvages des premiers âges. C'est une nécessité de l'idée de progrès, que les commencements ne puissent jamais sembler bien intéressants à ceux qui sont venus

à une époque beaucoup plus avancée ; la récompense du perfectionnement, c'est que ce qui n'a pas été perfectionné semble toujours dégénéré.

Mais jusqu'à quel point les nations les plus fortes sont-elles réellement les meilleures ? La supériorité militaire est-elle un critérium de toute supériorité ? Je ne puis faire maintenant à cette question une réponse complète ; mais il y a trois ou quatre considérations bien simples. La guerre, ai-je dit, entretient les vertus « *préliminaires* », et cela revient presque à dire qu'il est d'autres vertus qu'elle n'entretient pas. Tout ce qu'on peut appeler une « grâce » en même temps qu'une vertu ne lui doit rien ; l'humanité, la charité, un sentiment délicat des droits d'autrui, sont des vertus qu'assurément elle n'encourage pas. L'insensibilité pour les souffrances humaines, ce fait qui nous frappe si vivement dans le monde tel que l'histoire nous le révèle pour la première fois, est due sans doute à l'origine militaire de l'ancienne civilisation. Élevée dans la guerre, nourrie dans la guerre, elle ne pouvait être révoltée des choses de la guerre, et l'une des principales est la souffrance humaine. Depuis que la guerre a cessé d'être la force motrice du monde, les hommes sont devenus plus tendres les uns pour les autres, et frémissent à la vue de ces douleurs qu'ils causaient autrefois avec insouciance : ce n'est pas parce que les hommes se sont améliorés (ce qui est vrai ou faux suivant les cas différents), c'est parce qu'ils n'ont plus l'habitude journalière de la guerre ; leurs idées ne sont plus formées par la guerre ; et par conséquent ils sont guidés par des pensées et des sentiments que les rudes

soldats d'autrefois, instruits uniquement par leur métier, étaient incapables de comprendre.

Il en est de même du mépris pour la faiblesse physique et pour les femmes, qui caractérise aussi l'ancienne société. La population non combattante ne peut manquer de souffrir dans les époques de combat. Mais ces défauts se sont aussi corrigés ou amoindris : les femmes ont maintenant des moyens merveilleux de défendre leur place dans le monde ; et l'intelligence sans muscles a bien plus de force que les muscles sans intelligence. Ce sont là de ces changements intérieurs qui se sont opérés plus tard dans les nations, dont les causes devront être étudiées à fond ; si je les mentionne à présent, c'est seulement pour faire voir les sentiments plus doux qui en se développant ont à moitié recouvert et caché l'antique et rude civilisation que la guerre avait faite.

Mais il est probable que l'esprit de la guerre pénètre encore beaucoup trop notre morale. Les métaphores empruntées à la loi et celles qui sont empruntées à la guerre composent encore le plus grand nombre des phrases de notre morale courante, et un examen attentif montrerait sans peine que les unes comme les autres altèrent souvent les idées qu'elles prétentent éclaircir. La vie n'est ni une bataille rangée, ni une campagne dans les formes, mais une opération irréguliére ; et les forces qui en décident le succés ne sont pas les résolutions prises ouvertement, mais des inspirations secrètes et à demi involontaires. L'erreur de la morale militaire est d'exagérer la conception de la discipline, et de présenter ainsi la force morale de la volonté sous une forme séche et nue qu'elle

ne devrait jamais avoir. La morale militaire peut bien manier la hache pour abattre l'arbre ; mais elle ignore cette force paisible qui fait croître la forêt.

J'en ai dit assez, je pense, pour montrer qu'il y a une foule de qualités, d'institutions de genres très-variés qui donnent un avantage aux peuples dans la lutte militaire ; que la plupart d'entre elles, et la plupart des qualités militaires, tendent principalement au bien ; que le triomphe constant de ces compétiteurs favorisés est le mode particulier de propagation et de conservation des qualités les plus précieuses qu'exige la civilisation élémentaire.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME

LA FORMATION DES PEUPLES

Dans le livre précédent j'ai tâché de montrer que la période primitive de l'humanité, « l'âge de combat », ainsi que je l'appelais, présentait une tendance considérable, quoique incertaine, vers le progrès. Les nations supérieures ont vaincu les nations inférieures ; grâce à la possession d'un avantage ou d'un autre le meilleur combattant a vaincu ses rivaux. Tant que la lutte fut continue, il y eut une probabilité de perfectionnement pour les vertus martiales ; et dans les premiers temps une foule de vertus sont réellement martiales, c'est-à-dire tendent au succès à la guerre, bien qu'à des époques plus avancées nous ne songions pas à les appeler ainsi, parce que leur utilité originelle est cachée par celle qu'elles ont eue plus tard. Nous les jugeons d'après leurs effets actuels, non d'après leurs premiers effets. L'amour de la loi, par exemple, est une vertu que personne à présent n'appellerait martiale ; pourtant, dans les

temps antiques, elle disciplina les nations, et les nations disciplinées l'emportèrent. Le don d'innover tout en conservant, d'accorder ensemble les nouvelles institutions et les anciennes, n'est pas aujourd'hui une vertu guerrière ; et pourtant les Romains lui ont dû une grande partie de leurs succès. Seuls entre les peuples de l'antiquité, ils eurent ce respect pour l'usage, qui constitue les nations, et cette liberté modérée de changer avec discernement, qui améliore les nations : c'est pourquoi ils réussirent. Ainsi, dans la plupart des cas, dans toute la durée des temps primitifs, le mérite militaire est un gage de mérite réel : la nation victorieuse est la nation qui devait vaincre. Les simples vertus de ces âges font surtout d'un homme un soldat, si elles en font quelque chose. Assurément la force brutale du nombre peut avoir trop de poids dans ces époques mêmes (comme cela arrive si souvent dans la suite) ; la civilisation peut être forcée de reculer par la victoire que des hommes très-grossiers mais plus nombreux remportent sur des hommes moins grossiers et moins nombreux. Mais les premiers éléments de la civilisation sont aussi de grands avantages militaires : donc, en règle générale, vous pouvez, pour ces premiers temps, conclure de la victoire au mérite ; et le progrès est favorisé par cette sorte d'examen et de concours que constituent des guerres continuelles.

Ce principe explique en même temps pourquoi les régions « protégées » du monde, l'intérieur des continents comme l'Afrique, les îles reculées comme l'Australie et la Nouvelle Zélande, sont nécessairement arriérés. Ces régions en sont encore aux études prépa-

ratoires ; elles n'ont pas été poussées de classe en classe. Il n'y a pas eu là un n° II, un peu meilleur que le n° I, pour le battre et le détruire avant de se faire battre et détruire lui-même par le n° III un peu meilleur encore. Il explique aussi pourquoi l'Europe occidentale prit de bonne heure l'avance sur d'autres contrées, parce que la lutte des races y fut d'une violence extraordinaire. Cette région se distinguait de la plupart des autres en ce qu'elle présentait des avantages séduisants, sans cependant corrompre ses habitants : ceux qui ne la possédaient pas la désiraient, et ceux qui la possédaient, n'étant pas amollis, luttaient énergiquement pour la conserver. La lutte des nations est d'abord une force de la première importance pour l'amélioration des nations.

I

Mais qu'est-ce que les nations ? Qu'est-ce que ces groupes qui nous sont si familiers, et qui pourtant, si l'on y réfléchit, sont si étranges ; qui sont aussi anciens que l'histoire ; qu'Hérodote trouva presque aussi nombreux et presque aussi bien caractérisés que nous les voyons à présent ? Quelle puissance divise la race humaine en fragments si différents les uns des autres, et dont chacun, dans sa composition intérieure, est cependant si uniforme ? La question est fort embarrassante, quoique le fait soit si familier, et je me garderai bien de dire que j'y puis répondre complétement, bien que je puisse exposer certaines considérations qui, à ce qu'il me

semble, se rapprochent d'une réponse. Peut-être aussi ces mêmes considérations jettent-elles quelque lumière sur cette question ultérieure et encore plus intéressante : pourquoi quelques nations progressent-elles, tandis que le plus grand nombre ne progressent pas ?

Naturellement toutes ces différences de nation à nation furent expliquées d'abord par une diversité originelle de race. Elles sont différentes, disait-on, parce qu'elles ont été créées différentes. Mais dans la plupart des cas cette supposition commode ne trouvera pas son application. Vous ne pouvez pas, à moins de contredire des faits évidents, imaginer assez de races originelles pour rendre cette explication acceptable. Il est possible qu'une demi-douzaine de grandes familles d'hommes, ou un peu plus, dérivent de souches qui furent distinctes dès le principe; mais les sous-variétés n'ont certainement pas une semblable origine. Vous pouvez soutenir, à tort ou à raison, que toutes les nations Aryennes ont une origine commune et particulière, tout comme on a cru longtemps que les nations de langue grecque avaient toutes une même souche. Mais on ne vous écoutera pas si vous dites qu'il y eut un Adam et une Ève pour Sparte, un autre Adam et une autre Ève pour Athènes. Tous les Grecs ont évidemment la même origine ; mais dans les limites de la famille grecque, comme de toutes les autres familles, il y a une force qui produit des contrastes et qui fait qu'une cité diffère d'une autre cité, une tribu d'une autre tribu.

Certainement les nations ne doivent pas non plus leur origine à une simple sélection naturelle, et ne se pro-

duisent pas comme les variétés des animaux sauvages (je ne parle pas maintenant des espèces) se produisent dans la nature. Sélection naturelle signifie conservation des individus qui luttent le plus heureusement contre les forces opposées à leur race. Mais vous ne sauriez montrer que les obstacles naturels opposés à la vie humaine différaient beaucoup entre Athènes et Sparte, ou même entre Rome et Athènes; et cependant Spartiates, Athéniens, Romains, sont séparés par des différences essentielles. Les écrivains d'autrefois s'imaginaient — c'était une idée très-naturelle — que l'effet direct du climat, ou plutôt de la terre, de la mer, de l'air, et la somme totale des conditions physiques différenciaient l'homme de l'homme, et une race d'une autre. Mais l'expérience réfute cette opinion. L'émigrant Anglais vit dans le même climat que l'Australien ou le Tasmanien; mais il n'est pas devenu semblable à ces races; et mille ans de plus ne feront pas que sur la plupart des points il leur ressemble. Le Papou et le Malais, selon M. Wallace, vivent maintenant, et ont vécu pendant des siècles, côte à côte, dans les mêmes régions tropicales, en présentant toutes sortes de différences. Ses recherches nous montrent que, même pour les animaux, on a exagéré l'influence directe des conditions physiques. « Bornéo », dit-il, « ressemble parfaitement à la Nouvelle-Guinée, non-seulement par ses vastes dimensions et par l'absence de volcans, mais aussi par la variété de sa structure géologique, l'uniformité de son climat, l'aspect général de la végétation forestière dont sa surface est couverte. Les Moluques font le pendant des Philippines par leur structure volcanique,

leur extrême fertilité, leurs forêts luxuriantes et leurs fréquents tremblements de terre ; et Bali, avec l'extrémité orientale de Java, est presque aussi sèche que Timor. Cependant entre ces groupes d'Iles correspondants construits, pour ainsi dire, sur le même modèle, soumis au même climat, baignés par les mêmes océans, nous trouvons, si nous examinons les animaux qu'ils produisent, le plus grand contraste possible. Nulle part l'ancienne doctrine, suivant laquelle les différences ou les ressemblances dans les différentes formes animales qui peuplent des contrées différentes sont dues aux différences ou aux ressemblances physiques correspondantes existant entre les contrées même, ne reçoit un démenti si direct et si palpable. Bornéo et la Nouvelle-Guinée, aussi semblables physiquement que deux contrées peuvent l'être, sont zoologiquement aussi éloignées l'une de l'autre que les pôles ; tandis que l'Australie, avec ses vents secs, ses plaines ouvertes, ses déserts pierreux et son climat tempéré, produit cependant des oiseaux et des quadrupèdes que des ressemblances frappantes rattachent à ceux qui habitent les forêts chaudes, humides, luxuriantes qui revêtent toutes les plaines et toutes les montagnes de la Nouvelle-Guinée. » C'est-à-dire, que nous avons des êtres vivants semblables dans les situations les plus différentes, et des êtres vivants différents dans les conditions les plus semblables. Quoique les opinions de M. Wallace en ethnologie soient contestables, personne ne doute que, dans l'archipel qu'il a si bien étudié, comme dans beaucoup d'autres parties du monde, mais dans bien peu de régions d'une manière aussi marquée, nous ne trouvions

des hommes semblables dans des localités fort différentes, et des hommes différents dans des localités semblables. Le climat n'est évidemment pas la force qui fait les nations ; car il ne les fait pas toujours, et souvent elles se font sans lui.

Le problème de la formation des nations, c'est-à-dire l'explication de l'origine des nations telles que nous les voyons à présent, et telles qu'elles ont toujours été dans les temps historiques, ne peut, à ce qu'il me semble, se résoudre, que si on le divise en deux parties : la première, c'est la formation des races bien tranchées, comme la race nègre, la race rouge, la race Européenne ; la seconde, c'est la formation des races moins distinctes, comme la race Spartiate relativement à la race Athénienne, la race Anglaise relativement à la race Ecossaise. Les nations, telles que nous les voyons, sont (si mes arguments ne m'abusent) le produit de deux grandes forces : l'une est la force productrice des races, qui, de quelque nature qu'elle fût, agissait dans les temps anciens, et qui a maintenant entièrement ou presque entièrement cessé d'agir ; la seconde est la force créatrice des nations à proprement parler, qui agit maintenant et crée autant qu'elle a jamais agi et créé.

Ce qui jette la lumière la plus vive sur les grandes causes qui ont formé et forment les nations, ce sont les petites causes qui les modifient. Il est extrêmement curieux d'étudier la manière dont les nations changent d'une génération à l'autre, et quelquefois on est bien embarrassé de s'expliquer leurs changements. On dirait qu'une influence secrète et mystérieuse transforme la so-

ciété, lorsque, par exemple, on compare celle du temps de la Régence avec celle que nous voyons sous la Reine actuelle. Si nous lisons un récit de la vie qu'on menait à Windsor (dans ce cottage à présent démoli), ou à Bond Street du temps des Flâneurs (race éteinte aujourd'hui), ou à Saint-Jame's Street lorsque M. Fox et son parti essayaient de transformer en « capital politique » la dissipation d'un héritier présomptif, il semble que les endroits dont nous entendons parler ne soient pas les mêmes que nous connaissons si bien, mais des localités très-éloignées et tout à fait différentes. Voyez aussi combien le changement extérieur de l'Angleterre était peu de chose entre l'âge d'Elisabeth et celui de la reine Anne, si vous le comparez au changement intérieur de la nation. Combien furent rares les modifications dans l'état physique des Anglais! Combien y eut-il (s'il y en eut) de découvertes scientifiques influant sur la vie humaine, et qui aient été possédées par la dernière de ces périodes sans l'avoir été par la première? Combien il est difficile de dire ce qui a transformé la nation! Et cependant comme le contraste est complet, du moins à première vue! En passant de Bacon à Addison, de Shakespeare à Pope, il semble que nous passions dans un autre monde.

Dans le premier livre de cet ouvrage j'ai parlé de la manière dont se produit le changement littéraire, et j'y reviens, parce que la littérature offrant un champ bien plus étroit et mieux limité que la vie, un changement dans le plus resserré des deux nous sert de modèle et d'explication pour le plus étendu. Quelque écrivain, ainsi que nous l'avions dit — ce n'est pas nécessairement un écrivain

excellent ni un de ceux dont on se souvient, — a rencontré quelque chose qui convenait au goût du public ; il a exploité cette veine; d'autres l'ont imité, et ils ont tellement accoutumé leurs lecteurs à ce genre de style qu'on n'en voulait plus voir d'autre. Les lecteurs qui ne l'aimaient pas ont été réduits aux écrits d'un autre siècle ou d'autres pays; ils ont rejeté les « drogues d'aujourd'hui », ainsi qu'ils les appelaient. Le siècle de la reine Anne favorisa Steele, l'inventeur des essais, et Addison qui les perfectionna; il dédaigna les écrits dont le genre ne s'accordait pas avec ceux-là. J'ai entendu raconter qu'on demanda un jour au fondateur du *Times* comment il se faisait que les articles de ce journal semblaient tous sortir de la même main, et qu'il répondit : « Oh ! il y a toujours un rédacteur supérieur aux autres, et tout le reste l'imite ». C'est assurément de cette manière qu'il faut expliquer cette marque de fabrique, cette unité curieuse et indéfinissable qui se remarque dans chaque journal. Peut-être serait-il possible de nommer ceux qui créèrent, il y a quelques années, le style de la « Saturday Review » maintenant imité par une race plus jeune d'écrivains. Mais une fois que le style d'une publication périodique est formé, il se conserve en vertu d'une raison bien plus impérieuse que la tendance à l'imitation; je veux parler de l'intérêt personnel du directeur qui se comporte en quelque sorte comme un mandataire à l'égard des souscripteurs. Ceux qui achètent régulièrement une publication périodique veulent y trouver ce qu'ils ont l'habitude de lire, le même genre de pensées, le même genre d'expressions. Le directeur connaît leur

goût. Il choisit les articles qui s'y conforment et s'y soumettent; il rejette ceux qui le choqueraient. Ce que fait l'éditeur pour une revue, les lecteurs le font pour la littérature en général. Ils encouragent un certain genre et rejettent le reste.

Naturellement il y a toujours eu quelque raison — mais le tout est de la découvrir — qui a donné dans chaque siècle la prédominance à un certain genre de littérature. Il y a toujours une raison pour que la mode, même dans le costume des femmes, soit ce qu'elle est. Mais de même que pour le costume nous savons qu'aujourd'hui la cause déterminante des changements n'est guère qu'un accident, de même les accidents ont une bonne part dans la production d'une mode littéraire. Les lois que les modistes de Paris, ou le demi-monde de Paris, imposent à nos dames Anglaises, sont en grande partie (je le suppose, du moins) dues au hasard; mais à peine ont-elles été décrétées que tout le monde s'y soumet, celles à qui elles ne conviennent pas comme celles à qui elles conviennent. Le penchant à l'imitation produit aussitôt l'uniformité; et « cette chose horrible que nous portions l'an passé », car c'est ainsi peut-être qu'on l'appellera, disparaît complètement de l'horizon. Une mode littéraire se répand de la même façon, quoique je sois loin de dire qu'elle soit tout d'abord aussi déraisonnable : un goût littéraire s'appuie toujours au début sur quelque raison plausible; mais, une fois qu'il est lancé, il se propage comme une mode dans l'habillement. Ceux mêmes qui n'aiment pas ce genre d'ouvrages les lisent parce qu'ils existent, et qu'il serait difficile de trouver autre chose.

Cette même protection accordée à des formes favorites, cette persécution exercée contre les formes qui déplaisent, sont aussi, à ce qu'il me semble, les causes principales des changements dans les caractères nationaux. Quelque type attractif attire, pour ainsi dire, l'œil de la nation, ou d'une partie de la nation; et elle l'imite, comme on voit les domestiques prendre les allures de leurs maîtres, ou des jeunes filles à l'esprit changeant rapporter à la maison les expressions particulières et les gestes mêmes des familles qu'elles sont allées visiter. Je ne sais s'il y en a beaucoup parmi mes lecteurs qui aient lu le sermon fameux du père Newman sur « l'influence personnelle considérée comme un moyen de propager la vérité »; s'ils ne l'ont pas lu, je leur recommande vivement de le lire. Ils y trouveront l'opinion d'un grand conducteur d'hommes, — de quelqu'un qui en a conduit beaucoup là où ils ne croyaient guère arriver, — sur la manière dont on doit les conduire. Or ce qu'il dit, si on l'exprime brièvement et simplement, si l'on dépouille ses idées du langage délicat dont il les a revêtues, se réduit à ceci : savoir que les hommes sont guidés par des modèles, non par des arguments ; qu'on doit placer devant leurs yeux quelque exemple victorieux, sans quoi le sermon sera inutile, et la doctrine ne se propagera pas. Je n'ai pas besoin, pour éclaircir cette question, d'interroger l'histoire religieuse; je m'éloignerais trop de mon sujet; et, après tout, je puis m'en tenir à ce lieu commun qui nous dit que c'est la vie des maîtres qui leur fait des prosélytes, et non pas leur doctrine. Voyez encore, pour passer à la politique, avec quelle rapidité

un grand homme d'état peut changer le ton de la société. Nous sommes presque tous sérieux avec M. Gladstone ; la plupart d'entre nous ne l'étaient pas autant à l'époque de Lord Palmerston. Tout le monde sent le changement, bien que personne ne puisse le définir. Chaque esprit prédominant éveille dans le pays un sentiment qui correspond aux siens. La plupart le partagent un peu. Ceux qui l'éprouvent avec excès en exagèrent l'expression; ceux qui ne le partagent pas se taisent, ou ne sont pas écoutés.

Après ces grands sujets de la religion et de la politique, peut-être semblera-t-il puéril d'avoir recours, pour me faire mieux comprendre, à ce qui se passe parmi les petits enfants. Mais il n'y a là rien de puéril. L'écueil de la philosophie est l'emphase : on ne veut pas voir que les petites choses ne sont qu'une miniature des grandes; on dirait que c'est abaisser la dignité de la spéculation abstraite, que de rafraîchir l'esprit du lecteur par des leçons pratiques empruntées aux choses qu'ils connaissent. Cependant tout pensionnat change ainsi que changent les nations. La plupart d'entre nous se souviennent d'avoir fait ces remarques : « Combien il est étrange que ce semestre soit si différent du semestre précédent. A présent nous sommes on ne peut plus dociles; autrefois personne ne l'était : maintenant nous jouons à la balle au camp, auparavant on jouait aux barres prisonnières » : et il en est de même tant que dure cette existence insouciante. C'est que quelques esprits dominateurs, deux ou trois enfants qui avaient de l'ascendant sur les autres, sont partis; il en est venu un ou deux

autres, et tout a changé. Les modèles changeant, les copies changent. On loue autre chose; on raille, on rejette autre chose. On me signalait dernièrement un exemple curieux de cette même tendance. Un de mes amis, un conservateur libéral, parlait devant un meeting d'ouvriers à Leeds, et il était heureux de voir ses idées, quoique un peu délicates peut-être, saisies et applaudies. « Mais alors, » me racontait-il, « se leva un fougueux radical qui vociféra tout le contraire de ce que je venais de dire, et les ouvriers l'applaudirent aussi, avec la même chaleur ». Il était fort embarrassé de s'expliquer un changement si rapide. La masse des auditeurs était sans doute neutre, et toute disposée, une fois mise en branle, à applaudir sans beaucoup de réflexion tout ce qui lui paraîtrait bon. Les meneurs seuls changeaient. Le tailleur radical donnait le signal des bravos radicaux; le cordonnier plus modéré donnait l'exemple des bravos modérés; et la grande majorité suivait l'impulsion. Dans chaque cas il n'y avait que très peu d'assistants silencieux, et les mêmes éléments présentaient, en dix minutes, un contraste complet.

La vérité est que le penchant de l'homme à imiter ce qui est devant lui est une des tendances les plus fortes de sa nature. Ce qui le prouve c'est la peine que nous éprouvons lorsque notre imitation n'est pas heureuse. Une doctrine cynique prétend que la plupart des hommes aimeraient mieux être accusés de perversité que de gaucherie. Cela revient à dire que la maladresse à copier les manières prédominantes nous cause souvent plus de honte qu'on ne le croirait au premier abord lorsque l'on

considère que la gaucherie n'est pas, à l'exception de certains cas extraordinaires, une offense à la religion ni à la morale, mais seulement une mauvaise imitation.

Il ne faut pas croire que cette imitation soit volontaire, ni même consciente. Au contraire, elle a surtout son siége dans des parties très-obscures de l'âme, dont les mouvements, bien loin d'être produits avec réflexion, font à peine sentir leur existence. Les tendances imitatives de notre nature ont leur siége principal dans cette partie de l'âme où réside la croyance : or les causes qui nous inclinent à croire telle chose, ou nous détournent de croire telle autre chose, sont une des parties les plus obscures de notre nature. Mais sur la nature imitative de la crédulité il ne peut y avoir aucun doute. Dans « Eothen » il y a des pages excellentes qui nous montrent comment les Européens de toutes les professions qui résident en Orient, même le marchand rusé, et le « chef de comptoir, » avec ses grands yeux brillants et vigilants de négociant, arrivent bientôt à croire à la sorcellerie, et à vous assurer, en confidence, qu'il y a « réellement quelque chose de vrai au fond de tout cela. » Il n'a jamais rien vu de convaincant ; mais il a vu ceux qui ont vu ceux qui ont vu ceux qui avaient vu. En réalité, il a vécu dans une atmosphère de crédulité contagieuse, et il l'a respirée. Il est bien peu d'hommes qui puissent s'empêcher de céder aux préjugés dont on est imbu dans leur secte ou dans leur parti. Pendant un temps bien court, disons une quinzaine, on est résolu, on argumente, on discute ; mais de jour en jour le poison fait des progrès, et la raison faiblit. Ce qu'on entend dire à ses amis, ce

qu'on lit dans les organes du parti, produit son effet. Les opinions tranchées, palpables, auxquelles chacun croit autour de nous, exercent une action encore plus énergique et plus subtile : ces opinions semblent si solides et si incontestables ! nos propres arguments pâlissent chaque jour ; ce n'est plus qu'un rêve. Bientôt l'homme le plus sérieux, le plus sage, partage la folie du parti avec lequel il agit, ou de la secte dont il a adopté les croyances.

En bonne métaphysique je crois que, contrairement à l'opinion commune, on a bien plus souvent besoin de raisons et d'efforts pour se défier que pour croire. Si l'homme était taillé sur le patron que nous proposent les logiciens, il dirait naturellement : « Quand je verrai un argument solide, je croirai ; tant que je n'en verrai pas, je ne croirai pas ». Mais en réalité toute idée qui nous frappe vivement et reste devant nos yeux nous paraît bientôt vraie, à moins que nous ne conservions soigneusement la perception des arguments qui la réfutent, et que nous ne fassions un effort de volonté pour nous en rappeler la fausseté. « Toutes les idées claires sont vraies, » fut pendant des siècles une maxime philosophique, et bien que nulle maxime ne soit moins solide, aucune ne saurait être plus conforme à la nature humaine telle qu'elle est d'ordinaire. L'enfant accepte résolument comme vraies toutes les idées qui lui passent par le cerveau ; il est difficile de lui faire comprendre qu'une idée puisse être forte, claire, durable, et en même temps fausse. La seule présence d'une idée, à moins que nous n'y prenions garde, ou qu'il y ait en

nous quelque résistance inaccoutumée, fait que nous y croyons ; et c'est pour cette raison que la croyance des autres accroît si promptement la nôtre, car il n'est pas d'idées qui nous semblent aussi parfaitement claires que celles qui nous sont inculquées de tous côtés.

La partie sérieuse du genre humain est sujette à cette crédulité imitative tout aussi bien que la partie frivole. Les gens de bourse, quelque sérieux qu'ils soient en général, croient, autant que qui que ce soit, par un instinct d'imitation. Aujourd'hui vous les trouverez tous entreprenants, enthousiastes, pleins de vigueur, prompts à acheter, prompts à donner des ordres : une semaine plus tard vous verrez presque toute la troupe abattue, inquiète, pressée de vendre. Si vous cherchez les raisons de cette ardeur, de cette mollesse, de ce changement, à peine pourrez-vous les trouver, et si vous êtes capable de les découvrir, elles n'ont que peu de valeur. En réalité ce n'est pas la raison, c'est l'instinct d'imitation qui a produit ces courants d'opinion. Il est arrivé je ne sais quoi qui a semblé assez heureux ; là-dessus des hommes à l'esprit ardent, confiant, ont parlé bien haut, et la foule à leur suite a pris le même ton. Quelques jours après, lorsqu'on commençait à se fatiguer de parler sur ce ton, quelque chose est encore arrivé qui cette fois paraissait un peu moins heureux ; aussitôt les gens d'un naturel triste, inquiet, se sont mis à discourir, et ce qu'ils disaient, tout le reste l'a répété. Dans l'un comme dans l'autre cas, quiconque refuse d'emboîter le pas est déclaré un original, une tête à l'envers. « Si vous voulez, dit Swift, vous faire une réputation de sagesse, soyez

toujours de la même opinion que la personne avec qui vous causez. » Parmi les hommes qui s'appellent raisonnables, on trouve souvent une intolérance intellectuelle tranquille et obstinée : une personne prudente y regarde à deux fois avant de leur dire quelque chose de trop nouveau : car il n'en faut pas davantage pour vous faire traiter de tête sans cervelle; et, dans les moments où il faudra prendre une décision, on ne tiendra nul compte de vous.

C'est ainsi que la contagion de l'imitation atteint les hommes dans ce que leur intelligence a de plus intime, dans leur croyance; mais elle les envahit aussi dans la partie, pour ainsi dire, la plus matérielle de leur esprit, dans celle où l'âme s'unit au corps, dans les manières. Cela n'a besoin d'explication pour personne; nous savons tous comment certaine influence insaisissable fait que nous imitons ou que nous essayons d'imiter les manières de ceux qui nous entourent. Se conformer aux modes de Rome, quelles que soient ces modes, et quelle que soit actuellement notre Rome, est un des besoins les plus évidents de la nature humaine. Mais ce qui n'est pas aussi évident, bien que ce soit aussi certain, c'est que cette influence de l'imitation est aussi profonde qu'étendue.

« Le fond du style, » dit Wordsworth, « dépend en grande partie de la forme. » Si vous essayez d'imiter les pensées de Swift en copiant le style d'Addison, vous reconnaîtrez que non-seulement il est difficile de prendre le style d'Addison, en raison de son excellence intrinsèque; mais aussi que plus vous en approchez, et plus

vous vous éloignez de la façon de penser de Swift. Les idées tourmentées, violentes de l'un rejettent la draperie élégante et noble des expressions de l'autre. De même vous ne pourriez exprimer les pensées simples d'un Anglais dans le style pompeux d'un Espagnol. Insensiblement, et comme par une sorte de magie, la manière que prend un homme s'empare de lui, et finit par le rendre en réalité ce qu'il n'était d'abord qu'en apparence.

C'est par là surtout que les plus grands esprits d'une époque exercent leur influence. Ils donnent le ton que les autres prennent, la mode que les autres suivent. Une opinion bizarre veut que ceux qui considèrent l'histoire d'un point de vue scientifique soient disposés à ne pas évaluer assez haut l'influence des caractères individuels. Il serait tout aussi raisonnable de dire que ceux qui considèrent la nature à un point de vue scientifique, sont disposés à ne pas évaluer assez haut l'influence du soleil.

Au point de vue scientifique un grand homme est une cause nouvelle et puissante — composée ou non d'autres causes, car je ne veux pas en ce moment, ni dans ces articles, soulever la question du libre arbitre, — nouvelle dans tous ses effets et dans tous ses résultats. De grands modèles pour le bien comme pour le mal se montrent quelquefois parmi les hommes, et les hommes les suivent pour se perfectionner ou pour se corrompre.

Je suis, je ne l'ignore pas, bien long et fastidieux dans mes efforts pour établir ce point; mais je veux convaincre les autres d'une opinion dans laquelle chacune des obser-

vations nouvelles que me fournit la société me confirme de plus en plus; c'est que l'imitation inconsciente et la faveur accordée à un caractère préféré, et d'un autre côté cette répugnance inconsciente et cette persécution à laquelle est exposé un caractère qui ne plaît pas, sont la force principale qui façonne les hommes et en forme une société telle que celle que nous voyons à présent. Bientôt j'essaierai de montrer que les causes plus généralement reconnues, comme le changement de climat, l'altération des institutions politiques, les progrès de la science, agissent principalement par l'intermédiaire de cette cause; elles changent l'objet de l'imitation et l'objet de l'aversion, et produisent ainsi leurs propres effets. Mais d'abord je dois parler de l'origine des nations, de leur formation, qui est le sujet particulier de ce chapitre.

Les nations se forment par un procédé dont nous trouvons des exemples frappants dans les temps les plus récents, et qui est à l'œuvre actuellement. L'exemple le plus simple est la fondation du premier des états de l'Amérique du Nord, la Nouvelle Angleterre, dont le caractère est si tranché et si profondément marqué. Un grand nombre de personnes en harmonie par leurs traits essentiels, par la religion, par la politique, forment un établissement séparé; elles exagèrent leur caractère premier, enseignent leur propre foi, établissent leur gouvernement favori; elles découragent toutes les autres tendances, persécutent les autres croyances, interdisent les autres formes ou habitudes de gouvernement. Nécessairement une nation ainsi formée portera une empreinte bien distincte. Les premiers fondateurs sont partis d'un

même type; ils l'ont soigneusement imité; d'autres causes sont intervenues sans doute pour le troubler; mais l'effet inévitable des principes de l'hérédité a transmis sans altération une grande partie des traits originels et a laissé à la Nouvelle Angleterre un caractère national complet qui, dans toutes ses parties, porte les traces du caractère primitif.

Ce cas est bien connu; mais ce que l'on sait moins, c'est que le même procédé est toujours à l'œuvre en Amérique, quoique sous une forme moins frappante. L'affinité des sentiments est encore aujourd'hui, dans l'Ouest des Etats-Unis, un agent de sélection et un moyen de cohésion. Des observateurs compétents disent que les villes s'y forment et y grandissent parce que chaque localité a sa religion à elle, ses manières, ses usages. Ceux qui ont cette morale et cette religion vont dans cette localité et y restent; ceux qui n'ont ni cette religion ni cette morale vont s'établir ailleurs, ou s'en éloignent bientôt. Le temps est presque passé, où la colonisation s'opérait brusquement par des « essaims » d'hommes ayant la même foi; mais l'attraction d'une croyance sur la croyance semblable agit toujours, quoique d'une manière moins visible, et sans doute n'est pas prés de s'arrêter.

Dans les cas où ce principe n'est pas appliqué, tous les établissements nouveaux formés d'émigrants arrivent à être composés principalement de gens turbulents. On n'y trouve pas une population stable, attachée à ses foyers; et c'est cette population-là qui connaît le calme et l'aisance. Un établissement nouveau fondé volontairement — je ne parle pas des temps anciens où la terreur

chassait les hommes de leur patrie — contiendra certainement plus que la proportion ordinaire d'hommes actifs, et moins que la proportion ordinaire d'hommes inactifs; et c'est ce qui nous explique en grande partie, mais non pas peut-être complètement, la différence qui sépare les Anglais en Angleterre des Anglais en Australie.

Les causes qui ont formé la Nouvelle Angleterre dans une époque récente n'ont pu agir beaucoup, on le conçoit, sur le genre humain dans son enfance. La société ne se forme pas alors par un système volontaire, mais par un système involontaire. L'homme, dans les âges primitifs, naît soumis à une certaine sujétion, et ne peut s'affranchir d'un gouvernement héréditaire. La société est composée alors non pas d'individus, mais de familles; les croyances arrivent à ces familles par héritage. Lord Melbourne s'exposa un jour aux railleries des philosophes en disant qu'il adhérait à l'église anglaise parce qu'elle avait été l'église de ses péres. Naturellement les philosophes disaient que parce que les pères d'un homme ont cru à une chose, ce n'est pas une raison pour qu'il y croie aussi, à moins que cette chose ne soit vraie. Mais lord Melbourne émettait seulement mal à propos, et dans les temps modernes, une des maximes les plus fortes et les mieux acceptées des anciens temps. Une sécession de Romains isolés qui, pour des motifs religieux, se seraient retirés au-delà des mers, aurait paru aux anciens Romains une chose impossible. Dans des âges plus grossiers encore la religion des sauvages n'a pas la force nécessaire pour produire un schisme ou pour fonder une communauté. Quand nous parlons de grandes idées, nous

parlons aussi de peuples qui peuvent avoir une histoire, et non des hommes pré-historiques de l'âge de pierre ou des sauvages actuels. Mais, quoique sous des formes bien différentes, les mêmes causes essentielles, c'est-à-dire l'imitation des caractères préférés et l'élimination des caractères détestés, agissaient déjà dans les temps les plus anciens, et agissent encore parmi des hommes grossiers. Quelque forte que soit chez des hommes civilisés la tendance à l'imitation, nous devons la concevoir comme un mobile à l'influence duquel leurs esprits ont été soustraits en partie. Comme la vue perçante, l'ouïe infaillible, l'odorat merveilleux du sauvage, c'est une puissance à demi perdue. Elle était très-forte dans les anciens temps; elle l'est encore dans les régions non civilisées.

Cette tendance si prononcée à l'imitation est une des grandes raisons de la ressemblance étonnante que tous les observateurs remarquent entre les individus qui composent les peuplades sauvages. Quand vous avez vu un habitant de la terre de Feu vous les avez tous vus; de même pour les Tasmaniens. Les sauvages plus avancés, comme les Nouveaux Zélandais, ont moins d'uniformité; ils ont un peu plus de la structure variée et complexe des nations civilisées, parce qu'à d'autres égards ils sont aussi plus civilisés. Ils ont une plus grande capacité intellectuelle, des provisions plus considérables de pensée acquise. Cependant ils gardent encore beaucoup de ce caractère monotone. Une tribu de sauvages ressemble à un troupeau d'animaux sociables; où va le chef, ils vont aussi; ils copient aveuglément ses habitudes, et ainsi deviennent bientôt ce qu'il est lui-même. C'est que non-

seulement la tendance à l'imitation, mais aussi la faculté d'imiter, est plus forte chez les sauvages que chez les hommes civilisés. Les sauvages copient plus vite et mieux. De même les enfants sont naturellement mimes; ils ne peuvent s'empêcher d'imiter ce qui se présente à leurs yeux. Il n'y a encore rien dans leur esprit qui puisse combattre cette tendance à l'imitation. Tout homme arrivé au terme de son éducation possède en lui-même une réserve considérable d'idées au milieu desquelles il peut se replier, et qui lui permettent d'échapper aux objets extérieurs qui lui déplaisent ou d'en rendre l'impression moins forte. Mais un sauvage ou un enfant n'a pas la même ressource. Les faits qui s'accomplissent devant lui sont sa vie même; il vit de ce qu'il voit, de ce qu'il entend. Dans les nations civilisées les gens sans éducation présentent des traces d'une condition semblable. Si vous envoyez une femme de chambre et un philosophe dans un pays dont ils ne connaissent le langage ni l'un ni l'autre, il est probable que la femme de chambre l'apprendra avant le philosophe. C'est qu'il a autre chose à faire; il peut vivre avec ses propres pensées. Mais elle, si elle ne peut imiter la prononciation, elle est perdue; elle ne vit pas tant qu'elle n'est pas en état de faire sa partie dans les bavardages de la cuisine. La tendance à l'imitation et le pouvoir d'imiter sont surtout développés chez ceux qui possèdent le moins l'esprit d'abstraction. Les exemples les plus merveilleux d'imitation que nous trouvions dans le monde sont peut-être les imitations que font les sauvages des hommes civilisés dans l'emploi des armes de guerre. Ils apprennent à les manier avec une

rapidité inconcevable. Un Indien de l'Amérique du Nord, un Australien même, peut tirer aussi bien qu'aucun blanc. Ici la puissance du motif atteint son maximum aussi bien que la faculté innée : un sauvage prise bien plus le pouvoir de tuer que tout autre pouvoir.

Le penchant de tous les sauvages — disons mieux, de tous les hommes ignorants — à la persécution est encore plus frappant que leur tendance à l'imitation. Aucun barbare ne peut se résigner à voir un des membres de la nation s'écarter des coutumes barbares et des anciens usages de sa tribu. La plupart du temps la tribu entière s'attendrait à être châtiée par les dieux, si un seul de ceux qui la composent renonçait aux coutumes antiques, ou donnait l'exemple de quelque nouveauté. Dans les temps modernes et dans nos pays policés nous pensons que chaque personne est uniquement responsable de ses actions, et nous ne croyons pas, nous ne pouvons pas croire que la faute d'autrui puisse nous rendre coupables. La culpabilité est pour nous une tache personnelle qui résulte d'une conduite adoptée librement et ne s'imprime que sur celui qui l'a adoptée. Mais dans les époques primitives on croit toute la tribu souillée d'impiété par l'acte d'un seul de ses membres; cet acte l'expose tout entière, en offensant sa divinité particulière, aux châtiments célestes. Il n'y a point de « responsabilité limitée » dans les idées politiques de ces époques. La tribu primitive est une association religieuse qu'un membre téméraire peut, par une impiété imprévue, entraîner dans une ruine complète. Avec cette conception de l'état, la tolérance est un crime. Permettre une infraction aux règles tradition-

nelles serait simplement une folie. On sacrifierait ainsi le bonheur du plus grand nombre; on permettrait à un individu, pour le plaisir d'un moment ou pour un caprice stupide, d'attirer sur tous les autres des calamités terribles et irrémédiables. L'histoire même d'Athènes sera pour nous lettre close si nous n'avons pas présente à la pensée cette conception de l'ancien monde, quoique Athènes fût, relativement aux autres, une cité rationnelle et sceptique, ouverte aux pensées nouvelles, affranchie des préjugés anciens. Quand on mutila les statues d'Hermès qui décoraient ses rues, tous les Athéniens furent épouvantés et exaspérés; ils pensaient qu'ils seraient tous ruinés, parce que quelqu'un avait mutilé l'image d'un Dieu et l'avait ainsi irrité. Presque tous les détails de la vie dans l'antiquité classique, temps où commence réellement l'histoire, étaient revêtus d'une sanction religieuse; un rituel sacré réglait les actions humaines; qu'on lui donnât ou nom le non de lois, presque tout ce qu'il renfermait était plus ancien que le mot même de loi ; chacune de ses prescriptions faisait partie d'une coutume ancienne que l'on croyait émanée d'une autorité surhumaine, et qu'on ne pouvait transgresser sans s'exposer à être puni par un pouvoir surhumain. Il y avait alors entre les citoyens une telle solidarité, que chacun d'eux pouvait être amené à persécuter l'autre de peur de souffrir lui-même.

On peut dire que ces deux tendances du monde primitif, celle qui pousse à la persécution et celle qui pousse à l'imitation, doivent entrer en lutte l'une contre l'autre; que l'impulsion imitative a dû amener les hommes à co-

pier ce qui est nouveau, et que la persécution exercée au nom des usages traditionnels a dû les empêcher de le copier. Mais dans la pratique ces deux tendances agissent dans le même sens. Il y a une forte tendance à copier la chose la plus commune, et cette chose commune est l'usage antique. L'imitation journalière est presque toujours une force conservatrice, car la plupart des modèles sont anciens. Cependant, il faut bien, pour chaque homme et pour chaque nation, quelque chose de nouveau. Nous pouvons souhaiter, si cela nous plaît, que demain ressemble à aujourd'hui; mais la ressemblance ne sera jamais complète. De nouvelles forces agiront sur nous; ce sera un nouveau vent, une pluie nouvelle, la lumière d'un autre soleil; et nous mêmes nous devrons changer en présence de ces circonstances qui changent. Mais l'habitude de persécuter et celle d'imiter auront cet effet certain que la nouvelle chose suivra la vieille mode; il faudra que ce soit un changement; mais il renfermera la moindre quantité possible de variété. C'est à cela que tend la force imitative parce que les hommes imitent plus facilement que tout le reste les choses auxquelles leurs esprits sont préparés, celles qui ressemblent aux choses anciennes, tout en contenant le minimum inévitable de changement, ce qui les écarte le moins de l'ancienne route, ce qui leur donne le moins d'embarras. Quand on parle de la doctrine du développement, on veut dire ceci : que, dans les changements inévitables, les hommes aiment la nouvelle doctrine qui ressemble le plus à une addition préservatrice faite à leurs doctrines anciennes. Les tendances à l'imitation et à la persécution

font que tout changement dans les nations primitives tient à la fois de la sélection et de la conservation, qu'il garde la plus grande partie de ce qui est ancien, en y ajoutant quelques détails nouveaux : c'est une tourelle de plus dans le vieux style.

Cette habitude constante de n'accepter que des additions conformes à ce qui existe et de rejeter ce qui est en désaccord avec les éléments anciens, a produit ces coutumes et ces manières étranges qui, dans toutes les parties du monde, embarrassent l'homme civilisé, lorsqu'il les rencontre pour la première fois. Comme les anciennes coiffures des villages de la montagne, ces usages amènent le voyageur non pas à se demander s'ils sont bons ou mauvais, mais à s'étonner qu'on ait pu les imaginer : il les regarde comme des monstruosités qui n'ont jamais pu être enfantées que par un esprit bizarre et déréglé. Et ce serait en effet un esprit bien bizarre et bien déréglé que celui qui les enfanterait tout d'une pièce. Mais en réalité ces usages ont mis des siècles à se former, comme la loi romaine ou la constitution anglaise ; jamais un seul homme, une génération unique, n'y aurait pensé ; il n'y a qu'une série de générations dont chacune était élevée dans les habitudes de la précédente et voulait quelque chose de conforme à ces habitudes, qui ait pu les produire. Les sauvages choient, pour ainsi dire, leurs habitudes favorites, et les entretiennent avec autant de soin que leurs animaux favoris : il faut le travail des siècles; mais au bout de ce temps un caractère national s'est formé par l'action combinée d'attractions agissant dans un même sens et de ré-

pugnances se produisant dans une même direction.

Une autre cause intervient encore. Dans les époques primitives de la civilisation, la mortalité chez les enfants est très-considérable, et cela seul constitue une sorte de sélection : l'enfant qui est le plus propre à faire un bon Spartiate a aussi le plus de chances pour survivre à une enfance spartiate. Les habitudes de la tribu s'appliquent dans toute leur rigueur à l'enfant; s'il est de force à les prendre et à les suivre il vit; sinon il meurt. L'imitation qui produit l'homogénéité des nations primitives se prolonge durant la vie des individus; mais elle trouve tout d'abord en eux des formes déjà adaptées et des spécimens choisis. Je suppose aussi qu'il y a de la part des parents une sorte de sélection qui opère dans le même sens et tend probablement à conserver la vie des mêmes individus. Les enfants qui plaisent le plus à leurs pères et à leurs mères doivent être traités par eux avec plus de tendresse et avoir par là plus de chances de vivre; or, on peut poser comme une règle approximative, que leurs favoris seront les enfants qui promettent le plus, c'est-à-dire ceux qui semblent devoir faire le plus d'honneur à la tribu conformément aux manières dominantes de cette tribu et à ses goûts actuels. L'enfant qu'on aime le plus sera le mieux soigné, et celui qu'on aimera davantage sera celui qui reproduira le plus fidèlement le type que l'on cherche à imiter.

Malgré tout, je crois qu'on aura de la peine à attribuer une chose aussi marquée, aussi bien fixée, aussi physique, pour ainsi dire, que le caractère national, à des causes aussi passagères que l'imitation d'habitudes

préférées et la guerre faite à des habitudes détestées. Pourtant, un caractère national est-il autre chose qu'un ensemble d'habitudes plus ou moins générales? Cette imitation et cette persécution, quand elles s'exercent pendant une longue suite de générations, ont des effets physiques immenses.

Nous reconnaissons que l'esprit du père passe de façon ou d'autre dans le corps de l'enfant. Ce je ne sais quoi qui se transmet ainsi est plus affecté par les habitudes que par toute autre cause. Il est certain qu'avec le temps il se formera un type indélébile, et qu'il se perpétuera, si toutefois les causes que j'ai indiquées exercent sans obstacles toute leur action.

Ainsi que je l'ai dit, je n'explique pas l'origine des races, mais celle des nations, ou, si vous l'aimez mieux, des tribus. J'admets parfaitement que ni l'imitation des manières prédominantes, ni l'interdiction des manières détestées, ne rendront compte à elles seules des grands contrastes qui se rencontrent dans la nature des hommes. De telles causes ne feraient pas plus un Nègre d'un Brahmane, ou d'un Anglais un Peau-Rouge, qu'on ne pourrait changer, en les lavant, les taches d'un léopard ou la couleur d'un Ethiopien. Des causes plus puissantes doivent avoir agi; autrement nous n'aurions pas ces différences énormes. Ces causes secondaires dont je parle ont produit des diversités entre les Grecs, mais n'ont pas produit la race grecque. Nous ne pouvons marquer avec précision la limite de leur influence; mais il est clair qu'elle a une limite.

Si nous jetons les yeux sur les monuments les plus an-

ciens de la race humaine, nous trouvons les caractères des races aussi tranchés qu'ils le sont à présent. Les peintures et les sculptures les plus anciennes que nous ayons nous présentent des différences de type aussi fortes que celles que nous pouvons observer actuellement. On n'a jamais vu, de mémoire d'historien, naitre des différences comme celles qui séparent le Nègre du Grec, le Papou du Peau-Rouge, l'Esquimau du Scandinave. Dès le point de départ, nous trouvons des différences essentielles ; nous ne pouvons saisir dans le passé que des modifications secondaires, et ce sont uniquement des modifications de ce genre que nous pouvons voir. Or, il serait bien difficile de dire combien il faudrait de modifications de ce genre pour transformer un homme d'une race type et l'amener à une autre race de même degré. Ce fait ne comporte que deux explications : la première, c'est que ces grands types furent, dès l'origine, des créations séparées, aussi distinctes qu'elles le sont à présent ; c'est que le Nègre a été créé Nègre, et le Grec Grec. Mais cette hypothèse commode de créations spéciales a été si souvent mise à l'essai et si souvent convaincue d'erreur, que jamais probablement elle n'inspirera une confiance entière à un grand nombre d'investigateurs sérieux.

On peut l'accepter provisoirement comme la meilleure hypothèse aujourd'hui possible ; mais elle inspire le même sentiment qu'une armée qui a été toujours battue: quelque forte qu'elle paraisse, on pense qu'elle se fera battre encore. Quelle est au juste l'autre explication ? Je n'ai pas la prétention de le dire. Peut-être n'avons-nous pas les données suffisantes pour asseoir avec sécurité

notre opinion. Mais l'idée la plus plausible de beaucoup est celle de M. Wallace, suivant qui ces caractères qui constituent les races sont les traces vivantes d'un temps où l'homme n'était pas encore, par son intelligence, aussi capable qu'aujourd'hui d'adapter sa vie et ses habitudes à un changement de région ; par conséquent la mortalité, chez les hommes errants de ces époques reculées, dépassa tout ce qu'on peut imaginer ; il ne survécut ainsi que ces individus qui, par hasard, naquirent avec une défense naturelle, c'est-à-dire avec une conformation adaptée au climat et au pays, prête à profiter des avantages qu'elle y trouverait, protégée contre les maladies qu'elle y rencontrait. Selon M. Wallace, les Nègres sont les restes de l'unique variété d'hommes qui ait été en état, sans se transformer plus que cela n'était possible alors, de vivre dans l'intérieur de l'Afrique. Ceux qui y pénétrèrent moururent jusqu'à ce qu'ils eussent produit le Nègre ou quelque chose qui lui ressemblait ; et il en est de même des Esquimaux et des Américains.

Toute habitude préservatrice imaginée dans ce temps-là devait aussi avoir beaucoup plus d'effet que dans les époques postérieures. Une tribu sociable, dont le chef était, par quelques particularités imitables, adapté à la lutte pour l'existence, et qui copiait son chef, devait avoir dans cette lutte un avantage énorme. Elle était certaine de vaincre et de vivre ; car elle avait à la fois de la cohésion et les qualités qu'il fallait pour résister au milieu, tandis que les tribus en lutte avec elle n'avaient ni ces qualités ni cette cohésion. Je suppose aussi que dans les temps primitifs, lorsque les corps ne portaient pas encore

en eux les vestiges et les marques de générations innombrables, toute habitude nouvelle devait imprimer plus facilement sa marque sur l'élément héréditaire, et se transmettre avec plus de facilité et de certitude. Dans une telle époque, l'homme étant d'une matière plus flexible et plus molle, des caractères de race plus profonds devaient s'y graver plus facilement, de manière à rester plus longtemps lisibles.

Mais je n'ai nullement la prétention de parler sur de semblables sujets; ce chapitre, ainsi que je l'ai dit si souvent, traite de la formation des nations, et non de celle des races. Je trouve des variétés innombrables dans l'espèce humaine, et je veux seulement montrer comment les contrastes les moins tranchés se sont probablement et naturellement produits dans chacune d'elle. Etant données de grandes populations homogènes, les unes de race nègre, les autres mongoliennes, les autres aryennes, j'ai seulement essayé de montrer comment de petits groupes différents devaient certainement se former dans chacune de ces masses, les uns pour se perpétuer, les autres pour périr. Ce sont les remous tourbillonnant dans le courant de chaque grande race, qui en varient la surface, et qui dureront jusqu'à ce qu'une force nouvelle change le courant. Ces variétés secondaires se combineraient aussi à l'infini, non-seulement avec celles de la même race, mais aussi avec celles des autres. Depuis que l'humanité a commencé, les courants se sont mélangés mille fois avec les courants, les eaux vives avec les eaux dormantes, les sombres avec les pâles; mille fois les remous et les eaux ont pris de nouvelles formes, de nou-

velles couleurs qui se ressentaient toujours de l'influence du passé, sans jamais lui ressembler. Sans cesse, dans la masse formée par des combinaisons nouvelles, les anciennes forces de composition et d'élimination recommençaient à exercer leur action, à créer à la surface un monde nouveau. La masse des eaux était déjà bien mélangée lorsque Hérodote jeta pour la première fois les yeux sur le monde pour nous le décrire, et c'est pour cette raison, à ce qu'il me semble, qu'elles ont pris, dans leur cours, tant de couleurs variées.

Si j'ai établi solidement que ces forces d'imitation et d'élimination sont les plus importantes de toutes, et même qu'elles sont les seules puissantes dans la formation des caractères nationaux, il s'ensuivra que l'effet des agents ordinaires sur ces caractères sera plus aisé à comprendre qu'il ne le semble souvent et qu'on ne le dit dans les livres. Nous voyons qu'un changement de gouvernement ou un changement de climat agit également sur la masse de la nation, et nous sommes embarrassés, du moins j'ai été pour mon compte embarrassé de savoir comment il agit. Mais ces changements n'agissent pas d'abord également sur tous les individus qui composent la nation. Il y en a même un grand nombre sur lesquels, pendant longtemps, ils n'agissent pas du tout. Mais ils mettent en jeu des qualités nouvelles et montrent les effets de ces qualités. C'est ainsi qu'agit un changement de climat, le passage d'un climat affaiblissant, par exemple, à un climat fortifiant. Tout le monde s'en ressent un peu; mais les natures les plus actives le ressentent très-énergiquement. Elles travaillent et réussissent; et

leur succès invite à les imiter. Il arrive exactement le contraire, quand on passe d'un pays qui excite au travail dans un pays qui invite au repos. Les natures indolentes semblent si heureuses dans leur paresse, que les caractères naturellement actifs se laissent amollir à leur tour. L'effet produit sur une nation par tout changement considérable, est ainsi un effet de multiplication et d'accumulation. Ce changement agit avec son maximum de force sur quelques individus bien préparés par leur organisation à le ressentir; il semble avoir chez eux des résultats favorables et séduisants; alors on copie de tous côtés les habitudes qui ont produit ces résultats. C'est, si je ne me trompe, par ce procédé simple, bien qu'un peu détourné, que l'on voit généralement se produire le progrès ou la décadence.

II

Toutes les théories relatives à l'homme primitif sont nécessairement très-incertaines. Si l'on admet comme vraie la doctrine de l'évolution, il faut reconnaître que l'homme et le reste des Primates ont eu ensemble un ancêtre commun. Mais dans ce cas nous ne savons pas à quoi cet ancêtre commun ressemblait. Si jamais nous devons en avoir une idée distincte, ce sera seulement après de longues années, après avoir accumulé laborieusement des matériaux dont les premiers sont à peine entre nos mains. Mais la science a déjà fait quelque chose pour nous. Si elle ne peut pas nous dire grand'chose de

notre premier ancêtre, elle peut du moins nous donner beaucoup de renseignements sur un ancêtre déjà fort reculé. Nous ne pouvons avoir la moindre idée — même en admettant complètement la doctrine de l'évolution — au sujet du premier homme; mais nous pouvons nous faire une idée assez juste de l'homme qui a précédé de quelque temps l'histoire, qui n'a été séparé que par une période assez courte, c'est-à-dire — car c'est là ce qu'on appelle court à présent — par une dizaine de mille ans, du moment où l'histoire a commencé. Des investigateurs dont la sagacité et l'attention ne peuvent guère être surpassées, et dont les plus marquants sont sir John Lubbock et M. Tylor, ont réuni tant de faits, ont expliqué tant de choses, qu'ils ont obtenu un résultat assez solide et assez frappant.

Ce résultat est ou me paraît être, si je puis me permettre de le résumer moi-même, que les hommes préhistoriques des derniers temps, ceux dont nous avons recueilli tant de restes, et à qui sont dues les coutumes anciennes et étranges des nations historiques — coutumes fossiles, ainsi que nous pouvons les appeler; car très-souvent elles sont enveloppées par la civilisation qui les renferme, sans avoir plus de ressemblance avec elle que les fossiles avec les couches où on les trouve, — les hommes pré-historiques, dis-je, étaient « des sauvages qui n'avaient pas les usages fixes des sauvages. » Comme les sauvages, ils avaient de fortes passions et une raison faible; comme les sauvages, ils préféraient les transports passagers d'un plaisir violent aux jouissances calmes et durables; comme les sauvages, ils étaient

incapables de sacrifier le présent à l'avenir; comme les sauvages, ils avaient un sens moral très-rudimentaire et très-imparfait, pour ne rien dire de plus. Mais ils différaient des sauvages actuels en ce qu'ils n'avaient point de coutumes compliquées et singulières, point de ces règles étranges et inexplicables en apparence qui gouvernent toute la vie humaine. Les raisons qui nous permettent de nous prononcer de cette façon sur une race trop ancienne pour nous avoir laissé une histoire, mais non trop ancienne pour avoir laissé des souvenirs, se peuvent résumer ainsi :

D'abord nous ne pouvons imaginer une raison forte sans quelques connaissances acquises; or, il est évident que les hommes pré-historiques n'avaient rien de ce genre.

Il est tout à fait incroyable que dans les parties du monde les plus éloignées, des races entières — capables de compter, puisqu'elles apprennent très-vite à compter — eussent perdu l'art de compter si elles l'avaient jamais possédé. Il est incroyable que des races entières eussent perdu les éléments du sens commun, la connaissance élémentaire des choses matérielles et spirituelles, la philosophie à la Benjamin Franklin, si jamais elles l'avaient connue. La faculté de raisonner ne peut s'exercer chez l'homme sans quelques données préalables. Ainsi que l'a dit lord Bacon, l'esprit de l'homme doit « travailler sur une matière. » Or, en l'absence du sens commun qui nous fournit ces éléments de raison dont nous disposons, les hommes primitifs n'avaient aucune « matière » sur laquelle ils pussent travailler. Donc, lors même que leurs passions n'eussent pas été absolument plus fortes que

les nôtres, elles étaient plus fortes relativement; car leur raison était plus faible que la nôtre. De plus, il est certain que des races d'hommes capables de sacrifier le présent à l'avenir — si toutefois on peut concevoir de pareilles races sans une raison déjà instruite, — auraient eu dans les luttes des nations un avantage si énorme, que jamais les autres n'auraient pu leur survivre. Une seule tribu australienne, vraiment capable d'une telle habitude et la pratiquant réellement, aurait dominé toute l'Australie presque aussi aisément que les Anglais l'ont conquise. Supposez une race d'Ecossais à l'esprit prévoyant et calculateur : fussent-ils aussi ignorants que les Australiens, ils auraient tout soumis depuis le détroit de Torres jusqu'à celui de Bass, quelque désespérée que fût la résistance des autres Australiens. Tout le territoire leur aurait appartenu, et à eux seuls. Nous ne pourrons imaginer que des races innombrables eussent perdu, après l'avoir une fois possédée, la plus utile de toutes les habitudes intellectuelles, celle qui devait le mieux assurer leur victoire dans les luttes incessantes que les hommes, depuis qu'ils existent, ont toujours soutenues les uns contre les autres et contre la nature, l'habitude qui, dans les temps historiques, a par-dessus toute autre obtenu pour sa récompense la victoire dans ces luttes. Troisièmement nous pouvons être sûrs que la moralité de l'homme pré-historique était aussi imparfaite et aussi rudimentaire que sa raison. On peut appliquer à une morale élevée, qui nous permettrait d'être maîtres de nous-mêmes, les mêmes arguments que nous appliquons à la faculté de sacrifier, pour des raisons sérieuses, le présent à l'avenir. Ces deux

facultés, et surtout celle d'obéir à une morale élevée, se rattachent à des conceptions intellectuelles si complexes, qu'il est impossible d'en concevoir l'existence chez des hommes qui ne savaient pas compter au-delà de cinq, qui n'avaient que les formes du langage les plus simples et les plus grossières, qui ne savaient aucunement écrire ni lire, qui, ainsi qu'on l'a dit énergiquement, n'avaient « ni pots ni marmites, » qui sans doute savaient faire du feu, mais ne savaient guère que cela, et dont tout l'empire sur la nature se réduisait presque à cela. Une moralité solide dans les actes d'une vie simple est, tout aussi bien que la faculté de voir loin dans l'avenir, un don beaucoup trop utile à la race humaine pour s'être complètement perdu chez des hommes qui l'auraient une fois possédé. Or des sauvages innombrables auraient presque complètement perdu les règles morales qui contribuent le plus au bien-être des tribus. Il y a une foule de sauvages qui n'ont presque aucun respect pour la vie humaine ; qui connaissent à peine les sentiments de la famille ; qui s'empressent de tuer les individus — compris leurs propres parents — qui vieillissent et deviennent pour eux une charge ; qui ont à peine le sentiment de la vérité, qui, par suite probablement d'une tradition de terreur, dissimulent sans cesse, et ont plus de tendance, nous dit un observateur, à employer le mensonge qu'à l'éviter ; dont les idées sur le mariage sont si vagues et si faibles que l'on a inventé, pour le désigner chez eux, l'expression de « mariage en commun, » c'est-à-dire mariage où toutes les femmes de la tribu sont communes à tous les hommes de la même tribu, mais à ceux-là seulement.

Maintenant si nous considérons combien les sociétés humaines sont resserrées et fortifiées par l'amour de la vérité, par les affections de famille, par la solidité des liens du mariage ; si nous reconnaissons que ces sentiments assureraient une victoire prompte, certaine et entière à la tribu qui les possèderait, sur les tribus qui en seraient privées, nous commencerons à comprendre combien il est invraisemblable que des tribus sans nombre répandues dans le monde eussent perdu tous ces instruments de conquête si puissants, pour ne pas parler des autres. S'il est, relativement à l'homme pré-historique, un raisonnement solide, c'est celui qui lui attribue un sens moral imparfait ; car tous les arguments fournis par nos dernières recherches se réunissent pour affermir celui-là et nous l'imposer.

D'ailleurs il ne s'appuie pas seulement sur des investigations récentes. Il y a bien des années déjà, M. Jowett a dit que les religions classiques portaient les traces des « époques antérieures à la moralité. » Et ce n'est là qu'une des nombreuses circonstances où ce grand penseur prouve, par des expressions qui lui échappent, qu'il avait approfondi, plusieurs années avant leur apparition, des questions qui devaient un jour se poser, et qu'il avait prévu, d'une façon plus ou moins nette, longtemps avant que le résultat public fût connu, la conclusion à laquelle les discussions aboutiraient sur ces points controversés. On ne peut expliquer autrement de telles religions. Nous n'avons qu'à ouvrir l'Homère de M. Gladstone pour voir quelle violente répulsion les dieux et les déesses d'Homère auraient inspirée à une époque réellement morale ; com-

bien il est impossible d'imaginer qu'une époque vraiment morale les ait inventés pour se prosterner ensuite devant eux ; combien il est évident — dès qu'une fois on se les est expliqués — que c'étaient des antiquités, ainsi que les formalités de la procédure anglaise, ou les couteaux de sacrifice en pierre ; car on n'aurait jamais employé un pareil attirail dans aucune cérémonie, si on ne l'avait reçu en héritage d'une époque plus ancienne où l'on ne connaissait rien de meilleur.

On peut avoir cette opinion sur le compte de nos ancêtres sans se mettre en opposition avec aucune des théories morales de notre époque. La théorie de la moralité par intuition, qui semble s'opposer tout d'abord à cette opinion, a pris, dans ces derniers temps, un développement nouveau. On ne soutient plus maintenant que tous les hommes aient la même somme de conscience. Et en vérité il a fallu, pour soutenir une semblable proposition, des esprits tout à fait superficiels et incapables de comprendre même les faits les plus évidents de la nature humaine. S'il y a quelque chose en quoi les hommes diffèrent, c'est la finesse et la délicatesse de leurs intuitions morales, de quelque manière d'ailleurs que nous expliquions l'origine de ces sentiments. Nous n'avons pas besoin, pour nous en assurer, de faire un voyage jusque chez les sauvages ; parlons seulement aux Anglais de la classe pauvre ou à nos propres domestiques, et nous serons suffisamment édifiés. Les basses classes dans les pays civilisés, comme toutes les classes dans ceux qui ne le sont pas, sont évidemment dépourvues de la partie la plus délicate de ces sentiments que nous dé-

signons dans leur ensemble par le nom de sens moral.

Un partisan de l'intuition qui connaît son affaire avoue maintenant tout cela ; mais il ajoute que si la somme du sens moral peut différer et diffère en réalité dans des personnes différentes, du moins ce que chacune d'elles en possède est de même nature. Il assimile cette intuition à l'idée de nombre, si incomplète chez quelques sauvages qu'ils ne peuvent réellement et facilement compter que jusqu'à trois. Cependant, jusqu'au chiffre trois, cette notion est la même chez eux que chez les peuples civilisés. Assurément, s'il existe quelque chose d'intuitif, ce sont les premières vérités relatives aux nombres. On en sent la nécessité d'une manière invincible ; il y aurait du pédantisme à prétendre qu'aucune proposition de morale soit plus certaine que cette vérité : cinq et cinq font dix. Les vérités de l'arithmétique, qu'elles soient intuitives ou non, ne peuvent certainement pas être acquises indépendamment de l'expérience, ni celles de la morale non plus. Assurément elles ont été révélées pendant la vie et par l'expérience, bien qu'ensuite se présente la vieille question difficile à résoudre, de savoir si ces idées n'ont pas quelque chose qui leur est particulier, qui ne se rencontre pas dans les autres faits de la vie, et qui s'y ajoute indépendamment de l'expérience, en vertu d'une force innée de l'esprit même. Par conséquent aucun partisan de l'intuition ne craint de dire, en parlant de la conscience de ses ancêtres pré-historiques, qu'elle était imparfaite, rudimentaire, difficile à discerner; car il est obligé d'en admettre presque autant pour accommoder sa théorie à des faits modernes évidents ; et cette théorie,

dans sa forme moderne, peut sans contradiction se soutenir à côté de ces faits. Or, si un intuitionniste peut accepter cette conclusion relativement aux hommes pré-historiques, assurément elle n'est pas moins acceptable pour M. Spencer qui fait dériver toute moralité de l'utilité, dont la connaissance, acquise par l'expérience, serait transmise par l'hérédité ; elle l'est aussi pour M. Darwin qui l'attribue à une sympathie héréditaire, ou pour M. Mill qui, avec la hardiesse qui le caractérise, entreprend d'édifier toute la nature morale de l'homme sans emprunter aucun secours à la conscience intuitive ni à l'instinct physiologique. Quant à ces questions éternelles, telles que celle qui porte sur la réalité du libre arbitre ou sur la nature de la conscience, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, il n'entre nullement dans mon plan d'en parler ici. On les a toujours discutées, depuis le temps où commence l'histoire des discussions ; les opinions des hommes sont encore partagées sur ces sujets : une foule de gens trouvent encore bien des difficultés dans toutes les théories proposées, et se demandent s'ils ont jamais entendu, sur aucun de ces points, le dernier mot de la discussion ou une solution complète du problème. Dans l'intérêt de la science sérieuse, il est essentiel de circonscrire autant que possible le terrain de la discussion, et de voir combien de faits établis peuvent se concilier avec chaque théorie.

Mais si nous avons des raisons de supposer que, pour ces caractères importants, l'homme pré-historique — celui du moins dont je parle, c'est-à-dire l'homme qui vivait quelques milliers d'années seulement avant l'histoire, et

non pas l'homme primitif, car cela n'est pas nécessaire — que l'homme pré-historique, dis-je, était identique avec le sauvage moderne, il y a aussi des raisons, et même des raisons plus fortes, de supposer qu'à d'autres égards il était bien différent d'un sauvage moderne. Il s'en faut de beaucoup que le sauvage moderne soit cet être simple que les philosophes du dix-huitième siècle se figuraient; au contraire sa vie est toute entrelacée de mille habitudes curieuses; sa raison est obscurcie par mille préjugés étranges; son cœur est épouvanté par mille superstitions cruelles.

L'esprit d'un sauvage moderne est, pour ainsi dire, complétement tatoué d'images monstrueuses; on n'y trouverait nulle part une place nette. Mais il n'y a aucune raison de supposer que l'esprit des hommes préhistoriques fût ainsi couvert de marques et de figures; au contraire, la création de ces habitudes, de ces superstitions, de ces préjugés doit avoir exigé des siècles. On peut dire que de sa nature l'homme pré-historique ressemblait au sauvage moderne, et qu'il en différait seulement par la manière d'être acquise.

On peut objecter que si l'homme provient de quelque espèce animale transformée — c'est la doctrine de l'évolution qui, sans être prouvée d'une façon irréfutable, a de grandes probabilités en sa faveur et repose sur de nombreuses analogies scientifiques, — il a dû nécessairement posséder tout d'abord des instincts animaux; qu'ils n'ont dû se perdre que graduellement; que cependant ils lui servaient d'aide et de protection; que les hommes pré-historiques, par conséquent, devaient avoir des res-

sources et des sentiments que les sauvages actuels n'on pas. Et probablement cela est vrai des premiers hommes, des premiers êtres qui aient mérité ce nom : ils avaient, ou peuvent avoir eu certains restes d'instincts qui les aidaient dans la lutte de l'existence; et au fur et à mesure que la raison venait, ces instincts peuvent s'être effacés. Quelques instincts disparaissent certainement lorsque l'intelligence s'applique avec suite à l'objet de leur activité. Ces curieux enfants mathématiciens, ces prodiges arithmétiques qui, par une étrange faculté innée, jouent avec les sommes les plus effrayantes, perdent toujours quelque chose de cette faculté, et quelquefois la perdent entièrement, si on leur apprend à compter par règles comme les autres hommes. De même j'ai entendu dire qu'un homme pouvait, à force de raisonner sur l'instinct de la décence, perdre cet instinct, s'il voulait seulement en prendre la peine et y travailler assez opiniâtrement. Il est possible que d'autres instincts primitifs aient disparu de la même manière. Mais mon argument n'en subsiste pas moins. Je dis seulement que ces instincts, s'ils ont jamais existé, ont dû s'effacer; qu'il y eut une période, — période probablement immense, si nous la comparons à celles dont parle l'histoire humaine, — où les hommes préhistoriques vivaient à peu près comme les sauvages d'à-présent, sans beaucoup d'aide ni de secours.

On en peut trouver les preuves dans les grands ouvrages de sir John Lubbock et de M. Tylor, dont je parlais tout à l'heure. Je n'en puis ici rapporter que deux. Premièrement il est évident que les premiers hommes préhistoriques avaient les instruments de pierre employés encore

par les sauvages les moins avancés ; et nous pouvons suivre, dans le fini de ces instruments si simples et dans leur appropriation aux usages pour lesquels ils servaient, un progrès régulier correspondant à celui que nous observons aujourd'hui si nous passons graduellement des sauvages les plus grossiers aux plus élevés. Or nous ne pouvons supposer qu'une race pourvue d'instincts capables d'entretenir son existence et de subvenir à ses besoins, eût trouvé nécessaires ces instruments primitifs. Ce sont exactement les instruments nécessaires à des hommes très-misérables et dépourvus d'instincts ; et tels étaient en effet ceux qui les employaient ; car les sauvages sont les plus misérables des misérables. Il serait étrange que ces mêmes ustensiles, je dis les mêmes exactement, eussent été employés par des êtres que des instincts développés auraient rendus relativement riches. Un tel être aurait su se passer d'objets pareils, ou, s'il en avait eu besoin, aurait trouvé quelque chose de mieux.

Secondement, du côté de la morale nous savons que l'époque préhistorique était tout-à-fait une époque de licence, et la preuve en est qu'à cette époque on ne connaissait que la parenté par les femmes, comme cela a lieu encore chez les sauvages les plus arriérés. « La maternité, » a-t-on dit, « est un fait incontestable ; la paternité peut être contestée. Si ces expressions sont peu délicates, elles expliquent à merveille la parenté chez les sociétés humaines inférieures. Dans toutes les communautés qui possédaient des esclaves, à Rome autrefois, hier encore en Virginie, cette maxime avait force de loi : l'enfant partageait la condition de la mère,

quelle que fût cette condition; personne ne s'informait du père; la loi admettait positivement qu'il ne pouvait être connu avec certitude. Naturellement il n'existe point de monuments qui puissent prouver cette assertion ni aucune autre au sujet de la moralité de l'homme préhistorique, et la moralité ne peut être déterminée qu'à l'aide de monuments ayant la valeur de l'histoire. Mais un des axiomes de la science préhistorique nous oblige à porter ce jugement sur la moralité des races préhistoriques, du moment que nous admettons cet axiome. Il est clair que l'absence très-commune d'une qualité caractéristique qui est une aide puissante dans les conflits de race à race, indique probablement que la race primitive ne possédait pas cette qualité. Si, par exemple, des hommes pourvus d'un seul bras existaient presque partout dans tous les continents; si l'on trouvait en outre des hommes à tous les degrés intermédiaires, quelques-uns n'ayant que le germe du second bras, quelques autres avec le second bras à moitié développé, quelques-uns enfin qui l'auraient presque complet, nous ferions ce raisonnement : « La race primitive ne peut pas avoir eu deux bras, parce que les hommes se sont toujours battus entre eux; et comme c'est un grand avantage pour combattre que d'avoir deux bras, les hommes qui n'en avaient qu'un auraient été immédiatement exterminés; jamais ils n'auraient pu se trouver en nombre bien considérable. L'absence très-répandue d'une force utile à la guerre est la meilleure preuve par laquelle nous puissions nous assurer que les hommes préhistoriques ne possédaient pas cette force. » Si l'on admet cet

axiome il s'applique d'une manière palpable au lien du mariage dans les races primitives. Une famille fortement constituée est le meilleur germe pour une nation belliqueuse. Dans une famille Romaine les enfants, dès leur naissance, étaient élevés sous un despotisme domestique qui les préparait merveilleusement à se soumettre plus tard à une discipline militaire, à une instruction militaire, à un despotisme militaire. Ils étaient tout prêts à obéir à leurs généraux, parce qu'ils étaient forcés d'obéir à leur père ; ils triomphaient de l'univers dans leur âge mûr, parce que, dans leur enfance, ils étaient élevés dans des maisons où la tradition et la passion du courage étaient fortifiés par l'habitude d'un ordre inflexible. Or, rien de tout cela n'est possible dans ces groupes où des liens si peu serrés unissent les familles, si toutefois on peut leur donner le nom de familles, où le père est plus ou moins incertain, où la filiation ne s'établit pas par lui, c'est-à-dire où la propriété ne vient pas de lui, puisque cette propriété ne passe qu'à ceux qui sont certainement du même sang que lui, aux fils de sa sœur. Une nation mal unie, qui ne reconnaît point la paternité comme un lien de parenté légal, serait vaincue comme une multitude confuse par toute autre nation qui aurait un reste ou un commencement de puissance paternelle. Si donc tous les premiers hommes avaient eu dans l'organisation de leurs familles une moralité sévère, ils n'auraient pas plus permis à des nations à demi morales de se former dans le monde que les Romains ne les auraient laissées se former en Italie. Ils les auraient vaincues, tuées, détruites, avant même qu'elles fussent

devenues des nations; et pourtant des nations à demi morales existent partout dans le monde.

On dira que cet argument prouve trop : car il prouve non-seulement que les hommes un peu antérieurs à l'histoire, mais aussi que les premiers de tous les hommes ne pouvaient pas avoir d'instincts de famille bien prononcés. Cependant, s'ils ressemblaient, je ne dis pas aux animaux les plus rapprochés de l'homme, mais à la plupart des animaux, ils avaient de tels instincts. On raconte souvent l'histoire d'un chef Africain qui exprimait son dégoût à l'idée de rester attaché à une seule femme, en disant que ce serait faire comme les singes. Les ancêtres à demi brutes de l'homme, s'ils ont existé, eurent très-probablement un instinct de constance que le chef Africain et ses pareils avaient perdu. Comment donc, si cet instinct avait des effets si bienfaisants, ont-ils pu le perdre? La réponse est facile : ils pouvaient le perdre si c'était chez eux une tendance, une habitude où la raison n'avait aucune part, au lieu d'être un sentiment moral et rationnel. Lorsque vint la raison, elle devait affaiblir cette habitude comme toutes les habitudes irrationnelles. Or la raison est une force d'une puissance si considérable, un instrument de victoire d'une efficacité si incomparable, qu'il importe peu qu'elle affaiblisse des instincts précieux, pourvu qu'elle-même ne cesse pas de s'accroître. Dans les deux cas que nous avons supposés, c'est le plus fort des deux compétiteurs qui l'emporte; dans le premier une race pourvue d'intelligence et de raison, mais dépourvue d'instincts aveugles, bat une race qui possède ces instincts sans cette raison;

dans le second; une race pourvue de raison et de sentiments moraux élevés bat une race qui a la raison mais n'a pas ces mêmes sentiments. Ces deux faits sont visiblement d'accord.

Il y a donc toute raison de supposer que l'homme préhistorique manquait de cette moralité qui règle les rapports des sexes, du moins dans le sens où nous comprenons cette moralité. Quant à savoir si primitivement le mariage existait ou n'existait pas, c'est un détail qui laisse évidemment beaucoup de place à la discussion. M. Mac Lennan et sir John Lubbock sont tous deux des logiciens trop sérieux et des investigateurs trop attentifs pour exiger qu'on accepte en bloc des conclusions aussi complexes et aussi délicates que les leurs, sans compter que sur quelques points leurs jugements ne sont pas d'accord. Mais le résultat essentiel ne dépend pas de quelques arguments subtils. En somme nous pouvons croire que dans les temps pré-historiques les hommes se battaient pour conquérir leurs femmes et pour les garder; que le plus fort enlevait au plus faible la femme la meilleure; que si cette femme résistait et n'était pas satisfaite du changement, son nouveau mari la battait; qu'une jolie femme était sûre de subir (ainsi que cela a lieu maintenant en Australie) un grand nombre de changements de ce genre, et de porter sur son dos les marques d'une foule de corrections ; que sur ce point important de la moralité humaine — qui est le plus facile à observer, à déterminer, et qui, par conséquent, nous permet le mieux de juger des autres, — la conduite des hommes préhistoriques était moins contraire à la morale que

dépourvue de morale. Ils ne violaient pas une règle de conscience ; mais leur sens moral était trop peu développé pour qu'ils eussent sur ce point une conscience ou pour qu'elle leur prescrivît des règles.

Le même argument s'applique à la religion. Il y a certainement beaucoup de points fort obscurs dans les religions des sauvages actuels, comme dans les rares vestiges de la religion des hommes pré-historiques. Mais un point cependant est clair. Toutes les religions des sauvages sont pleines de superstitions fondées sur l'idée de chance bonne ou mauvaise, de bons ou de mauvais présages. Les sauvages croient que les accidents fortuits annoncent les évènements à venir ; que certains arbres portent bonheur, comme certains animaux, certains endroits et certaines actions indifférentes (indifférentes en apparence et en réalité). Ils croient aussi qu'il y en a qui portent malheur. Or un sauvage est peu capable de faire la différence entre un signe de bon ou de mauvais augure et la divinité qui cause le bien ou le mal ; car le phénomène qui préside et annonce le fait, et l'être qui le cause sont à peu près la même chose pour l'esprit du sauvage : il faut, pour bien distinguer l'un de l'autre, une tête beaucoup plus forte que la sienne. Et cette croyance est chez eux tout-à-fait naturelle. Ils jouent un jeu, le jeu de la vie, sans en connaître aucunement les règles. Ils n'ont aucune idée des lois de la nature : s'il leur faut soigner un malade, ils n'ont nulle idée de remèdes véritablement scientifiques. S'ils en essayent un, ils l'essayent tout-à-fait au hasard. C'est souvent de cette manière toute fortuite et empirique que les meilleurs re-

mèdes modernes ont été découverts. Quel fait était plus improbable, ou du moins plus inexplicable pour un homme pré-historique, que la guérison de douleurs rhumatismales opérée par certaines sources thermales, ou la cicatrisation de blessures accélérée par certaines sources minérales ? Et cependant cette connaissance fortuite des effets merveilleux de certaines sources privilégiées est probablement aussi ancienne que toute connaissance certaine relative à la médecine. Ce fut, sans nul doute, un pur hasard qui fit qu'on essaya pour la première fois de ces sources et qu'on en découvrit l'effet salutaire. Quelqu'un les essaya par hasard, et, grâce à ce hasard, se trouva tout-à-coup guéri. Mais ce même hasard, qui servit si bien les hommes dans ce cas unique, dut les servir fort mal dans mille autres occasions. Il arriva qu'une expédition réussit après avoir été décidée sous quelque arbre antique; cet arbre, pour cette raison, devint sacré, et l'on crut qu'il portait bonheur. Une autre expédition échoua après que ceux qui l'avaient entreprise eurent vu une pie traverser leur chemin, et l'on en conclut qu'une pie portait malheur. Un serpent traversa la route de quelque autre expédition, et l'on remporta une victoire éclatante ; le serpent devint dès lors d'un excellent augure, c'est-à-dire — car c'est une même chose pour l'esprit du sauvage, — une divinité puissante qui portait bonheur. La médecine ancienne n'était pas déraisonnable ; jusqu'au Moyen-âge elle resta pleine de superstitions fondées uniquement sur cette idée de bon présage. La collection d'ordonnances publiée sous la direction du *Maître des Rôles* est toute remplie de ces

imaginations bizarres. Il y en a une qui, pour guérir certaine maladie, une fièvre, si je m'en souviens bien, recommande de placer le patient entre les deux moitiés d'un lièvre et d'un pigeon fraîchement tués (1). Il est parfaitement clair qu'un traitement pareil n'a aucune espèce de fondement, et que l'on en conçut l'idée par suite de quelque hasard heureux qui avait été suivi de guérison. Il n'y avait là rien de si absurde ni de si contraire au sens commun que nous serions disposés à l'imaginer.

A priori, pour un esprit dépourvu d'expérience, il y avait autant de probabilité de se guérir en se couchant entre les deux moitiés d'un lièvre ou d'un pigeon qu'en buvant certaines doses d'une eau minérale dégoûtante. On essaya, je ne sais comment, de l'un et de l'autre remède; tous deux réussirent, c'est-à-dire que tous deux, la première fois, ou dans quelque circonstance mémorable, furent suivis de quelque guérison remarquable. La seule différence est que le pouvoir curatif de l'eau minérale est persistant et se manifeste constamment; tandis que pour la moyenne des expériences, on reconnaît que la proximité d'un lièvre ou d'un pigeon ne produit aucun effet,

1. Les lecteurs de la *Vie de Walter Scott* se souviendront qu'un de ses admirateurs proposa, pour le guérir d'une inflammation des entrailles, de le faire dormir toute une nuit sur douze pierres polies que ledit admirateur avait péniblement recueillies dans douze ruisseaux, et qui constituaient, à ce qu'il paraît, un remède souverain d'une puissance traditionnelle. Scott répondit gravement à l'auteur de la proposition qu'il s'était abusé sur le charme, et que ces pierres n'avaient aucune vertu, à moins d'être enveloppées dans le jupon d'une veuve qui n'aurait jamais souhaité se remarier; comme on ne rencontra, à ce qu'il paraît, aucune veuve qui satisfît à cette condition, il échappa au remède.

et que la guérison se produit aussi souvent dans les cas où l'on n'emploie pas le remède que dans ceux où on l'emploie.

Le naturel des esprits qui s'occupent constamment à remarquer les événements dont ils ne connaissent pas la raison les pousse à prendre isolément quelque coïncidence extraordinaire, ou quelque suite merveilleuse de bonnes ou de mauvaises chances, et à éprouver toujours de la terreur quand se produit cette coïncidence, si elle a une fois été suivie de malheur, à la voir avec plaisir et à la souhaiter, si elle a été accompagnée de bonheur. Tous les sauvages sont dans cette situation d'esprit, et la fascination exercée par des coïncidences frappantes qui, dans quelque cas isolé, auront été suivies d'une bonne fortune singulière ou d'une singulière calamité, est une des grandes sources des religions sauvages.

Aujourd'hui encore les joueurs se trouvent, relativement à la part que le hasard a dans leurs jeux, à peu près dans la même disposition que les sauvages par rapport aux événements importants de leur vie entière. Nous savons fort bien combien ils sont tous superstitieux. Des joueurs de whist, fort sensés d'ailleurs, croient jusqu'à un certain point — ce n'est pas, bien entendu, une conviction arrêtée, mais une impression à laquelle ils ne peuvent se dérober, — qu'un deux de couleur noire porte bonheur. On les entendra aussi gronder et murmurer quelque malédiction énergique s'ils tournent comme atout le quatre de carreau, parce qu'il porte malheur et que c'est, comme ils disent, « la colonne de lit du diable ». Assurément les joueurs d'un âge mûr ont trop de connaissances géné-

rales, trop de sens commun acquis, pour garder longtemps et sérieusement de pareilles idées; ils sont honteux de les avoir, et cependant ils ne peuvent s'en défaire entièrement. Mais les enfants qui jouent — il y a nombre de petits enfants qui jouent à la mouche — sont tout-à-fait dans la même situation que les sauvages; car leur imagination est encore sensible à ces impressions. Ils n'ont pas encore été soumis complètement à l'expérience du monde réel, qui réfute tant d'idées fausses. Ces enfants ont de véritables idolâtries : du moins je me rappelle (il y a de cela un certain nombre d'années) qu'une société d'enfants habitués à jouer à la mouche et dont je faisais partie, avait une confiance considérable, une véritable foi dans certaine « jolie fiche », qui était un peu plus grande et mieux travaillée que les autres fiches dont nous nous servions. Nous étions tout-à-fait convaincus qu'elle avait le pouvoir de porter bonheur; et nous le prouvions bien, car nous nous battions pour l'avoir (si toutefois nos aînés n'étaient pas de la partie). Nous offrions de l'acheter à son heureux possesseur au prix d'un grand nombre d'autres fiches, et je me rappelle fort bien avoir jeté souvent les hauts cris lorsque les chances du jeu me l'enlevaient. Les personnes qui défendent la dignité de la philosophie, s'il en existe encore, diront que je n'aurais pas dû mentionner un fait aussi vulgaire; mais l'esprit plus modeste de la science moderne nous enseigne, entre autres choses, l'importance considérable des petits faits accidentels. Je n'hésite pas à dire que beaucoup d'explications savantes et laborieuses du *totem*, de la divinité du clan, oiseau ou bête qui, d'une façon surnaturelle, veille

sur le clan et le protége, ne me semblent pas approcher de la réalité encore vivante et puissante chez les races inférieures, autant que la « jolie fiche » de ma première enfance. Et c'est tout naturel : un grave philosophe est séparé de la pensée des hommes primitifs par toute l'étendue de la culture humaine ; mais un enfant à l'esprit impressionnable est aussi près que possible de cette pensée par la nature même des siennes.

Ce qu'il y a de pire dans ces superstitions c'est qu'elles sont faciles à établir et difficiles à détruire. Un seul cas où la chance aura été favorable a fait la fortune de bien des charmes et de bien des idoles. Je ne sais même s'il est nécessaire que la chance ait été favorable une seule fois. Je suis sûr que si un enfant plus grand que les autres disait que la « jolie fiche » porte bonheur, tous les plus petits le croiraient, et qu'en une semaine elle serait regardée comme une idode. Or je suppose que le Nestor d'une tribu sauvage, l'antique dépositaire de l'expérience, leur oracle, aurait, pour créer des superstitions, un semblable pouvoir. Mais une fois créées, elles sont bien difficiles à déraciner. Si quelqu'un disait qu'une amulette possède une efficacité infaillible, qu'elle agit chaque fois qu'elle est employée, il serait assurément facile de prouver le contraire. Mais personne n'avait jamais dit que la « jolie fiche » portât toujours bonheur ; on disait seulement qu'elle le faisait d'ordinaire, et qu'on avait plus de chances d'être heureux en l'ayant qu'en ne l'ayant pas. Or pour réfuter complètement une croyance de ce genre, il faut une longue statistique des résultats du jeu ; et lorsque les gens sont en état de faire cet usage de la sta-

tistique, ils sont au-dessus de ces superstitions et n'ont plus besoin de les voir réfutées. D'ailleurs, dans beaucoup de cas où les présages et les amulettes sont employés, il serait difficile de faire des tables de ce genre, car on manquerait de données; et si l'on essaye imprudemment de vaincre la superstition par quelque exemple frappant, peut-être bien ne fera-t-on que la confirmer. Francis Newman, dans le remarquable récit de ses missions en Asie, nous en donne un exemple curieux. Comme il partait pour une expédition qui devait être longue et assez périlleuse, ses serviteurs indigènes attachèrent au cou de la mule un sachet auquel ils attribuaient une vertu mystérieuse pour écarter le danger. Comme la population d'une ville entière assistait au départ, M. Newman crut devoir saisir l'occasion de réfuter cette superstition. Il fit donc, dans son meilleur arabe, un long discours pour expliquer son intention, puis coupa le sachet, à la grande horreur de tous ceux qui l'entouraient. Mais, par malheur, la mule n'avait pas parcouru trente yards dans la rue, qu'elle mit un de ses pieds dans un trou et se cassa la jambe; sur quoi tous les indigènes furent confirmés plus que jamais dans la foi qu'ils avaient au pouvoir du sachet, et dirent : « Vous voyez maintenant ce qui arrive aux incrédules. »

Mais ce qui nous intéresse en ce moment dans ces superstitions, c'est leur impuissance au point de vue militaire. Une nation qui obéissait à ces superstitions relatives aux bons présages devait être à la merci d'une nation, son égale sous d'autres rapports, qui n'y était pas sujette. Dans les temps historiques nous savons que la terreur

panique causée par des éclipses a perdu des armées : elle leur a fait différer des mesures nécessaires, ou bien hâter des mesures funestes. La nécessité de consulter les auspices, tant qu'on y crut sincèrement et qu'on n'en fit pas une ruse pour déguiser des plans arrêtés d'avance, était, dans l'histoire classique, fort dangereuse. Elle l'est bien davantage chez les sauvages dont la vie dépend tout entière des présages, qui sont à chaque instant obligés de consulter leurs sorciers, à qui un accident fortuit peut inspirer telle ou telle résolution, et qui, lors même que leur intelligence est capable d'adopter une politique militaire suivie — certains sauvages voient dans la guerre plus loin que dans tout le reste, — sont sujets cependant à être troublés, dérangés, détournés de l'exécution de leurs plans parce que quelque événement, complètement inoffensif s'il n'agissait sur leurs esprits superstitieux, les arrête et les épouvante. Une religion pleine de présages est un malheur militaire qui causera la destruction d'une nation, si elle entre en lutte avec une nation qui l'égale sur les autres points, et dont la religion ne connaît pas les augures. Il est donc clair que si tous les hommes également, ou si seulement le plus grand nombre des hommes primitifs avaient eu une religion sans augures, bien peu de religions dans le monde, et même aucune religion ne se serait établie avec des augures : l'immense majorité possédant des avantages militaires supérieurs, la faible minorité qui ne les possédait pas aurait été écrasée et détruite. Mais au contraire, dans le monde entier, des religions à augures existaient autrefois; dans bien des contrées elles existent encore; tous

les sauvages en ont de ce genre, et nous en trouvons les traces les plus visibles profondément empreintes dans les plus anciennes civilisations. Il est donc incontestable que la religion pré-historique ressemblait à celle des sauvages, en ce qu'elle reposait en grande partie comme celle-ci sur l'observation des augures, sur l'adoration de bêtes et de choses qui portaient bonheur et qui étaient en quelque sorte des augures incarnés et permanents.

Sans doute on peut faire ici une objection analogue à celle qui a été faite au sujet de la certitude de l'imperfection morale des hommes pré-historiques ; on peut dire que si cette religion d'augures était si pernicieuse et si propre à perdre une race, aucune race ne l'aurait jamais acquise. Mais elle ne peut perdre qu'une race en lutte avec une autre race égale d'ailleurs. La découverte imaginaire des présages, chose qui n'était nullement extravagante dans une époque primitive, ainsi que j'ai essayé de le montrer, et qui alors n'était pas plus déraisonnable que la découverte des herbes et des sources médicales que les hommes primitifs connurent aussi, la découverte, dis-je, des présages fut jusqu'à un certain point un acte de raison. Si la race qui découvrit les présages était supérieure en raison aux races avec qui elle se trouvait en lutte, cette race devait vaincre : Or, nous pouvons conjecturer que cette race à augures possédait ce genre de supériorité, puisqu'elle fut victorieuse et l'emporta sous toutes les latitudes, dans toutes les zones.

Dans tous les détails nous maintenons donc notre formule, et nous disons que l'homme pré-historique était au fond un sauvage comme ceux d'à présent, par la mo-

ralité, par les connaissances acquises, par la religion; mais qu'il différait de nos sauvages actuels en ce qu'il n'avait pas eu le temps d'imprégner aussi profondément sa nature de mauvaises habitudes, de graver d'une façon aussi inaltérable dans son esprit des croyances mauvaises. Ceux d'à présent ont eu une longue suite de siècles pour rendre l'empreinte indélébile ; l'homme primitif était plus jeune et n'avait pas tant d'années derrière lui.

Les arguments par lesquels je me suis efforcé d'établir cette conclusion peuvent paraître superflus et d'une longueur rebutante ; mais elle est si importante que cela était nécessaire. Si nous l'acceptons, si nous la tenons pour certaine, elle nous conduira à une foule de conclusions de la plus grande importance. J'en ai déjà indiqué quelques-unes dans les livres précédents ; mais je veux les exposer de nouveau.

Premièrement, nous pouvons maintenant nous expliquer à quoi le monde s'occupait, si je puis employer ce terme, avant l'histoire. Il s'occupait d'établir, pour ainsi dire, la *consistance* intellectuelle, les habitudes continues et cohérentes, la préférence des jouissances uniformes aux jouissances violentes, la faculté durable de préférer, au besoin, l'avenir au présent, les conditions préalables sans lesquelles la civilisation ne pouvait commencer à exister, et sans lesquelles, eût-elle commencé, elle aurait bientôt cessé d'exister. L'homme primitif n'avait pas plus que le sauvage actuel ces qualités préalables et nécessaires ; mais il différait du sauvage en ce qu'il était capable de les acquérir, d'y être dressé; car sa nature était encore tendre et flexible, et peut-être, quelque étrange que cela

puisse paraître, les circonstances extérieures lui étaient-elles plus favorables qu'elles ne le sont aux sauvages actuels pour atteindre à la civilisation. Enfin, les temps pré-historiques furent employés à rendre l'homme capable d'écrire une histoire, d'avoir quelque chose à y mettre quand elle serait écrite, et nous pouvons voir comment cela se fit.

Il est vrai qu'il y a deux opérations préliminaires qui semblent défier nos investigations. Il y eut d'abord je ne sais quelle opération mystérieuse par laquelle se formèrent les grandes races d'hommes : elles commencèrent à exister à des époques très-reculées, et depuis lors il ne s'en est point formé de nouvelles, si ce n'est par le croisement des anciennes. Cette force inconnue agit avec une énergie extraordinaire aux époques primitives et demeura singulièrement inactive dans les époques récentes. Des différences comme celles qui existent entre l'Aryen, le Touranien, le Nègre, le Peau-Rouge et l'Australien dépassent absolument toutes celles que les causes actuellement agissantes pourraient produire entre les hommes, du moins les causes dont nous pourrions expliquer l'action. Il y a donc de fortes présomptions, et de grandes autorités soutiennent aujourd'hui, que ces différences furent produites avant que la nature de l'homme, et surtout avant que l'esprit de l'homme et sa faculté de s'adapter aux milieux eussent pris leur constitution actuelle. Il semble aussi, c'est du moins mon avis, que si la doctrine de l'évolution est vraie, l'homme a hérité de quelque état ou de quelque condition précédente une seconde condition antérieure à la civilisation. Il me paraît difficile de

concevoir que des hommes, du moins des hommes comme ceux d'à présent, aient existé sans rien avoir qui ressemblât à des familles, c'est-à-dire sans groupes unis par un lien reconnu du moins du côté de la mère, et probablement aussi par quelques liens plus ou moins marqués du côté du père, et sans que ces groupes aient vécu en société, comme le font beaucoup d'espèces animales, sous un chef plus ou moins fixe. Il est presque impossible d'imaginer comment l'homme, tel du moins que nous le connaissons, aurait pu faire ce pas dans la route de la civilisation. C'est un grand avantage, pour ne rien dire de plus, de la théorie de l'évolution, qu'elle nous permet de reporter cette difficulté à une période de la nature plus ancienne encore, où peut-être agissaient d'autres instincts, d'autres forces que celles qui agissent actuellement, période où notre imagination même ne remonte qu'avec peine. En tout cas, je puis pour le moment supposer que ces deux pas du progrès de l'humanité sont faits et ces deux conditions réalisées.

Une fois ces deux points accordés, le reste s'explique plus aisément. La première chose est l'établissement d'un pouvoir qui produit les usages, c'est-à-dire d'une autorité capable d'imposer une règle de vie fixe, et qui, grâce à cette règle fixe, peut, jusqu'à un certain degré, créer un avenir accessible qu'il est possible de prévoir, de sorte qu'il devient raisonnable de sacrifier le plaisir du moment, plaisir violent mais passager, au plaisir à venir qui promet d'être plus durable; cette règle nous assure en effet ce qui serait trés-douteux sans elle : à savoir que, si l'on sacrifie le plaisir qu'on a sous la main, on recevra

la récompense attendue et qu'on en pourra jouir. Sans doute je n'affirme pas que nous trouvions dans la société primitive aucune autorité agissant en vertu de ces motifs. Il faut franchir bien des siècles après l'apparition de l'homme (à moins que nous ne nous abusions complétement), avant qu'on ait pu comprendre de tels motifs. Je veux dire seulement que la première chose nécessaire dans la société primitive était une autorité dont l'action devait avoir de tels résultats, bien qu'elle ignorât d'ailleurs ce qu'elle faisait, bien qu'elle s'en fût fort peu souciée, si elle l'avait su.

L'objet que se proposaient les premières sociétés n'était pas du tout, ou du moins n'était guère la protection de la vie et de la propriété, ainsi que l'affirmait la théorie de gouvernement admis par le dix-huitième siècle. Même aux premiers âges historiques, dans la jeunesse de l'humanité et non plus dans son enfance, telle n'est pas la nature des États. Sir Henry Maine nous a enseigné que l'objet le plus ancien de la jurisprudence n'est pas la propriété isolée de l'individu, mais la propriété commune du groupe familial. Ce que nous appelons la propriété privée existait à peine alors ; ou du moins, si elle existait, elle n'avait aucune importance : elle ressemblait à ces objets que l'on permet à présent aux enfants de regarder comme leur propriété, qu'ils ne peuvent se voir enlever sans y être très-sensibles, mais qu'ils gardent et retiennent sans aucun droit sérieux. Telle est la loi de propriété dans les temps les plus anciens. Quant aux lois sur la vie, elles voulaient que la vie de tous les membres du groupe familial fût à la merci du chef de ce groupe.

L'individu, en tant qu'individu, n'était protégé ni dans ses biens ni dans son existence. Cela nous apprend que, dans les sociétés primitives, on avait des besoins auxquels ne songent même plus nos sociétés actuelles.

Je ne crois rien exagérer en disant qu'un des objets les plus importants, sinon le plus important de tous pour les législations primitives était, d'imposer la pratique des rites qui portaient bonheur. Je ne dis pas les rites religieux, ce qui m'entraînerait dans une longue discussion sur la puissance ou même sur l'existence des religions primitives. Mais il n'y a pas de nation sauvage qui n'ait la notion d'une fortune favorable, et peut-être n'en est-il guère qui n'aient une conception de la chance pour la tribu en tant que tribu. Chaque membre de la tribu croit que ses propres actions ou celles d'un autre membre, quel qu'il soit, lorsqu'elles sont de nature à porter malheur, peuvent causer du préjudice, non-seulement à celui qui commet l'action, mais à la tribu tout entière. J'ai déjà parlé si souvent de cette idée de chance et de ce qu'elle a de naturel que je ne devrais plus rien en dire. Pourtant je dois ajouter que cette idée possède un caractère singulièrement contagieux. Elle ne reste nullement attachée, comme l'idée de mérite et de démérite, à la personne qui agit. Aujourd'hui encore il y a des gens qui ne permettraient pas qu'on fût treize à table chez eux. Ce n'est pas qu'ils s'attendent à éprouver un dommage personnel s'ils le permettaient ou s'ils faisaient partie de cette société de treize personnes ; mais ils ne peuvent se débarrasser de cette idée qu'une ou plusieurs des personnes qui composent la réunion éprouveront dans ce

cas quelque malheur. C'est ce que M. Tylor appelle des restes de barbarie qui se perpétuent dans une époque cultivée. Cette faible croyance dans la responsabilité commune de ces treize personnes est un léger reste, une trace prête à s'effacer, de ce grand principe de responsabilité commune relativement à la bonne ou à la mauvaise fortune, qui a tenu dans le monde une place énorme.

Les traces en sont innombrables. Vous ne sauriez, pour ainsi dire, ouvrir un livre de voyage dans des contrées barbares, sans y lire quelque chose comme ceci : « Je voulais faire telle et telle chose ; mais cela me fut impossible, parce que les indigènes craignaient que cela ne portât malheur à notre troupe, ou peut-être même à la tribu. » M. Galton, par exemple, avait beaucoup de peine à nourrir son monde. Les Damaras, dit-il, ont, au sujet de la viande, une foule de superstitions extrêmement gênantes. D'abord il est interdit à chaque tribu, et même à chaque famille, de manger des animaux d'une certaine couleur : les sauvages qui « descendent du soleil » ne veulent point de moutons tachetés d'une certaine façon, que ceux qui « descendent de la pluie » mangent sans difficulté. « Comme il y a, dit-il, cinq ou six « eandas » ou races différentes, et que la plupart avaient des représentants parmi les hommes qui me suivaient, je ne pouvais presque jamais tuer une brebis dont tout le monde voulût manger. » D'un autre côté il ne pouvait garder sa viande; car une autre superstition ordonnait de l'abandonner, ni acheter du lait, qui fait le fond de la nourriture de ce pays, parce qu'une autre superstition ne le permettait pas. Cela n'avait pas de fin. Faire quel-

que chose qui portait malheur, c'était, dans leur imagination, s'exposer comme on s'expose en réalité en mettant sur soi quelque chose qui attire le fluide électrique. Vous ne savez jamais s'il n'en résultera pas quelque malheur, non-seulement pour la personne en faute, mais aussi pour celles qui l'entourent. L'auteur de l'acte ne peut dire quelles en seront les conséquences, ni qui elles atteindront, ni comment elles peuvent être prévenues.

Dans les nations historiques d'une antiquité reculée, je n'ai pas besoin de dire que cette solidarité de tous ceux qui composent l'état est, pour celui qui les étudie de notre temps, leur trait le plus curieux. Assurément la foi s'élève déjà bien au-dessus de la notion de bonne ou de mauvaise fortune; car on croit déjà d'une façon déterminée à des dieux ou à un Dieu que l'acte offense; mais le caractère aveugle de la punition subsiste encore : ce n'est pas seulement le mutilateur des Hermès, mais bien tous les Athéniens; ce n'est pas seulement celui qui viole les rites de la Bonne déesse, ce sont tous les Romains qui tombent sous le coup de la malédiction et sur qui retombe le sacrilège; et il en est de même dans toute l'histoire ancienne.

La puissance de l'anxiété générale ainsi causée est connue de tout le monde. Non-seulement elle était plus grande que toutes les inquiétudes relatives à la propriété personnelle; mais elle était hors de toute proportion avec les inquiétudes de ce genre. Et il était naturel, on peut même dire raisonnable, qu'elle fût plus grande. La terreur qu'inspirent les forces de la nature ou les êtres qui

gouvernent ces forces dépasse autant — la raison même le veut ainsi — les autres terreurs, que la puissance de ces forces naturelles est supérieure à toutes les autres puissances. Si une tribu ou une nation en est venue, par une crédulité contagieuse, à se figurer qu'une certaine action, quel que soit le nombre de ceux qui la commettent, est de sinistre augure, qu'elle fait peser sur tous une terrible et immense responsabilité, alors cette nation ou cette tribu cherchera par-dessus tout à prévenir cette action. On traitera le chef le plus aimé, ne l'eût-il commise que par hasard, comme les matelots traitèrent Jonas dans une circonstance semblable.

Assurément je ne prétends pas que cette situation d'esprit, qui nous semble si étrange, ait été la seule source des coutumes primitives. Au contraire, on pourrait définir l'homme un animal coutumier, et cette définition serait plus exacte qu'une foule d'autres aussi courtes. De quelque manière qu'un homme ait fait une chose pour la première fois, il a une grande tendance à la refaire ; s'il l'a faite plusieurs fois, il a une grande tendance à la faire de telle façon ; et qui plus est, il a une grande tendance à la faire faire même par les autres. Il transmet à ses enfants, par son exemple et ses leçons, les coutumes qu'il s'est faites. Cela est vrai actuellement de la race humaine et sera sans doute toujours vrai. Mais ce qu'il y a de particulier dans les sociétés primitives, c'est que la plupart de ces coutumes reçoivent tôt ou tard une sanction surnaturelle. La communauté tout entière est dominée par cette idée, que si les usages antiques de la tribu sont violés, des malheurs incalculables fondront

sur elle d'une manière qu'on ne peut prévoir, et sans qu'on puisse imaginer d'où ils viendront. De même que l'on croit aujourd'hui, que « le meurtre se découvrira, » et que tout grand crime sera puni même sur la terre, on croyait dans les premiers âges que toute infraction faite à des coutumes sacrées devait être expiée. Aujourd'hui même des races à demi civilisées ont beaucoup de peine à regarder une mesure quelconque comme obligatoire et définitive tant qu'elles ne peuvent pas en même temps la regarder comme un usage héréditaire. Sir H. Maine, dans son dernier ouvrage, nous cite dans ce sens un exemple fort curieux. Le gouvernement anglais de l'Inde a exécuté, dans bien des circonstances, de grands travaux d'irrigation tout-à-fait nouveaux et auxquels les anciens gouvernements de l'Inde n'avaient jamais songé ; il a laissé en général à la communauté du village indigène le soin d'assigner à chaque individu sa part dans cette distribution d'eau ; les autorités des villages ont en conséquence établi à ce sujet une foule de règles très-précises. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que jamais ces règles « ne sont émanées de l'autorité personnelle de celui ou de ceux qui les ont établis : jamais elles ne prétendent être inspirées par un sentiment d'équité. Il y a toujours, m'assure-t-on, une sorte de fiction par laquelle « on suppose que des coutumes relatives à la répartition des eaux remontent à une antiquité reculée, quoiqu'en réalité on n'eût même jamais songé, jusqu'à présent, à fournir l'eau par de semblables moyens : » tant cette race ancienne — et il en était de même probablement pour la plupart des races de l'ancien monde — a de peine à s'ima-

giner qu'une règle puisse être obligatoire sans être traditionnelle.

La formation rapide de ces groupes qui créaient des coutumes dans la société primitive dut être puissamment secondée par la facilité avec laquelle cette société se divisait. La plus grande partie du monde, et par exemple l'Europe, était alors couverte par la forêt primitive ; les hommes n'avaient conquis et ne pouvaient encore conquérir que quelques morceaux, quelques coins de terre. Ces espaces resserrés étaient bientôt épuisés, et si la population augmentait, il fallait qu'une partie des générations nouvelles se déplaçât. Aussi les migrations étaient continuelles et nécessaires. Ces migrations ne ressemblaient pas à celles des temps modernes. Il n'y avait aucun sentiment comme celui qui attache à la vieille patrie ceux mêmes d'entre les Américains qui haïssent, ou qui parlent comme s'ils haïssaient l'Angleterre politique d'aujourd'hui. Il n'y avait alors aucun moyen régulier de communication, je dirai même aucune communication pratique entre les membres une fois séparés d'un même groupe : dès que l'on quittait la société mère on la quittait pour toujours ; ceux qui partaient ne laissaient aucun souvenir durable et ne gardaient aucun attachement durable. Le langage même de la tribu mère devait, au bout d'une ou deux générations, différer de celui de la tribu qui en était issue. Comme il n'y avait point de littérature écrite, pas de communications verbales, la langue de chacune d'elles devait se transformer (la langue des communautés de ce genre est dans un état perpétuel de transformation), et cela en suivant des directions différentes.

L'une des tribus était soumise à une série de causes, d'événements, de rapports, l'autre à une autre. Des différences importantes se produisaient bientôt ; et quand il s'agit de parler, ce que les philologues appellent une différence de dialecte équivaut souvent à une différence d'idiome réelle et complète : tout échange suivi de pensée devient impossible. Les groupes séparés « fondent bientôt une maison » ; les sociétés nouvelles commencent une nouvelle série de coutumes, acquiérent et gardent des auspices distincts et spéciaux.

Sans cette facilité de formations nouvelles, une coutume unique, bonne ou mauvaise, aurait depuis longtemps envahi le monde ; mais elles auraient encore été insuffisantes sans ces guerres continuelles, dont j'ai déjà parlé si longuement plus haut dans le livre sur « l'Utilité de la Lutte » que je n'ai plus besoin d'en rien dire à présent.

Ces guerres, en brisant sans cesse les types anciens, et en introduisant sans cesse dans les races de nouveaux éléments, ont réellement régénéré la société. Que l'on ait tort ou raison dans cette répugnance générale qu'on a pour les races mêlées et pour les métis, il est probable qu'aucun soupçon analogue n'était applicable aux croisements dans la société primitive. Supposons, comme cela est vraisemblable, que chaque grande race primitive occupât dans le monde une région particulière, correspondant par exemple à ces régions qui se remarquent dans la distribution des plantes et des animaux, alors l'immense majorité des croisements se serait opérée entre des tribus différentes sans doute, mais de même origine ; et ce sont là des croisements qui ne soulèveraient

aucune objection, que tout le monde au contraire approuverait.

Généralement aussi les vainqueurs devaient valoir mieux que les vaincus, puisque la plupart des mérites, dans les sociétés primitives, sont plus ou moins des mérites militaires ; mais ils ne devaient pas leur être de beaucoup supérieurs. En effet les premiers degrés de la civilisation sont très-difficiles à gravir ; les hommes n'y parviennent que par un effort long et pénible. Or cela n'en valait sans doute que mieux pour que les vainqueurs pussent civiliser les vaincus d'une manière prompte et efficace. Si l'expérience des Anglais de l'Inde prouve quelque chose, c'est qu'une race très-avancée dans la civilisation peut ne pas exercer promptement une excellente influence sur une race moins civilisée, parce qu'elle en est trop différente et qu'elle a trop de supériorité. Les deux races ne sont pas en rapport l'une avec l'autre ; les mérites de l'une ne sont pas ceux que l'autre estime ; la langue des habitudes n'est pas la même chez l'une et chez l'autre. L'être le plus élevé n'est pas et ne peut pas être un modèle pour l'être inférieur ; il ne pourrait d'ailleurs se modeler sur lui s'il le voulait, et ne le voudrait pas s'il le pouvait. Aussi les deux races ont longtemps vécu ensemble très-rapprochées et cependant très-éloignées, se voyant l'une et l'autre chaque jour et chaque jour échangeant des pensées superficielles, mais séparées, dans les profondeurs de leur être moral et intellectuel, par une ère tout entière de civilisation, et ainsi n'exerçant l'une sur l'autre qu'une influence bien faible en comparaison de ce qu'on aurait pu espérer. Mais dans

les sociétés primitives il n'y avait pas de différences si marquées, et le vainqueur, dont la supériorité était faible, devait améliorer aisément le vaincu qui ne lui était guère inférieur.

C'est dans l'intérieur de ces groupes unis par les usages que se forment les caractères nationaux. Comme j'ai déjà écrit toute une étude sur ce sujet, je n'en puis parler à présent. En proscrivant pendant des générations les membres réfractaires, en encourageant et en récompensant les membres dociles, on a rendu les premiers de plus en plus rares, les seconds de plus en plus nombreux. La plupart des hommes copient surtout ce qu'ils voient, prennent le ton de ce qu'ils entendent, et ainsi se forme un type fixe, un caractère persistant. Cet effet ne se produit pas seulement dans la sphère morale et intellectuelle. Je ne puis admettre, quoi qu'en disent les plus grandes autorités, qu'aucune sélection inconsciente n'ait agi dans la formation de la race humaine. S'il n'y a eu ni sélection de ce genre ni sélection voulue, comment se sont produites ces races si nombreuses, auxquelles nous donnons le nom de nations? Dans les sociétés où l'usage règne tyranniquement, les esprits qui sont en désaccord avec lui sont d'abord domptés, puis deviennent mélancoliques, puis malades; puis enfin ils meurent. Un Shelley n'aurait guère pu vivre dans la Nouvelle Angleterre, et une race de Shelley y serait impossible. M. Galton voudrait que l'on créât des races en unissant des hommes ayant certains caractères prononcés avec des femmes pourvues des mêmes caractères. Mais certainement c'est ce que la nature a fait de temps

immémorial et surtout dans les nations les plus rudes et dans les temps les plus durs. A chaque génération la nature a découragé dans chaque groupe les individus qui n'étaient pas en harmonie avec les usages régnants, leur a ainsi ôté la possession complète de leur vigueur, et, s'ils étaient faibles, les a tués. Le caractère spartiate se forma parce que ceux-là seulement dont l'âme était d'une trempe spartiate pouvaient résister à l'existence spartiate. Le caractère des anciens Romains se forma de la même façon. Peut-être tous les caractères nationaux bien marqués remontent-ils à une époque de discipline rigide et universelle. Dans les temps modernes où la société est plus tolérante, les nouveaux caractères nationaux ne sont ni si forts, ni si accusés, ni si uniformes.

C'est cette œuvre qui occupe la société dans les temps pré-historiques. Qu'elle ait été ainsi occupée pendant des siècles, c'est ce qui ne contredit pas notre principe général relativement aux sauvages, et ce qui s'explique même par ce principe. Quelque étrange que soit cette conclusion, quelque incroyable qu'elle puisse paraître, l'expérience nous a enseigné à croire des choses aussi étranges.

En second lieu, ce principe et cette conception des temps historiques nous expliquent la signification et l'origine de la plus ancienne et de la plus étrange des anomalies sociales, anomalie qui est une des premières choses que l'histoire nous apprenne, l'existence des nations à castes. Rien d'aussi étrange, au premier abord, que l'aspect de ces communautés où plusieurs nations semblent liées l'une à l'autre, où chacune est gouvernée par ses

propres lois, où nulle d'entre elles ne fait attention aux lois qui gouvernent les autres. Mais si nos principes sont vrais, ce sont justement ces nations-là qui ont le plus de chances pour durer; car elles devaient avoir dans les premiers temps des avantages tout particuliers, et devaient non seulement se perpétuer elles-mêmes, mais aussi vaincre et tuer les autres. Le besoin caractéristique de la société primitive, c'est, nous l'avons vu, la rigueur de l'usage, ce sont des coutumes qui s'imposent et qui donnent l'unité. Mais le résultat visible de ces coutumes, leur inconvénient inévitable est la monotonie; puisque personne, dans ces sociétés, ne peut différer beaucoup de ses voisins ou ne peut cultiver les différences qui l'en séparent.

De telles sociétés sont nécessairement faibles à cause du manque de variété de leurs éléments. Mais une nation à castes est variée et composite; elle obtient, d'une manière praticable pour les sociétés primitives, la coopération constante de personnes aux caractères opposés, coopération qui, dans les époques subséquentes, est un des plus grands triomphes de la civilisation. Dans une époque primitive la division entre la caste des guerriers et celle des prêtres est particulièrement avantageuse. Quelque peu populaires que soient aujourd'hui les hiérarchies sacerdotales, et quelque peu dignes qu'elles soient de popularité, c'est cependant dans leur sein, selon toute probabilité, que la science commença et se transmit pendant des siècles. A cette époque une classe vouée aux travaux de l'intelligence ne pouvait exister qu'à la condition d'être protégée par la croyance que

quiconque offenserait un de ses membres serait certainement puni par le ciel. Dans cette classe à part, les découvertes se faisaient lentement, et certains progrès de discipline intellectuelle s'opéraient avec la même lenteur. Mais une communauté de ce genre est nécessairement impropre à la guerre, et la superstition qui empêche les prêtres d'être mis à mort par leurs compatriotes ne leur sera d'aucun secours dans une lutte avec l'étranger. Il y a peu de nations qui craignent de tuer les prêtres de leurs ennemis, et beaucoup de civilisations sacerdotales ont péri, sans laisser de traces d'elles-mêmes, avant d'avoir bien commencé. Mais une civilisation de ce genre ne périra pas si une caste de guerriers la double et si elle est tenue de la défendre. Au contraire, une telle civilisation aura beaucoup de chances pour vivre. La tête du sage dirigera le bras du soldat.

Qu'une nation divisée en castes ne puisse que difficilement s'établir, cela n'est pas douteux. Probablement une semblable nation ne pouvait naître que dans des pays conquis plusieurs fois, où les limites de chaque caste coïncidaient à peu près avec les limites de certains groupes de vainqueurs et de vaincus. Mais, ainsi que nous le voyons à présent, une fois fondée, elle avait des chances pour se perpétuer. Une communauté bigarrée, formée de tribus diverses ayant des usages divers, a d'abord plus de chances de se tirer d'affaire et de se défendre qu'une nation qui remonte à une souche unique et qui n'obéit qu'à une règle uniforme. Je dis « d'abord », parce que je pense qu'en ce cas, comme dans beaucoup d'autres que nous offre cette histoire si embarrassante du pro-

grès, les institutions mêmes qui aident le plus à faire le premier pas sont précisément celles qui gênent le plus pour faire le second. L'ensemble d'une nation à castes est plus varié que l'ensemble d'une nation sans castes; mais chaque caste en elle-même est plus embarrassante que ne l'est ou ne peut l'être une fraction quelconque d'une nation sans castes. Insensiblement une certaine façon d'agir, un certain type d'esprit s'impose à chaque caste, et il lui est très-difficile de s'en débarrasser, car tous ceux qu'elle admet sont élevés de la même façon et dressés aux mêmes occupations. Plusieurs nations sans castes ont poursuivi leurs progrès. Mais toutes les nations à castes se sont arrêtées de bonne heure, bien que quelques-unes d'entre elles aient duré longtemps. Dans la mosaïque de ces sociétés si singulièrement composées, chaque couleur a une nuance invariable et indélébile.

En troisième lieu nous voyons pourquoi si peu de nations ont fait des progrès rapides, et comment un si grand nombre sont devenues stationnaires. C'est dans ce travail même qui faisait d'elles des nations qu'elles se sont soumises à l'influence qui les a rendues stationnaires. Elles ne pouvaient devenir de véritables nations qu'en s'enchaînant par une loi et des usages fixes; et c'est la fixité de cette loi et de ces usages qui les a retenues dans l'état où depuis lors elles sont toujours restées. J'ai déjà écrit tout un chapitre là-dessus; je n'ai donc plus besoin d'en parler; si j'en ai dit un mot, c'est que c'est là une des conséquence les plus importantes, sinon la plus importante, de cette façon d'envisager la société.

Nous trouvons encore là un moyen d'expliquer un des

faits les plus curieux du monde actuel. « Les manières », dit un observateur pénétrant qui a de la vie réelle une expérience fort étendue, « les manières deviennent régulièrement de plus en plus mauvaises à mesure que vous vous avancez de l'Est à l'Ouest; elles sont excellentes en Asie, moins bonnes en Europe, et déplorables dans les états occidentaux de l'Amérique. » La raison de ce fait est que des manières imposantes sont un usage revêtu de dignité, qui tend à se conserver lui-même ainsi que tous les autres usages qui existent avec lui. Elles tendent à amener les hommes à l'obéissance. Un des romanciers les plus ingénieux de notre temps explique quelque part, dans une dissertation curieuse, pourquoi, dans une réunion de chasse, comme toutes les fois que des hommes sont réunis, il y en a « qui font la leçon et d'autres qui la reçoivent, » et pourquoi, dans chaque circonstance, la société reconnaît cette domination et cette subordination comme si elles étaient justifiées. « Ce n'est pas du tout, — ainsi s'exprime M. Trollope, — la capacité réelle qui donne la suprématie; très-souvent le personnage maltraité en sait tout autant que celui qui le maltraite. Ce n'est pas non plus la richesse qui décide de tout: bien qu'une grande fortune vous protége, vous mette presque toujours à l'abri des avanies, et vous assure toujours un respect passif, cependant, dans un groupe d'hommes de positions diverses, elle ne suffit pas à vous mettre en état de faire en effet la leçon aux autres. De même, ajoute le romancier, dans les écoles, les enfants laissent quelques-uns d'entre eux exercer la domination et font de quelques autres leurs esclaves. » Il conclut, — sans se tromper, à

ce qu'il me semble, — que cela tient à quelque chose qu'il y a dans la mine, dans l'allure de l'enfant ou de l'homme qui exerce cette domination. Sous ce rapport, des manières imposantes sont, dans les sociétés primitives, d'une importance essentielle ; ce n'est pas seulement alors une manière accessoire d'obtenir le respect ; c'est le moyen le plus efficace. Les institutions qui luttent les unes contre les autres et qui, aujourd'hui, ont en grande partie remplacé ce genre d'influence, n'existent pas encore. A cette époque reculée il n'y avait encore ni institutions anciennes, ni lois vénérées ; l'ascendant ordinaire de la gravité et de la dignité extérieures était une force de premier ordre pour dominer et calmer les hommes. Maintenant encore il est difficile de trouver un chef sauvage qui ne possède ces avantages ; et presque toujours ils le possèdent au plus haut degré. L'année dernière encore, un chef de Peaux-Rouges vint des prairies visiter le Président Grant, et tout le monde déclara qu'il avait les meilleures manières de Washington. Les ministres semblaient vulgaires auprès de lui, bien qu'ils lui fussent en réalité très-supérieurs, car ce n'était qu'un simple pillard. Mais des manières frappantes et imposantes étaient de tradition dans les sociétés où il avait vécu, parce qu'elles avaient dans ces sociétés une grande valeur : au contraire, il n'y a aucune tradition de ce genre aux États-Unis ; car nulle part on ne pense moins aux bonnes manières, et nulle part elles ne sont aussi peu utiles que parmi les rudes habitants d'une colonie Anglaise. Dans de tels pays la civilisation repose sur des influences toutes différentes.

Digitized by Google

Les manières étant si utiles et si importantes, les usages et les coutumes, en s'établissant, en assurent le développement. La société Asiatique est pleine de choses de ce genre, peut-être même devrait-on dire qu'elle en est entièrement composée.

« C'est en général, » nous dit Sir John Malcolm, « sur l'attitude et la conduite d'un ambassadeur relativement aux formes et aux cérémonies que les Persans se règlent pour juger le caractère de la nation qu'il représente. J'avais lu cela dans les livres, et tout ce que j'ai vu m'a convaincu que c'est tout à fait vrai. Heureusement l'Eltchy avait résidé dans quelques-unes des principales cours de l'Inde où les usages sont presque les mêmes. Il était donc profondément versé dans cette science importante qu'on nomme « Kâida-e-nishest-oo-berk hâst, » c'est-à-dire l'art de s'asseoir et de se lever, science qui comprend la connaissance des formes et des manières de la bonne société, et particulièrement les usages des souverains Asiatiques et de leurs cours.

« Il connaissait à merveille, dès son arrivée en Perse, les conséquences de chaque pas qu'il faisait sur ce terrain délicat ; et il tenait beaucoup à livrer toutes ses batailles sur les questions d'étiquette avant d'approcher du marchepied du trône. Il nous tourmenta donc, depuis le moment de notre débarquement à Ambusheher jusqu'à notre arrivée à Chiraz, par des leçons qui revenaient presque à chaque heure, afin que notre attitude fût irréprochable en tous lieux et dans toutes les circonstances. Il eut soin de nous enseigner quelle place nous devions prendre lorsque nous suivions à cheval une procession ;

quand nous devions rester assis ou debout dans notre intérieur ; quand nous devions nous lever de nos siéges; jusqu'à quelle distance nous devions avancer à la rencontre d'un visiteur ; jusqu'à quel endroit de la tente ou de la maison nous devions le suivre quand il prenait congé, si toutefois il était d'un rang assez élevé pour qu'on lui fît l'honneur de se déranger d'un pas.

« Toutefois ces règles qu'il fallait suivre en se levant, en restant debout, en marchant, en reprenant son siége, étaient relativement moins importantes que la manière dont il fallait à tel ou tel moment fumer nos khaliouns et prendre notre café. Il est vraiment étonnant de voir combien de choses en Perse dépendent du café et du tabac. Vous faites une politesse ou une offense, selon la manière dont vous offrez ces rafraîchissements favoris. Vous souhaitez la bienvenue à un visiteur ou vous le renvoyez, suivant la façon dont vous demandez une pipe ou une tasse de café. Vous marquez aussi, de la manière la plus précise, toutes les nuances de l'attention et de la considération, par le traitement qu'il reçoit de vous. Est-il au-dessus de vous, vous lui présentez les rafraîchissements vous-mêmes, et vous ne prenez les vôtres que lorsqu'il vous y invite. Avec un égal vous faites un échange de pipes, et vous lui présentez le café, en prenant vous-même la seconde tasse. S'il est d'un rang un peu inférieur au vôtre, et que vous vouliez lui témoigner de l'attention, vous le laissez fumer sa propre pipe; mais le serviteur lui donne, sur un signe de tête par lequel vous l'y autorisez, la première tasse de café. Si c'est tout à fait un inférieur, vous maintenez votre distance et gar-

dez votre rang en prenant vous-même la première tasse de café, et en faisant alors signe de la main au domestique de servir votre hôte.

« Lorsqu'un visiteur arrive, on fait venir le café et la pipe pour lui souhaiter la bienvenue ; quand vous en demandez une seconde fois, il voit qu'il peut partir ; mais cette partie de la cérémonie varie suivant le rang relatif ou l'intimité des personnages.

« Ce sujet peut paraître frivole à ceux pour qui les pratiques de ce genre sont des usages, non des règles ; mais dans ce pays il est essentiel de les observer ; car l'importance d'un homme, à ses propres yeux et aux yeux des autres, en dépend. »

Dans les anciennes sociétés soumises à la coutume, les manières, dont l'influence est si considérable, avaient été réduites en règles, afin qu'elles pussent seconder les usages établis et non les contrarier, et surtout qu'elles contribuassent à augmenter l'habitude d'agir d'après la coutume, loin de la combattre et de l'affaiblir. Il fallait, ainsi que nous l'avons vu, pour imposer à de telles sociétés le joug de la coutume, faire appel à tous les moyens : or, l'un des moyens les plus efficaces était de faire servir à cet effet le pouvoir des manières.

En dernier lieu nous comprenons à présent pourquoi l'ordre et la civilisation sont si peu stables, même dans les communautés progressives. Nous voyons fréquemment dans les états ce que les physiologistes appellent « l'atavisme, » c'est-à-dire un retour partiel des hommes à la nature instable de leurs ancêtres barbares. On a toujours dit, des scènes de cruauté et d'horreur comme celles qui

se produisirent dans la grande Révolution Française, et qui se produisent plus ou moins dans toute grande émeute, qu'elles mettent en lumière un côté secret et caché de la nature humaine. Or, nous voyons maintenant que ce sont les explosions de passions héréditaires qui ont été longtemps réprimées par des coutumes fixes, mais qui reparaissent au jour quand une catastrophe brise ce frein et rend tout à coup aux hommes la faculté d'agir librement. L'irritabilité du genre humain ne vient ainsi que de sa civilisation imparfaite et transitoire et de sa sauvagerie originelle. Les hommes, dans leur état préhistorique, ne pouvaient fixer leur pensée pendant une heure sur un but déterminé; maintenant encore, c'est à peine s'ils peuvent le faire, quand ils sont excités et jetés soudainement et complétement hors de leur antique sillon. Même des races très-élevées, comme les Français et les Irlandais, paraissent, dans les temps de troubles, presque incapables de stabilité ; on dirait qu'ils sont emportés dans toutes les directions où les poussent les passions du moment et les idées inspirées par la circonstance. Mais, pour traiter à fond des phénomènes de ce genre, il faut examiner de quelle manière les caractères nationaux peuvent être émancipés du joug de la coutume et préparés à l'usage du libre arbitre.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME

L'AGE DE LA DISCUSSION

De nos jours le plus grand contraste qui nous frappe est celui qui existe entre l'antique Orient avec ses civilisations fondées sur la coutume, et le jeune Occident avec ses civilisations changeantes. Il y a un an ou deux, on fit une enquête auprès des officiers les plus intelligents de notre armée d'Orient, pour savoir, non pas si le gouvernement faisait réellement du bien aux Orientaux, mais si les Orientaux eux-mêmes pensaient que nous leur faisions du bien. Dans la plupart des cas, les officiers, — qui sont, en pareille matière, la meilleure autorité, — répondaient ainsi : « Assurément les Indiens reçoivent de vous une foule de bienfaits inestimables; vous leur donnez une paix continuelle, la liberté du commerce, le droit de vivre à leur guise en se soumettant aux lois; sur ces points et sur d'autres ils sont dans un état beaucoup plus satisfaisant que jamais : et cependant ils ne peuvent se faire à votre domination. Ce qui les embarrasse c'est votre disposition constante à changer ou, comme vous dites, à perfectionner. Comme leur vie est réglée dans tous ses détails par

d'anciens usages, ils ne peuvent comprendre un gouvernement qui introduit toujours quelque nouveauté : ils n'attribuent pas du tout cette disposition au désir d'assurer leur bien-être et leur bonheur ; ils croient, au contraire, que vous avez quelque intention qu'ils ne peuvent comprendre, que vous voulez détruire leur religion; en un mot, que le but et l'objet de ces changements continuels est de faire des Indiens, non pas ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent être, mais quelque chose de nouveau, quelque chose qu'ils ne sont pas et ne veulent pas être. » Dans l'Orient, en un mot, nous nous efforçons de mettre du vin nouveau dans de vieilles bouteilles, d'introduire autant que possible une civilisation dont le progrès est l'âme dans une civilisation dont l'âme est l'immobilité : réussirons-nous ou échouerons-nous ? c'est peut-être la question la plus intéressante d'un siècle où les questions politiques importantes sont plus nombreuses que jamais.

Les recherches historiques nous montrent que ce sentiment des Hindous est le sentiment ancien, et celui des Anglais le sentiment moderne. « La loi antique, » nous dit Sir Henry Maine, « repose non sur un contrat, mais sur un état de choses ancien. » La vie, dans les civilisations antiques, aussi loin que nous reportent les documents juridiques, remonte à un temps où toutes les circonstances importantes de la vie étaient réglées par un usage à la fois social, politique et religieux ainsi que nous dirions à présent : ceux qui s'y soumettaient étaient incapables de l'analyser ainsi ; ces distinctions mêmes n'avaient aucune place ni dans leur esprit ni

dans leur langage; mais elles sentaient que cet usage était d'une importance impérissable, et que par-dessus tout il ne devait pas changer. Dans les livres précédents j'ai montré, ou du moins essayé de montrer pourquoi ces civilisations soumises à la coutume étaient les seules qui fussent appropriées à une société primitive; pourquoi, pour ainsi dire, elles pouvaient seules exister dans les premiers temps; comment elles possédaient, dans leur constitution même, un avantage décisif sur les civilisations en lutte avec elles. Mais il se présente maintenant une autre question : Si la fixité est un élément indispensable des civilisations primitives, comment donc une civilisation a-t-elle pu y renoncer? Sans doute la plupart des civilisations sont restées immobiles : nous voyons maintenant pourquoi la stagnation est la règle du monde, et pourquoi le progrès n'est qu'une exception très-rare; mais nous ne savons pas quelle cause a produit le progrès dans un cas très-rare, ou quelle est la chose dont l'absence l'a empêché de naître dans tous les autres cas.

L'histoire donne à cette question une réponse très-claire et très-remarquable. C'est que le passage de l'âge d'immobilité à l'âge du libre arbitre se produisit pour la première fois dans des états où le gouvernement était d'une manière prononcée un gouvernement de discussion, et où les sujets de cette discussion étaient jusqu'à un certain degré des questions abstraites, c'est-à-dire, des questions de principes. C'est dans les petites républiques de la Grèce et de l'Italie que la chaîne de la coutume fut pour la première fois brisée. « La liberté

dit : que la lumière se fasse ! et, comme le soleil au-dessus des flots, Athènes s'éleva. » Ainsi parle Shelley, et sa philosophie est dans ce cas beaucoup plus correcte que d'ordinaire. Un état libre, cela veut dire un état, — appelez-le république ou monarchie, — où le pouvoir suprême est partagé entre un grand nombre de personnes, où il y a discussion entre ces personnes. Les républiques grecques furent les premiers gouvernements de ce genre dans l'histoire, sinon dans le temps, et Athènes fut la plus grande de ces républiques.

Il est facile, après l'évènement, de dire pourquoi l'histoire devait nous enseiguer cela et non autre chose. Il est aisé de voir pourquoi la discussion des actions et des intérêts généraux devait être un principe de changement et de progrès. Dans la société primitive toute tentative d'originalité dans la vie était interdite et réprimée par la règle même de la vie. Cela ne fut peut-être pas aussi vrai dans l'ancienne Grèce que dans certaines autres parties du monde. Mais dans la Grèce même il en fut à peu près ainsi. Comme l'a dit un écrivain récent, « la loi se présentait alors à l'esprit des hommes comme une chose vénérable et immuable, aussi ancienne que la cité; elle avait été établie par le fondateur lui-même, lorsqu'il élevait les murailles de la cité et qu'il en allumait le foyer sacré. » Un homme ordinaire qui aurait voulu frayer une route inexplorée, commencer de sa propre autorité quelque pratique importante et nouvelle, aurait reçu l'ordre impérieux de renoncer à ses nouveautés sous peine de mort : on lui aurait dit qu'il s'écartait des prescriptions imposées par les Dieux de la nation, et

qu'il ne devait pas, pour satisfaire un caprice, se permettre une telle liberté. Au contraire les autres avaient un grand intérêt dans ses actions. S'il désobéissait, en effet, les Dieux pouvaient infliger au peuple entier, aussi bien qu'à lui, un châtiment sévère.

Dans les sociétés les plus antiques on attribuait à chacun des membres le pouvoir d'attirer le courroux des divinités sur l'association tout entière, sur les autres autant que sur lui-même. Dans un âge de superstition, le fidèle tremblant aurait tué le téméraire isolé à son premier pas dans la route des innovations. Ce que Macaulay invoque avec tant de confiance comme une source de progrès incessants, — le désir que ressent chaque homme d'améliorer sa condition, — ne pouvait agir alors : l'homme était obligé de vivre comme avaient vécu ses ancêtres.

La libre pensée et les sciences progressives, dont on parle tant aujourd'hui, ne vinrent que bien longtemps après cette période reculée. Le premier sujet et le plus naturel auquel l'esprit humain s'intéresse d'abord est la religion ; le premier usage que fasse de sa raison le penseur à demi émancipé, c'est de l'appliquer aux grands problèmes de la destinée humaine, de chercher d'où il vient, où il va, de se former par lui-même l'idée de Dieu la plus satisfaisante possible. Mais, ainsi que l'a dit heureusement M. Grote : « C'est ce que les anciens temps ne permettaient pas à l'homme de faire. Sa *gens* ou sa φρατρια l'obligeait de croire ce qu'elle croyait elle-même. La tolérance est, de toutes les idées, la plus moderne ; car cette idée que la fausse religion de A ne peut nuire, dans ce

monde ni dans un autre, au bien-être de B, est, — quelque étrange que cela paraisse, — une idée moderne. Quant au secours de la science, dans la situation d'esprit à laquelle nous nous reportons, il est encore plus illusoire. La science physique telle que nous la comprenons, c'est-à-dire l'investigation systématique et minutieuse de la nature extérieure, n'existait pas alors. De rares observations isolées et superficielles, un calendrier à demi-correct, des secrets généralement découverts par les prêtres et gardés par eux, étaient tout ce qu'on avait imaginé jusqu'alors ; l'idée de trouver dans l'étude permanente de la nature une base pour la découverte de nouveaux instruments et de faits nouveaux, n'existait pas non plus. C'est une idée moderne, qui est encore particulière à quelques nations Européennes. Dans la ville la plus intelligente, dans l'époque la plus éclairée du monde antique, Socrate, le plus intelligent de ceux qui l'habitaient, détournait ses disciples de l'étude de la physique, parce qu'elle produisait, disait-il, l'incertitude, et n'augmentait pas le bonheur des hommes. Ce genre de science, qui est maintenant le plus intimement lié aux progrès de l'humanité, était, à cette époque, le plus étranger à ces progrès.

Mais un gouvernement de discussion, s'il peut être supporté, brise aussitôt le joug de l'immuable coutume. Ce sont en effet deux choses inconciliables. Le seul fait de mettre un sujet en discussion, avec l'intention de se laisser guider dans sa conduite par cette discussion, est un aveu par lequel on reconnaît que ce sujet n'est nullement réglé par la coutume établie, et que l'on est, sur

ce point, libre de se déterminer dans un sens ou dans l'autre. On reconnaît en même temps qu'il n'y a pas d'autorité sacrée, pas d'homme transcendant et désigné par le ciel, auxquels la communauté soit tenue d'obéir à cet égard. Si l'on admet une fois la discussion sur un seul sujet ou sur un certain ordre de sujets, bientôt l'habitude de la discussion s'établit, le charme sacré de l'usage et de la coutume est rompu. « La démocratie », a-t-on dit dans les temps modernes, « est comme le tombeau; elle prend, mais elle ne rend pas ». Cela n'est pas moins vrai de la discussion. Soumettez une fois réellement un sujet à cette épreuve, et vous ne pouvez plus désormais l'y dérober; vous ne pouvez plus le voiler de mystère, l'entourer d'une interdiction sacrée; il reste pour toujours ouvert au libre arbitre, exposé aux délibérations profanes.

Les seuls sujets qui puissent d'abord et jusqu'à une époque déjà très-avancée de la civilisation, être soumis à la discussion dans la communauté, sont les questions relatives aux intérêts visibles et pressants de cette communauté; ce sont les questions politiques dont l'importance est considérable et la solution urgente. Si une nation a conquis d'une manière très-marquée l'habitude, et montré la faculté de traiter ces questions avec liberté, et de les décider avec prudence, de discuter beaucoup sur la politique sans que ces discussions lui soient fatales, on peut lui prédire avec confiance qu'elle fera des progrés énormes dans toutes les autres voies de la civilisation. C'est ce qui découle clairement des principes par lesquels nous avons reconnu que la civilisation primitive

est guidée. Les premiers hommes pré-historiques étaient des sauvages passionnés qui ne s'astreignaient à l'ordre et ne se soumettaient à un pouvoir établi qu'avec la plus grande difficulté. Bien des siècles furent employés à commencer cet ordre et à fonder ce pouvoir; le seul agent suffisant et efficace pour y réussir fut la coutume consacrée; mais alors cette coutume étendit son empire sur toutes choses, arrêta tout progrès ultérieur, enchaîna l'originalité du genre humain. Si donc une nation est capable de conquérir les avantages de la coutume et d'en éviter les inconvénients, si, après des siècles d'attente, elle peut avoir en même temps l'ordre et la faculté d'user de son libre arbitre, aussitôt l'entrave fatale est brisée, les ressorts ordinaires du progrès, tels que nous les concevons dans une communauté moderne, commencent à déployer leur force d'élasticité.

La discussion, d'ailleurs, a pour le progrès des stimulants particuliers. Elle donne un prix à l'intelligence. Pour établir les arguments qui doivent déterminer une action politique, pour les établir avec une force qui suffit à la déterminer en effet, il faut un grand déploiement d'intelligence. Naturellement les arguments de ce genre n'ont rien d'absolu; l'argument le meilleur, à considérer la chose d'une façon abstraite, n'est pas nécessairement celui qui l'emporte. La discussion politique doit mettre en mouvement ceux qui devront agir; elle doit revêtir les idées, épouser l'esprit de son temps, comme elle en doit parler le langage. Mais, ces conditions remplies, une bonne discussion l'emporte sur une mauvaise; il n'y a point de peuple qui puisse supporter, ne fût-ce qu'un

jour, un gouvernement de discussion, s'il ne préfère, dans les limites de ses préjugés et de ses idées, un bon raisonnement à un mauvais, un argument solide à un argument défectueux. Les états libres assurent à la faculté d'argumenter un prix auquel rien ne peut se comparer dans les autres états.

La discussion enseigne aussi la tolérance, et l'histoire nous montre qu'elle seule l'enseigne. Dans toutes les sociétés gouvernées par la coutume, le fanatisme est la règle générale. Aujourd'hui encore, dans les pays arriérés, on regarde avec défiance quiconque dit quelque chose de nouveau; il est persécuté par l'opinion, s'il n'est frappé d'une pénalité. Une des plus grandes souffrances pour la nature humaine est celle que donne une idée nouvelle. Ainsi qu'on le dit vulgairement, cela « vous bouleverse » ; cela vous force à penser qu'après tout vos idées favorites sont peut-être fausses, vos croyances les plus fermes mal fondées. Jusqu'à présent il n'y avait aucune place qui fût assignée dans votre esprit à ce nouvel hôte, à cet intrus effrayant. Maintenant qu'il a forcé l'entrée, vous ne voyez pas d'abord qu'elle est, parmi vos anciennes idées, celle qu'il chassera ou qu'il ne chassera pas, celle avec laquelle il pourra se réconcilier, celle qui trouvera en lui un implacable ennemi. Il est donc naturel que le commun des hommes haïssent une idée nouvelle, et soient plus ou moins disposés à maltraiter l'original qui s'en fait l'introducteur. Les nations habituées depuis longtemps à la discussion sont elles-mêmes assez intolérantes. En Angleterre, où il y a en somme, sur la plupart des sujets, une plus grande liberté de discussion

qu'il y en eut jamais en aucun pays du monde, nous savons quel est encore le pouvoir du bigotisme. Mais la discussion, pour être suivie de succès, exige la tolérance. Elle échoue partout où, comme dans une Assemblée politique Française, quiconque entend une chose qui lui déplaît essaye de la faire tomber sous les huées. Lorsque nous savons qu'une nation est capable de supporter des discussions continues, nous savons par cela même qu'elle est capable de pratiquer sans se troubler une tolérance continue.

La puissance d'un gouvernement de discussion pour élever un peuple dépend évidemment, toutes choses égales, d'ailleurs, du plus ou moins d'importance des choses à discuter. Il y a des périodes où de grandes idées sont dans l'air, où, pour une raison ou pour une autre, les personnes communes elles-mêmes semblent avoir une grandeur inaccoutumée. L'âge d'Elisabeth en Angleterre fut par excellence une époque de ce genre. La nouvelle idée de la réforme, l'élargissement du monde et de ses limites (mœnia mundi) par la découverte de terres nouvelles et de nations étranges, avaient, en se réunissant, donné à la pensée une impulsion qu'on aurait de la peine à retrouver dans un autre siècle. Quoique la discussion ne fût pas entièrement libre, elle l'était beaucoup plus que dans la plupart des siècles et des contrées. Aussi semblait-il qu'on fût en toutes choses emporté en avant. La poésie, la science et l'architecture, quelque différentes qu'elles soient entre elles, quelque éloignées qu'elles paraissent de cette influence de la discussion, prirent un élan soudain. Macaulay aurait dit que nous

pouvons lire à bon droit la puissance de la discussion dans la poésie de Shakespeare, dans la prose de Bacon, dans les fenêtres de Longleat, dans les tours imposantes de Burleigh. Il n'y a ici, en réalité, qu'une autre application du principe dont j'ai eu l'occasion de parler si souvent au sujet du caractère des époques et des nations. Si, dans une époque, on estime particulièrement un certain pouvoir, ceux qui le possèdent seront imités, ceux qui en manquent seront méprisés. En conséquence une quantité inaccoutumée de ce pouvoir se développera et se manifestera au-dehors. Dans certaines limites la pensée vigoureuse et élevée était respectée au temps d'Elisabeth ; par conséquent, les penseurs élevés et vigoureux y furent nombreux, et l'effet dépassa de beaucoup la cause. Il pénétra jusque dans la science physique, dont bien peu de personnes se souciaient; il commença dans la philosophie une réforme à laquelle presque tous étaient opposés. En un mot le tempérament de l'époque encourageait l'originalité; en conséquence des hommes originaux s'élevèrent à la prééminence, s'avancèrent dans toutes les directions qu'il leur plut de suivre, atteignirent des buts auxquels leur époque n'avait jamais pensé, et la rendirent ainsi digne du souvenir des hommes.

Presque tous les grands mouvements de la pensée, dans les temps anciens et modernes, ont à peu près coïncidé avec l'époque d'un gouvernement de discussion. Athènes, Rome, les républiques Italiennes du moyen âge, les communes et les états généraux de l'Europe féodale, ont toujours eu pour accélérer le progrès,

une influence spéciale et particulière qu'elles devaient à leur liberté et que n'ont jamais exercée des états dépourvus de cette liberté. C'est lors des grandes époques de la pensée, pendant la guerre du Péloponèse, à la chute de la République Romaine, lors de la Réforme, lors de la Révolution Française, que cette liberté de parler et de penser a produit toutes ses conséquences.

Nous voyons pourquoi les discussions des tribus sauvages ont eu si peu d'influence, pour émanciper ces tribus du despotisme de leurs coutumes. L'éloquence des Indiens de l'Amérique du Nord, les premiers sauvages dont le caractère particulier se soit gravé dans l'imagination publique, est vite devenue célèbre; cependant à peine peut-on dire que ces Indiens aient été de meilleurs orateurs que beaucoup d'autres sauvages. Presque tous les sauvages qui se sont fondus et qui ont disparu devant l'Anglais parlaient mieux que lui. Mais l'éloquence de ces sauvages n'a pas eu et ne devait pas avoir de résultats. C'est une discussion relative non à des principes, mais à des actes : elle examine si telle expédition réussira et doit être entreprise; si telle autre échouera et ne doit pas être tentée; si tel village est le meilleur à piller; s'il vaut mieux piller tel autre. Des discussions de ce genre augmentent la vigueur du langage, accroissent la facilité de discuter, développent ces dons extérieurs de maintien et de gestes qui inspirent la confiance aux auditeurs; mais ils n'excitent point l'intelligence spéculative, ils n'amènent pas les hommes à argumenter sur des doctrines spéculatives ou à mettre en question les principes anciens. Ils perfectionnent matériellement, et à cer-

tains égards, les brebis dans leur parc; mais ils ne les excitent pas et ne les engagent pas à sauter par-dessus les barrières.

La question qui se présente maintenant est donc celle-ci : pourquoi, dans certains cas, les discussions portent-elles sur des idées fécondes, et pourquoi, dans d'autres cas, ne portent-elles que sur des affaires isolées ? La réponse que nous fournit l'histoire est aussi claire que remarquable. Certaines races d'hommes se montrent à nous, depuis l'époque où nous pouvons remonter dans leur histoire, ayant déjà la base d'une constitution libre. Elles ont les rudiments d'un gouvernement complexe, un monarque, un sénat, une assemblée générale des citoyens. Les Grecs étaient une de ces races; et il arriva tout naturellement que, dans la suite des temps, une lutte se produisit, — la première que nous connaissions, — entre le parti aristocratique, représenté dans l'origine par le sénat, et le parti populaire, représenté par l'assemblée générale. Ceci est évidemment une question de principe; c'est à ce titre qu'elle a été exposée, plus de deux mille ans aprés, d'une manière extrêmement remarquable. Il y a quelque soixante-dix ans un gentilhomme campagnard anglais nommé Mitford, — qui avait été jeté, comme tant d'autres de son époque, dans le parti aristocratique par la terreur qu'inspirait la première Révolution française, — trouva tout à coup dans la guerre du Péloponèse une sorte d'image de son propre temps. Il prit donc Thucydide, et là il vit, comme dans un miroir, les tendances et les luttes de son époque. C'était là une interprétation assez nouvelle : du moins elle avait mis bien

des siècles à se produire. Toutes les histoires modernes de la Grèce avant Mitford n'en avaient eu qu'une idée fort vague ; comme il n'était pas lui-même un homme d'une originalité extraordinaire, il n'aurait sans doute pas eu cette idée plus qu'un autre, si l'analogie des événements auxquels il assistait ne l'y avait aidé en lui fournissant un exemple sensible qui lui fit comprendre ce qu'il lisait. Exactement comme dans tous les pays d'Europe avant 1793 il y avait deux factions formées, l'une par la vieille aristocratie, l'autre par la démocratie croissante, de même chacune des cités de la Grèce, 400 ans avant Jésus-Christ, avait un parti populaire et un parti oligarchique. Voilà ce que vit M. Mitford. Comme il était aristocrate dans l'âme, il écrivit une histoire, qui n'est guère qu'un pamphlet, une arme de parti, et qui, nous devons le dire, peut maintenant encore se lire à ce point de vue. L'énergie de la passion qui inspira l'auteur a communiqué la vie aux expressions, et retient l'attention du lecteur.

Mais ce n'est pas tout. M. Grote, ce grand érudit que nous avons dernièrement perdu, reconnaissant aussi cette identité entre les luttes d'Athènes et de Sparte et les luttes de notre monde moderne, prit avec violence le parti opposé à celui de Mitford. Démocrate aussi passionné que Mitford était un aristocrate ardent, il écrivit une réponse qui dépasse de beaucoup par la science et le talent celle de son adversaire, mais qui lui est presque identique dans ses traits caractérisques ; car c'est avant tout un livre inspiré par une passion politique vigoureuse, écrit pour des personnes qui s'occupent de politique, et

non pas, — comme sont et doivent être presque toutes les histoires de l'antiquité, — le livre d'un homme qui s'occupe de l'érudition plus que de tout le reste, et qui écrit principalement, sinon exclusivement, pour les lettres. L'effet de la discussion des principes politiques fut le même dans les temps anciens et dans les temps modernes. Toutes les formes de pensée réglées par la coutume en furent ébranlées, non-seulement dans les cabinets des philosophes, mais dans l'esprit du grand nombre et dans les occupations quotidiennes des hommes ordinaires. La « libération de l'humanité, » ainsi que Gœthe avait coutume de l'appeler, l'affranchissement qui brisa pour les hommes le joug de l'usage héréditaire, de la loi rigoureuse, indiscutable, commença en Grèce, et produisit la plupart de ses grands effets, bons ou mauvais, en Grèce. C'est justement à cause de l'analogie entre les controverses de ce temps-là et celles du nôtre que l'on a pu dire : « L'histoire classique est une partie de l'histoire moderne; c'est l'histoire du moyen âge seule qui est ancienne. »

Si la Grèce n'avait eu aucune discussion de principes, il est probable qu'elle n'en aurait pas moins produit des œuvres d'art. Homère ne vous offre aucune discussion de ce genre. Les discours de l'Iliade, qui, — suivant M. Gladstone, le plus compétent des juges qui existent, — sont les plus beaux que l'homme ait jamais composés, ne contiennent pas de discussions de principes. On n'y trouve pas plus de tendances à l'esprit critique qu'à l'économie politique. Dans Hérodote vous voyez commencer l'âge de la discussion. Il appartient, au fond, à l'époque qui s'en

va. Il ne parle qu'avec respect de l'ordre et de la religion établis. Cependant, dans les voyages qu'il fit en Grèce, il doit avoir entendu une infinité d'arguments politiques; et par conséquent vous pouvez trouver dans son œuvre des traces nombreuses de recherches politiques abstraites, encore à l'état naissant. Les discours sur la démocratie, l'aristocratie et la monarchie, qu'il met dans la bouche des conspirateurs persans au moment où la monarchie était vacante, ont été avec raison déclarés absurdes, si on les considère comme des discours tenus en réalité par ces personnages. Jamais Asiatique ne pensa à de pareils sujets. Il est aussi facile de vous imaginer ces discours prononcés par Saül ou par David que par ceux à qui Hérodote les attribue. Ce sont des discours grecs, pleins de discussions grecques, inspirés par l'expérience, déjà considérable, que les Grecs avaient des résultats de la discussion. L'époque des débats commence, et Hérodote lui-même, le moins fait de tous les hommes pour la dispute, Hérodote, le plus doux et le plus simple des narrateurs, en ressentait déjà les effets. Lorsque nous arrivons à Thucydide, nous voyons les résultats de la discussion aussi complets qu'ils le furent jamais. La lumière que nous trouvons chez lui est une lumière pure, limpide, qui n'est ni colorée par l'usage, ni altérée par les coutumes consacrées. De même que l'histoire de Grote a souvent l'air d'un rapport fait au Parlement, de même la moitié de l'œuvre de Thucydide ressemble à un discours, ou aux matériaux d'un discours destiné à être prononcé dans l'assemblée des Athéniens. Il est inutile de parler des temps qui suivirent.

Chaque page de Platon et d'Aristote porte des traces frappantes et ineffaçables de l'âge de discussion dans lequel ils vivaient; il est impossible que la pensée soit plus libre. L'intelligence spéculative était désormais délivrée de l'autorité de la tradition et de la coutume; son affranchissement était complet.

Sans doute cette indépendance à l'égard du préjugé, et cette soumission à la raison, que j'attribue à l'ancienne Athènes, ne pénétraient pas à une grande profondeur dans la population de cette cité. Deux grandes classes de cette population, les esclaves et les femmes, ne partageaient en rien ces qualités; la population libre elle-même contenait certainement une proportion de personnes très-ignorantes et très-superstitieuses plus considérable que nous ne nous le figurons d'ordinaire. Notre attention se concentre sur les produits les plus parfaits de la culture Athénienne, sur les livres qui sont parvenus jusqu'à nous; et nous oublions que les actes du peuple Athénien, dans certaines circonstances des plus importantes, prouvent la superstition la plus grossière. Cependant, en ce qui regarde la partie intelligente et cultivée de la société, le triomphe de la raison était complet : les esprits les plus élevés et les plus philosophiques étaient alors aussi disposés qu'ils le furent jamais à obéir à l'évidence et à la raison; il est même probable que cette disposition était plus prononcée chez eux. Du moins la coutume avait perdu sur eux toute son autorité, et les conditions essentielles du progrès intellectuel étaient, à cet égard, parfaitement remplies.

On dira peut-être que j'accorde trop d'importance à l'i-

dée classique du développement humain; que l'histoire renferme aussi les témoignages d'un progrès d'un autre ordre; que, dans un certain sens, il y eut progrès en Judée aussi bien qu'en Attique. Il est certain, en effet, qu'il y eut là du progrès; mais il ne s'opéra que sur un point. Mettons de côté la religion et ce que les Juifs apprirent des étrangers, on peut se demander s'il y eut beaucoup de nouveau entre Samuel et Malachie. Il y eut du progrès dans la religion; il n'y en eut aucun en dehors de la religion. C'était une conséquence de la cause même de ce progrès. Dans toute l'antiquité, dans tout l'Orient, dans toutes les parties du monde qui conservent plus ou moins leur ancienne condition, il y a deux classes d'instituteurs religieux : l'une, celle des prêtres, hérite des inspirations et des croyances du passé; l'autre, celle des prophètes, possède l'inspiration du présent. Curtius nous fait fort bien saisir cette distinction dans l'ancienne Grèce telle que nous la présente l'histoire de ses premiers temps.

L'art des devins est une institution complètement différente du sacerdoce. Il est fondé sur la croyance que les Dieux sont constamment voisins de l'homme, et que, en gouvernant le monde, ce qui comprend toutes choses grandes et petites, ils ne dédaignent pas de manifester leur volonté. Oui, il semble nécessaire que, toutes les fois qu'il y a quelque difficulté dans le système moral du monde humain, elle se manifeste aussi par quelque signe dans le monde physique, si toutefois les mortels sont capables de comprendre ces avertissements divins et d'en profiter.

« Il faut pour cela une faculté spéciale ; ce n'est pas

un talent qu'on puisse acquérir par aucun art, aucune science humaine, mais plutôt une sorte d'état de grâce qui se rencontre chez certains individus ou certaines familles isolées dont les oreilles et les yeux sont ouverts aux révélations divines, qui sont, plus que le reste du genre humain, en communication avec l'esprit divin. Par conséquent c'est leur devoir et leur mission de se donner comme les organes de la volonté divine; ils ont raison d'opposer leur autorité à toutes les puissances de ce monde. On voit qu'avec ces idées des conflits étaient inévitables; et les souvenirs de l'intervention de Tirésias et de Calchas, qui se transmettaient dans la nation grecque, prouvent que les rois héroïques n'avaient pas seulement trouvé une aide et un soutien, mais aussi de l'opposition et des protestations violentes, dans les paroles sorties de ces bouches prophétiques. »

En Judée il y avait exactement le même genre d'opposition qu'ailleurs. Tout ce qui est nouveau vient des prophètes, tout ce qui est ancien est conservé par les prêtres. Mais ce qui est particulier à la Judée, — je n'ai pas un moment la prétention d'expliquer cette particularité, — c'est que les révélations des prophètes sont, dans leur ensemble, des améliorations incontestables ; qu'elles renferment, à mesure que le temps avance et que les époques se succèdent, des vues de plus en plus pures et de plus en plus hautes sur la religion. Mais ce n'est pas de cette particularité que je veux m'occuper à présent. Ma thèse est que le progrès ainsi opéré n'a pas cette force d'expansion qui appartient au progrès causé par la discussion. Recevoir une conclusion particulière en vertu

du *ipse dixit*, en vertu de l'autorité reconnue d'un maître admiré, n'est pas une chose aussi propre à vivifier l'intelligence argumentative et critique que si l'on cherchait à établir ses conclusions soi-même. Aussi le progrès religieux amené par les prophètes ne brisa pas l'ancien code et le despotisme de l'usage. Au contraire ces deux influences s'ajoutaient. A chaque génération l'esprit conservateur bâtissait les sépultures et acceptait l'enseignement des prophètes anciens, tout en persécutant quelquefois et même en mettant à mort les prophètes actuels. Mais la discussion et la coutume ne peuvent se combiner ainsi : leurs méthodes, ainsi que s'exprimeraient des philosophes modernes, sont contradictoires. Par conséquent le progrès des états classiques éveillait graduellement l'intelligence entière : celui de la Judée était partiel et ne perfectionnait que la religion. Aussi, dans l'histoire du progrès intellectuel, les peuples classiques tiennent le premier rang, les Juifs occupent le second ; de même que dans une histoire spéciale de la théologie, lesrangs des uns et des autres seraient peut-être intervertis.

Une seconde expérience a été faite sur le même sujet. On peut caractériser approximativement (mais ce n'est qu'approximativement) le moyen âge en disant que c'est un retour à la période où l'usage régnait, et qu'il a abandonné l'habitude classique de la pensée libre et indépendante. Je ne prétends pas un instant que ce soit là déterminer exactement le trait propre et principal du moyen âge; je ne puis examiner non plus jusqu'à quel point cette époque avait l'avantage sur les temps anté-

rieurs : ceux qui en sont partisans disent qu'elle l'emportait de beaucoup sur la période classique; ses ennemis disent qu'elle était inférieure de beaucoup. Mais tous, amis et ennemis, admettront qu'on peut indiquer sommairement ainsi que je l'ai fait le trait le plus marquant du moyen âge. Ce que je veux montrer, c'est que, si le moyen âge fut caractérisé par un retour de cette puissance de l'usage qui avait signalé les temps antérieurs à la puissance athénienne, ce pouvoir de la coutume fut renversé à peu près par les mêmes moyens qui avaient servi à l'influence athénienne et à d'autres influences semblables pour mettre un terme à la période où l'usage régnait.

L'agent qui contribua le plus à renverser ces coutumes persistantes du moyen âge , coutumes si bien établies qu'elles semblaient devoir durer à jamais ou du moins jusqu'à ce qu'elles fussent emportées par quelque catastrophe historique, ce fut cet élément populaire des anciens gouvernements qu'on trouve partout répandu dans le moyen âge. Les tribus germaniques apportèrent avec elles, de leur ancienne résidence, un gouvernement qui comprenait, ainsi que celui des peuples classiques, un roi, un conseil et une assemblée populaire. Partout où elles allèrent, elles portèrent avec elles ces éléments qui se combinaient dans des proportions diverses, selon que la nécessité l'exigeait ou que le demandaient les circonstances. En ce qui concerne l'Angleterre, les excellentes dissertations de M. Freeman et de M. Stubbs ont prouvé ce fait de la manière la plus complète, et en ont convaincu les personnes mêmes qui peuvent le moins se piquer d'être

fort instruites dans la connaissance des temps anciens. L'histoire de la constitution Anglaise, autant du moins qu'elle intéresse le monde, est en réalité l'histoire complexe de cet élément populaire de l'ancien gouvernement, qui fut tantôt plus faible, tantôt plus fort, mais qui ne s'éteignit jamais, qui posséda la plupart du temps un pouvoir variable mais considérable, et qui de nos jours prévaut complétement. L'histoire de ce développement est l'histoire du peuple Anglais, et les discussions qui avaient cette constitution pour sujet et pour théâtre, les controverses relatives à son organisation et celles qui portaient sur ses véritables effets, ont contribué plus que toute autre chose à former et à instruire l'intelligence politique de l'Angleterre. Mais dans la plus grande partie de l'Europe, et en Angleterre principalement, l'influence de la religion a été toute différente de ce qu'elle avait été dans l'antiquité. On peut l'appeler une influence de discussion. Depuis le temps de Luther, cette conviction s'est plus ou moins enracinée dans les esprits, à savoir qu'un homme peut, par le travail de son intelligence, se faire sa propre religion, et qu'il doit se la faire, s'il veut remplir le plus élevé de tous les devoirs. L'influence de la discussion politique et l'influence de la discussion religieuse ont été si longtemps et si étroitement associées, se sont prêté l'une à l'autre une aide si efficace, que les vieilles notions de fidélité, de dévouement au souverain, d'autorité, telles qu'elles existaient au moyen âge, n'ont presque plus d'empire sur les meilleurs esprits.

Il est vrai que l'influence de la discussion n'est pas la

seule force qui ait contribué à produire cet effet immense. Dans les temps anciens comme dans les temps modernes d'autres forces l'ont secondée. Le commerce, par exemple, est évidemment une force qui a fait beaucoup pour établir entre les hommes de coutumes et de croyances différentes un contact intime, et qui de la sorte a aidé à la transformation de toutes ces croyances et de toutes ces coutumes. La colonisation est encore une influence de ce genre : elle établit les colons parmi des indigènes dont la race et les usages leur sont étrangers, et généralement elle les oblige à n'être pas trop sévères dans le choix des éléments mêmes qui composent les colonies. Ils sont obligés de s'associer et de s'assimiler les groupes et les hommes qui leur sont utiles, bien que les coutumes héréditaires de ces auxiliaires ne soient peut-être pas identiques, bien qu'elles soient peut-être même en opposition avec les leurs. Dans l'Europe moderne l'existence d'une Eglise cosmopolite, qui prétend être au-dessus des nations, et qui en réalité s'étend sur les nations, a contribué, ainsi que les restes épars de la loi et de la civilisation romaines, à seconder l'influence libératrice de la discussion politique. On pourrait encore signaler d'autres causes. Mais ces causes secondaires n'ont peut-être jamais été capables à elles seules de produire la liberté intellectuelle : du moins il est certain que dans les cas les plus remarquables l'influence de la discussion a présidé à la création de la liberté, qu'elle y a joué le rôle dominant.

Assurément il n'est pas difficile de trouver des exceptions apparentes. On peut dire qu'à la cour d'Auguste il

y avait en général beaucoup de liberté intellectuelle, qu'on y était presque entièrement détaché des préjugés anciens, tandis qu'il n'y avait aucune liberté pour la discussion politique. Sans doute ; mais ce qui a fait la gloire de ce temps venait d'une époque de grande liberté : la République avait formé les hommes que gouverna l'empire. Le rapprochement intime des éléments les plus divers sous l'empire était sans doute, de lui-même, peu favorable aux préjugés héréditaires, et favorable à l'activité intellectuelle. Cependant, si nous exceptons l'Église, qui forme un sujet particulier et qui veut être étudiée à part, combien l'empire ajouta peu à ce que la république avait laissé ! Comme on n'avait pas la faculté d'échanger librement ses idées, les idées elles-mêmes demeuraient stériles. Il est possible aussi, et je n'en doute pas, qu'une grande liberté intellectuelle puisse, des pays où la discussion est libre, se répandre dans ceux où elle est limitée. C'est ainsi que dans le dix-huitième siècle la liberté intellectuelle en France doit être attribuée en grande partie à la proximité de l'Angleterre et de la Hollande et à des relations continuelles avec ces deux pays. Voltaire séjourna parmi nous ; il n'y a pas une page de l'Esprit des Lois qui ne prouve combien Montesquieu apprit dans notre pays. Mais, naturellement, c'était seulement une partie de la culture française qui venait de cette source : le germe pouvait être étranger, mais le tissu était national. Cela est fort naturel, car il serait absurde d'appeler l'Ancien régime un gouvernement sans discussion : la discussion y abondait au contraire ; seulement, en raison de la mauvaise

forme du gouvernement, on n'était jamais sûr qu'elle ferait sentir ses effets d'une façon certaine et commode dans la marche de la politique. Le despotisme « tempéré par l'épigramme », était un gouvernement qui permettait, dans certaines limites, la liberté de discussion et même la licence, et qui se laissait diriger par ces discussions dans la pratique d'une façon intermittente, par soubresauts, non d'une façon avouée et continue.

Mais bien que le gouvernement de discussion ait été, dans les premiers comme dans les derniers temps, un organe essentiel pour le perfectionnement du genre humain, c'est cependant, à son origine, une plante singulièrement délicate. Tout d'abord les chances d'existence ne sont pas en sa faveur. Au commencement les membres d'un état libre sont nécessairement peu nombreux. L'essence même de ce gouvernement veut que la discussion soit soumise à chacun de ces membres. Mais dans les temps primitifs, quand on écrit difficilement, qu'on lit peu, qu'on n'a pas encore imaginé le système représentatif, ceux qui doivent être guidés par la discussion ont besoin de l'entendre de leurs propres oreilles, de voir l'orateur face à face, et de ressentir en personne son influence. Les premiers états libres furent de petites villes, plus petites que toutes les divisions politiques existantes, à l'exception de la république d'Andorre, qui est comme un reste de ces états. C'est sur la place du marché d'une ville de province, comme nous dirions à présent, et sur des sujets peu importants relatifs à cette ville de marché, que la discussion commença; c'est à ce point de départ qu'il faut faire remonter la série de

tant d'immenses conséquences. Quelques hommes accoutumés comme moi aux recherches historiques, ont peine à regarder cette place sans un peu de rêverie et d'émotion, quoique tout y paraisse pauvre et commun. Mais ces petites villes sont faibles. — Le nombre est, dans les guerres des temps primitifs, comme dans celles d'aujourd'hui, la principale condition de la victoire. Or dans les premiers temps il n'y a qu'une sorte d'états qui se rencontrent communément avec une population extrêmement nombreuse : dans toutes les régions du globe nous trouvons de grandes populations compactes unies par des coutumes traditionnelles et des sentiments consacrés; qui sont gouvernées par quelque soldat, généralement un soldat d'une tribu étrangère, qui les a vaincues, qui leur a, ainsi qu'on l'a dit, « sauté sur le dos; » ou si ce n'est lui qui l'a fait, ce sont ses ancêtres. Ces grandes populations, gouvernées par une volonté unique, ont sans doute écrasé et détruit d'innombrables petites cités au moment même où elles commençaient à établir leur liberté.

C'est ainsi que les cités grecques d'Asie furent soumises à la Perse, et les cités de la Grèce même devaient être soumises aussi. Il n'est point d'enfant dans les écoles qui n'ait senti qu'il fallut la folie la plus insigne et la plus incroyable incapacité de la part des chefs des Perses pour sauver la Grèce et l'empêcher d'être conquise, au temps de Xerxès comme au temps de Darius. L'avenir de la civilisation intellectuelle fut alors joué dans une partie où il n'avait en sa faveur, à ce qu'il semble, que des chances insignifiantes. Si les chefs des Perses avaient

montré seulement l'habileté médiocre, la prudence militaire ordinaire qu'on pouvait attendre d'eux, c'en était fait de la liberté grecque. Athènes, comme tant de cités Ioniennes de l'autre côté de la mer Égée, aurait été absorbée dans un grand despotisme; nous ne saurions rien de ce qui a éternisé sa mémoire, car rien de cela n'aurait existé. Ses citoyens auraient pu être ingénieux, habiles, prompts à l'imitation : assurément ils n'auraient été ni libres ni originaux. Ce qui empêcha Rome d'être soumise à un grand empire, c'est qu'heureusement il n'y en avait aucun dans le voisinage. Elle soutint ses premières guerres contre des cités comme elles, qui l'égalaient à peu près en importance, quoiqu'elle les surpassât en valeur. Ce fut seulement après avoir conquis l'Italie qu'elle commença à se mesurer contre les despotismes asiatiques. Elle devint assez forte pour les battre, avant de s'être assez avancée pour se trouver en lutte avec eux. Une multitude innombrable de petites cités, qui auraient pu rivaliser avec Athènes ou avec Rome, périrent sans doute, longtemps avant qu'on imaginât d'écrire l'histoire, sans laisser une trace de leur existence. Les faibles proportions et la force insuffisante des premiers états libres les exposaient toujours à être facilement détruits.

A l'intérieur ils sont plus fragiles encore. Aussitôt que la discussion commence, les tendances sauvages des hommes se déchaînent. Même dans les communautés modernes, où ces tendances ont été affaiblies par des siècles de culture et réprimées par des siècles d'obéissance, aussitôt qu'une question vitale est entièrement

soumise à la discussion, ne voit-on pas éclater les passions les plus âpres et les plus violentes? Quelques chances qu'aient les premiers états libres d'être détruits par des forces extérieures, ils sont bien plus exposés encore à périr par leurs propres forces.

C'est pourquoi de tels états sont très-rares dans l'histoire. On pourrait même, si l'on ne jetait sur les faits qu'un coup d'œil superficiel, avancer qu'ils ne se rencontrent que dans une race particulière. Les institutions libres les plus importantes de beaucoup, les seules dont il reste encore des représentants dans le monde, sont nées soit des premières constitutions des nations classiques (c'est-à-dire grecques ou latines), soit des premières constitutions des nations germaniques. C'est là que remonte tout ce que nous possédons de liberté; c'est là qu'il faut faire remonter ces vérités qui pourraient sembler, à première vue, composer toute la liberté historique. Or les nations germaniques, comme les nations classiques, appartiennent à ce que les ethnologistes nomment la race Aryenne. On pourrait soutenir que le pouvoir de former des états libres existait dans cette famille du genre humain à un degré supérieur, et même lui était particulier. — Malheureusement pour cette théorie commode, les faits ne s'accordent pas avec elle. D'abord il est certain que la race qu'on appelle Aryenne n'est pas libre tout entière. Les Aryens Orientaux, ceux, par exemple, qui parlent des langues dérivées du sanscrit, comptent parmi les populations les plus serviles du genre humain. Donner aux Bengalais une constitution libre, ou s'attendre à leur en voir élaborer

une, ce serait le comble de la folie. Il y a donc, outre l'origine aryenne, quelque autre chose nécessaire pour rendre les hommes propres à la discussion et les former à la liberté. Ce qu'il y a de plus grave pour l'argument que nous combattons, c'est que des races non aryennes ont été capables de liberté : Carthage, par exemple, était une république Sémitique. Nous ne connaissons pas sa constitution dans tous ses détails, mais nous en savons assez pour ce que je veux établir; nous savons que c'était un gouvernement auquel beaucoup de personnes prenaient part, et sous lequel la discussion était constante, active et decisive. Sans aucun doute Tyr, métropole de Carthage, les autres colonies Tyriennes et les colonies de Carthage, étaient aussi libres que Carthage elle-même. Nous avons donc tout un groupe d'anciennes républiques qui n'étaient pas de race Aryenne, et dont l'une, étant plus ancienne que les républiques classiques, n'avait pu rien emprunter ni rien imiter d'elles. Ainsi la théorie qui voudrait faire du gouvernement de discussion le patrimoine exclusif d'une seule race du genre humain est tout-à-fait insoutenable.

Je ne tiens prête aucune contre-théorie. Je ne puis avoir la prétention d'expliquer complétement pourquoi une si faible minorité du genre humain a possédé, depuis que nous la connaissons, un gouvernement qui, avec le cours du temps, fournit des discussions de principes, et pourquoi la grande majorité du genre humain n'a rien possédé de pareil. Cela est presque aussi impossible que de dire pourquoi Milton fut un poète de génie et Bacon un philosophe. Ou plutôt, c'est la même ques-

tion ; car les causes qui ont donné naissance aux variétés frappantes des caractères individuels sont les mêmes, au fond, que celles qui ont donné naissance dans les caractères nationaux à de semblables différences. J'ai, il est vrai, essayé de montrer qu'un type marqué de caractère individuel ayant une fois pris son origine dans une nation et ayant trouvé faveur auprès d'elle, a beaucoup de chances de s'y fixer et de devenir permanent, en vertu de causes qui ont été déterminées. Une fois la naissance du type accordé, nous pouvons, je crois, expliquer comment il se développe et se renforce ; mais nous ne pouvons pas du tout expliquer pourquoi le type primitif des caractères originaux a fait son apparition dans un lieu plutôt que dans un autre. Le climat et le milieu physique, pris dans leur sens le plus étendu, ont incontestablement une grande influence ; ils sont un des facteurs de la cause, mais ils n'en sont pas le seul facteur ; car nous trouvons des races d'hommes très-différentes qui vivent dans le même climat et sous l'influence du même milieu ; et nous avons toute raison de croire que ces races dissemblables ont ainsi vécu dans ce voisinage pendant des siècles. La cause des types doit être une chose en dehors de la tribu, qui agit sur une chose qui est dans la tribu, sur une chose que la tribu possède par hérédité. Mais quelle est cette chose, je ne crois pas que personne puisse l'expliquer le moins du monde.

Je crois que l'on peut, à l'aide de l'histoire, assigner les conditions suivantes à une nation, pour qu'elle soit capable d'un gouvernement fournissant des principes à la discussion et, par conséquent, conduisant au progrès.

D'abord la nation doit posséder la puissance paternelle sous une forme assez marquée pour donner à la famille une existence propre et distincte, pour rendre probable et possible une éducation et une discipline domestiques. Tant que la filiation s'établit seulement par la mère, la famille reste dans le vague, et aucun progrès vers une forme de gouvernement élevée n'est possible. En second lieu, il semble que ce gouvernement doit avoir été créé très-graduellement : par l'agrégation des familles en clans ou *gentes*, et des clans en nations ; puis par l'expansion de ces nations qui en vinrent à enfermer des groupes extérieurs environnants pour les joindre au premier groupe compact et sacré, le nombre de ceux qui prenaient part à la discussion s'augmenta, d'abord très-lentement. En troisième lieu, le nombre des sujets ouverts à la discussion, c'est-à-dire des sujets sur lesquels l'opinion publique pouvait se décider librement, fut d'abord très-restreint. Dans l'origine la coutume réglait tout; le domaine de la libre discussion ne s'élargit qu'avec beaucoup de peine. Si je ne m'abuse pas, ce domaine ne put s'élargir qu'avec cette peine, parce que dans les premiers temps la coutume était le ciment de l'édifice social, et si on l'avait mise tout-à-coup en question, on aurait détruit la société. Mais quoique l'existence de ces conditions puisse être constatée historiquement, et quoiqu'on en puisse expliquer la raison par la philosophie, elles ne résolvent pas complétement la question, et ne nous apprennent pas pourquoi certaines nations ont ce gouvernement, tandis que d'autres ne l'ont pas ; au contraire elles laissent évi-

demment subsister un phénomène réfractaire à l'examen, un phénomène inexpliqué, inconnu.

II

C'est ainsi que les gouvernements de discussion brisèrent les liens antiques de la coutume, qui étouffaient le genre humain après l'avoir d'abord aidé et soutenu. Mais ce n'est là qu'un des nombreux services que ces gouvernements ont rendus, rendent et rendront au genre humain. Je n'ai pas l'intention de faire ici l'éloge de la liberté, mais je veux établir trois points qui n'ont pas été suffisamment remarqués.

Les âges civilisés reçoivent en héritage la nature humaine qui a triomphé dans les âges de barbarie; et cette nature, à bien des égards, ne s'accorde pas du tout avec les exigences de la civilisation. Ce qui fait la supériorité principale et essentielle des races humaines dans les premiers temps c'est la tendance à l'action. Les problèmes que les hommes ont alors à résoudre sont clairs et simples. L'homme le plus vigoureux au travail, celui qui tue le plus de daims, celui qui prend le plus de poisson, et plus tard celui qui nourrit les troupeaux les plus nombreux ou qui cultive le champ le plus étendu, voilà l'homme qui réussit. De même la nation qui est la plus prompte à tuer ses ennemis, ou qui en tue la plus grande quantité, voilà la nation qui prospère. Tout, dans la société primitive, tend à encourager l'action immédiate : toutes les peines s'abattent sur l'homme qui n'agit pas;

la sagesse traditionnelle de ces époques ne se lassait pas de répéter que « les délais sont dangereux, » que le paresseux, l'homme « qui ne fait pas rôtir ce qu'il a pris à la chasse, » ne prospèrera point sur cette terre, et même qu'il en disparaîtra bientôt. Par conséquent, l'impossibilité de rester en repos, un désir invincible d'agir immédiatement, est alors un des défauts les plus sensibles du genre humain.

Pascal disait que « tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. » Je ne vais pas jusque là; mais il est certain que nous aurions été une race beaucoup plus sage si nous avions été plus capables de demeurer en repos. Nous aurions bien mieux su de quelle manière nous devions agir lorsque viendrait le moment d'agir. La naissance des sciences physiques, le premier groupe considérable d'idées pratiques qui puissent être démontrées aux hommes, prouve cette vérité de la façon la plus claire. S'il n'y avait eu des gens paisibles, qui demeuraient en repos à étudier les sections du cône; si d'autres hommes n'étaient restés aussi paisiblement occupés à construire la théorie des quantités infinitésimales; si d'autres ne s'étaient livrés paisiblement à l'étude des probabilités qui sont, pour un esprit exclusivement pratique, un pur clair de lune, un vrai rêve; si des paresseux, des contemplateurs d'étoiles, n'avaient pas observé longtemps et avec soin les mouvements des corps célestes, notre astronomie moderne aurait été impossible; or, sans notre astronomie, nos vaisseaux, nos colonies, nos marins, tout ce qui fait la vie moderne n'aurait jamais

existé. Des siècles d'étude sédentaire, paisible, méditative, étaient nécessaires avant que cette existence affairée pût commencer ; elle n'aurait jamais existé sans ces pâles travailleurs à qui elle doit le jour. Il en est de même pour les neuf dixièmes de la science moderne : nous la devons à des hommes que leurs contemporains regardaient comme des rêveurs, qui, d'après le proverbe, « tombaient dans un puits en regardant les étoiles, » enfin que l'on croyait inutiles entre tous. On peut donc conclure avec évidence que si les hommes de ce genre avaient été plus nombreux, si le monde ne les avait pas raillés, si au contraire il les avait encouragés, il y aurait eu, bien des siècles plus tôt, une grande accumulation de science prouvée. C'est cette activité fiévreuse, ce besoin d'agir qui s'y sont opposés. La plupart des hommes apportaient en naissant un tempérament trop inquiet, trop remuant pour rester en repos et faire des découvertes ; bien plus, leurs stériles clameurs « troublaient la poule en train de couver ses œufs ; » ils n'accordaient aucun repos à ceux qui en demandaient et dont la paisible méditation aurait pu produire tant de bien.

Si nous considérons combien la science a fait et combien elle fait encore pour le genre humain, et s'il est prouvé que l'activité exagérée des hommes est cause que la science s'est produite si tard dans le monde, qu'elle y est encore si faible et si rare, la plupart des gens seront convaincus que cet excès d'activité est un grand mal. Mais ce n'est là qu'une partie, et peut-être n'est-ce pas la plus importante, du mal que cause l'activité exagérée.

Ainsi que je l'ai dit, elle nous a été léguée par les temps où la vie était simple, où le but était d'ordinaire facile à distinguer, où l'on y arrivait en agissant promptement. Si A tue B avant que B puisse tuer A, alors A survit, et la race humaine est composée d'A. Mais la vie n'a plus cette simplicité. Pour agir juste dans les sociétés modernes il faut beaucoup d'études préalables, beaucoup de connaissances acquises, un esprit pénétrant et inventif. Or toutes ces conditions, sans lesquelles on ne peut agir sainement, exigent beaucoup de temps, j'allais dire beaucoup de rêverie, une longue période où l'on est purement passif. L'art même de se tuer les uns les autres, qui d'abord plus que tout le reste apprit aux hommes à agir avec promptitude, exige maintenant qu'ils agissent avec lenteur. Un général trop prompt est aujourd'hui le pire des généraux ; le meilleur de tous est une sorte de Von Moltke, homme passif s'il en fut jamais, qui « se tait en sept langues, » qui possède, sur l'art de tuer les gens, plus de connaissances et des connaissances plus méthodiques qu'on n'en a jamais possédé. Cet homme joue avec son ennemi une partie d'échecs où il calcule tout, où il est toujours maître de lui. Je voudrais que l'art de faire du bien aux hommes eût fait autant de progrès que celui de les détruire : bien que la guerre soit devenue lente, la philanthropie est restée impatiente. Voici peut-être la plus mélancolique des réflexions qu'on puisse faire sur l'humanité : c'est qu'on peut se demander, en somme, si la bienveillance des hommes fait plus de bien que de mal. La philanthropie fait beaucoup de bien, assurément ; mais elle fait beaucoup de mal

aussi. Elle augmente tellement le vice, elle multiplie tellement la souffrance, elle fait naître, pour le vice et la douleur, des populations si considérables qu'on peut se demander si elle n'est pas un malheur pour le monde. Cela vient uniquement de ce que des hommes excellents s'imaginent qu'ils peuvent faire beaucoup en agissant promptement; qu'ils rendront de grands services au monde en donnant satisfaction à leurs propres sentiments; qu'il faut, dès que l'on voit le mal, faire quelque chose pour l'arrêter et le prévenir. On peut incliner à espérer que, dans cette comparaison du bien et du mal, la balance est en faveur de la bonté; on a peine à supporter l'idée qu'il n'en soit pas ainsi. Mais, malgré tout, il est certain que le compte du mal est lourd, et que ce fardeau aurait pu nous être presque complétement épargné, si les philanthropes n'avaient pas reçu en héritage de leurs ancêtres, aussi bien que les autres hommes, une passion violente pour l'action immédiate.

Même dans le commerce, qui est maintenant la principale occupation du genre humain, et dans lequel on trouve un criterium aisé de succès ou d'échec, — qui fait défaut à bien des travaux d'une nature plus élevée, — cette même disposition à l'action excessive est très-apparente pour les observateurs. Il est impossible de forcer les gens à se borner aux affaires pour lesquelles leurs capitaux suffisent et dans lesquelles ils peuvent s'engager avec sécurité : c'est la folie générale. Il est vrai qu'elle vient jusqu'à un certain point du désir de s'enrichir; mais elle est aussi causée, et dans des limites très-étendues, par le pur amour de l'activité. Il y a chez ces hommes une

tendance à l'action trop grande pour qu'ils puissent la satisfaire. Les opérations auxquelles ils peuvent se livrer avec leur propre capital ne les occuperaient que quatre heures par jour ; or ils veulent exercer leur activité et leur industrie pendant huit heures : c'est ainsi qu'ils se ruinent. S'ils avaient pu se résigner seulement à rester tranquilles pendant les quatre autres heures, ils seraient devenus riches. Les amusements auxquels se livrent les hommes, du moins en Angleterre, nous donnent le même enseignement. Nos chasses à courre, nos voyages, nos ascensions, sont devenus des travaux fatigants. On dit assez communément à l'étranger qu'un voyage fatigant répond à l'idée qu'un Anglais se fait d'un congé : c'est simplement une autre façon de dire que l'énergie et l'activité immenses qui nous ont donné notre rang dans le monde, sont descendues dans bien des cas jusqu'à ceux qui ne trouvent dans la vie moderne aucune manière d'employer cette activité et de donner issue à cette énergie.

Les spéculations abstraites du genre humain portent elles-mêmes des traces bien visibles de cette impulsion trop violente. On a réduit chaque philosophie en système; cependant, comme ces philosophies se contredisent complètement les unes les autres, la plupart d'entre elles doivent être fausses. Des principes abstraits sans nombre, qui n'avaient pas été prouvés, ont été saisis à la hâte par des esprits impatients, puis développés dans des livres et des théories qui prétendaient expliquer le monde entier. Mais le monde dément ces abstractions qui voudraient le faire marcher dans des directions opposées. La plupart des systèmes attirent les jeunes esprits et frappent les

esprits inconsidérés; mais les esprits cultivés se tiennent vis-à-vis d'eux dans une grande réserve. Ils sont prêts à accueillir les idées, à en profiter, et la moindre vérité est toujours bienvenue auprès d'eux. Mais un gros livre de philosophie déductive doit inspirer bien de la défiance.

Sans doute les déductions peuvent être justes; elles le sont dans la plupart des écrivains; mais d'où venaient les prémisses? qui peut être sûr qu'elles renferment, sur le sujet traité, toute la vérité et rien que la vérité? qui n'est certain, pour ainsi dire, avant tout examen, qu'elles contiendront un mélange étrange de vérité et d'erreur, et que, par conséquent, ce n'est point la peine d'employer sa vie à raisonner sur leurs conséquences! En un mot, l'énergie superflue du genre humain a débordé sur la philosophie entière; elle a enflé, jusqu'à en faire de gros systèmes, ce qui aurait dû rester à l'état de modestes propositions.

Si les systèmes anciens ne sont pas vrais en tant que systèmes, on ne doit pas non plus accepter dans toute son étendue la révolte qui s'est élevée contre eux dans les derniers temps. On y trouve aussi le même vice originel. Nulle part on ne trouve, plus que dans les révolutions, un excès d'énergie. La passion d'agir est tout aussi prompte à renverser qu'à construire : il est même probable qu'elle penche davantage de ce côté; car la tâche est plus aisée.

Les vieilles choses ne sont donc pas nécessairement vraies,
Hommes, mes frères, ni les nouvelles non plus;
Ah! gardez encore un peu les pensées d'autrefois
Et considérez-les une fois encore.

Mais c'est justement ce que l'esprit humain ne veut

pas faire. Il veut agir sans retard; il ne veut plus rien considérer.

Mais on me dira : qu'est-ce que le gouvernement de discussion a de commun avec ces choses? Les empêchera-t-il? En diminuera-t-il les effets? — Oui, il peut avoir cette double influence; il l'exerce de la façon la plus manifeste. Si vous voulez arrêter l'action immédiate et instantanée, exigez toujours que l'action ne commence que lorsqu'un nombre considérable de personnes auront traité le sujet et seront demeurées d'accord. Si ces personnes diffèrent entre elles par le tempérament, les idées, l'éducation, vous êtes presque absolument certain que rien, ou presque rien, ne se fera avec une rapidité excessive. Chaque classe de personnes aura son orateur; chaque orateur présentera son objection particulière, sa contre-proposition particulière; et de la sorte on finira probablement par ne rien faire ou par ne faire que le minimum exigé manifestement par la nécessité. Dans bien des cas, ce délai peut être dangereux; dans bien des cas il vaut mieux agir promptement. Une campagne, comme le dit Macaulay, ne peut être dirigée par une assemblée délibérante; et il est bien d'autres genres d'action qui exigent un chef unique pourvu de pleins pouvoirs. Mais pour ce qui nous occupe à présent, c'est-à-dire pour prévenir une action précipitée et pour assurer de mûres réflexions, il n'y a rien qui vaille un gouvernement de discussion.

C'est ce que voient fort bien les gens d'un caractère opposé, ceux qui veulent agir promptement. Ils répètent sans cesse que notre siècle est un siècle de comités, que les comités ne font rien, que tout s'évapore en paroles.

Leur grand ennemi est le gouvernement parlementaire; ils l'appellent, avec M. Carlyle, « la pétaudière nationale; » ils additionnent les heures qu'on y consume, les discours qu'on y fait; ils appellent de leurs soupirs un temps où l'Angleterre serait encore gouvernée, comme elle le fut jadis, par un Cromwell; c'est-à-dire où un homme ardent, absolu, pourrait réaliser exactement les désirs d'autres hommes ardents comme lui, et les réaliser sans délai. Ces attaques sont perpétuelles et viennent de bien des côtés différents; du côté des philosophes, dont chacun voudrait mettre à l'essai quelque nouveau projet; du côté des philanthropes, qui voudraient corriger quelque mal; du côté des révolutionnaires, qui voudraient détruire quelque vieille institution; du côté des utopistes qui voudraient voir apparaître leur nouvelle ère. Or tous reconnaissent clairement par là qu'un gouvernement de discussion est le correctif le plus efficace de cette méprise héréditaire de la nature humaine, c'est-à-dire du désir d'agir promptement : désir précieux dans une époque de simplicité primitive, mais qui, plus tard, dans un âge de complications, produit tant de maux.

Quelquefois cette accusation portée contre notre époque prend une forme plus générale. On allègue que nos énergies diminuent; que les hommes n'ont plus aujourd'hui en moyenne cette promptitude de détermination qu'ils avaient lorsque le monde était plus jeune; que, non-seulement les comités et les parlements ont perdu cette décision rapide d'autrefois, mais que tous les hommes l'ont perdue. J'aime à croire que cela est vrai en effet; car, selon moi, cela prouve que la spontanéité bar-

bare que nous avaient léguée nos aieux s'affaiblit et se meurt. Bien loin de croire que le caractère qu'on attribue aux hommes d'aujourd'hui soit un défaut, je voudrais que ceux qui le leur reprochent fussent bien plus dans le vrai qu'ils ne me paraissent y être. Cependant il est certain que l'habitude d'agir avec impétuosité et avec violence a subi quelque diminution, quoiqu'elle soit encore beaucoup plus forte qu'elle ne devrait être. Je crois que ce résultat est dû en grande partie, du moins en Angleterre, à notre gouvernement de discussion qui a donné un certain ton intellectuel, répandu une certaine disposition à peser les raisons, une conviction — dont manquaient les anciennes époques moins tolérantes que la nôtre,—que, sur chaque chose, il y a beaucoup à dire pour et contre. — Voilà la véritable raison qui fait paraître notre énergie si inférieure à celle de nos pères. Quand nous avons en vue un but déterminé, que nous savons qu'il faut y arriver, que nous croyons savoir le moyen de l'atteindre, nous sommes assez capables d'agir. Nos soldats, dans leurs campagnes, déploient autant d'énergie que jamais ; nos marchands, dans leurs spéculations, montrent plus de promptitude, plus d'audace, plus de vigueur qu'on n'en a jamais montré dans ce genre. Dans les anciens temps, un très-petit nombre d'idées dominait les hommes et les sociétés : cela n'est plus possible, fort heureusement. Nous voyons combien ces vieilles idées étaient incomplètes ; par quel effet du hasard l'une s'emparait d'une nation, l'autre d'une autre ; combien de fois un groupe d'hommes en a persécuté un autre pour des opinions relatives à des sujets dont ni les uns ni les autres,

nous le voyons aujourd'hui, ne savaient le premier mot. Il serait fort heureux qu'il y eût dans le monde un plus grand nombre de vérités réellement démontrées; mais tant qu'il n'y a pas de démonstration de ce genre, tant que les raisons qui portent chez un homme une parfaite conviction semblent à un autre légères et insuffisantes, sachons reconnaître franchement un doute inévitable. Ne soyons pas des fanatiques sans conviction, des persécuteurs sans foi. Voilà ce que nous commençons à voir, et parce que nous le voyons, on nous insulte. Mais ces doutes mêmes sont un grand bienfait de la discussion appliquée à la recherche de la vérité; nous les devons à son influence toujours dominante; et cette discussion elle-même est due, pour la plus grande part, à l'existence prolongée d'un gouvernement qui exige, et de vive voix et par écrit, des débats incessants.

C'est là un des bienfaits peu connus d'un gouvernement libre, une des manières dont il contrebalance les impulsions exagérées que l'humanité a reçues en héritage. Il y a aussi un autre penchant de notre nature sur lequel ce genre de gouvernement produit le même effet; mais sur lequel je dois passer rapidement, et qui, à première vue, paraîtra ridicule. Toutes choses étant égales d'ailleurs, les races qui réussissent le mieux sont celles qui se multiplient le plus vite. Dans les luttes du genre humain, le nombre a toujours été une grande puissance. Le groupe le plus nombreux a toujours eu un avantage sur le moins nombreux, et celui où la procréation est la plus rapide a toujours tendu à être le plus nombreux. C'est pourquoi la nature humaine est arrivée jusqu'à

notre civilisation, où il y a relativement peu de luttes, avec des désirs qui dépassent de beaucoup les besoins de la société ; les économistes diraient que le « besoin senti » est beaucoup plus grand que le « besoin réel. » Une promenade dans Londres suffit à établir ce fait. « Le grand péché des grandes villes » est un mal immense qui en découle. Qui pourra jamais évaluer tout ce que renferment ces mots ? Combien d'existences perdues, combien de cœurs brisés, combien de corps épuisés, combien d'esprits ruinés, combien de misères affectant la gaieté, combien de gaietés qui se sentent misérables, combien ensuite de peines, d'afflictions, combien de maladies dévorantes transmises de génération en génération ! Et si nous passons au monde moral, combien d'esprits sont réduits à l'impuissance par une incessante anxiété ! Combien d'imaginations fécondes qui auraient laissé quelque chose au genre humain, sont enchaînées par des soucis vulgaires ! Combien chaque génération fait de sacrifices à celle qui la suit ! Quel faible parti chaque homme tire de lui-même en comparaison de ce qu'il en pourrait tirer ! Combien y a-t-il eu, dans le monde, d'Irlandes où les hommes auraient été contents et heureux s'ils avaient été seulement moins nombreux ! Combien il y aurait eu plus d'Irlandes encore, si le nombre des malheureux n'avait été maintenu dans certaines limites par l'infanticide, le vice et la misère ! Avec quelle douleur on est obligé de conclure que nous ne savons pas si toutes les machines et les inventions de l'espèce humaine ont encore allégé le travail quotidien d'un seul être humain. Elles ont permis à un plus grand nombre d'hommes de vivre ; mais

ces hommes se livrent à un travail aussi pénible, mènent une vie aussi abjecte, aussi misérable, que ceux qui vivaient autrefois en moins grand nombre.

On me dira de cette passion exactement ce qu'on a dit de la passion de l'activité : En admettant qu'elle soit en excès, comment pouvez-vous dire, comment qui que ce soit sur la terre peut-il dire que le gouvernement de discussion soit, en aucune façon, capable de la guérir ou de la diminuer ?

Il est certain que ce gouvernement ne la guérira point ; mais quant à la diminuer, je pense qu'il le peut et qu'il le fait. Pour montrer que je n'imagine pas après coup des prémisses destinées à prouver une conclusion si singulière, je citerai un passage de M. Spencer, le philosophe qui a le plus contribué à jeter la lumière sur ce sujet.

« Le progrès futur de la civilisation, que la pression toujours croissante de la population doit produire, sera accompagné d'une dépense croissante d'individuation, à la fois dans la structure et dans la fonction, et plus particulièrement dans la structure et dans les fonctions du système nerveux. La lutte pacifique pour l'existence, dans des sociétés qui deviendront de plus en plus denses et complexes, doit avoir pour accompagnement un accroissement en masse, en complexité, en activité, des grands centres nerveux. La quantité plus grande de force motrice nécessaire, comme source d'énergie, à des hommes qui doivent tenir leur place et élever leur famille au milieu de la concurrence grandissante de la vie sociale, correspond, toutes choses égales d'ailleurs, à un cerveau plus développé. Ces sentiments plus élevés — que suppose la conduite

plus prudente et mieux réglée permettant seule à l'individu, dans une société plus avancée, de laisser une postérité durable — correspondent, toutes choses égales, à un cerveau plus complexe. Il en est de même de ces idées plus nombreuses, plus variées, plus générales et plus abstraites, qui doivent aussi devenir de plus en plus nécessaires pour réussir dans la vie, à mesure que la société se perfectionne. La production de cette quantité plus considérable de sentiment et de pensée — dans un cerveau dont les dimensions et la complexité s'accroissent ainsi, — correspond, toutes choses égales, à une plus grande usure de tissu nerveux et à une plus grande consommation des matériaux qui servent à le réparer. Par conséquent, et par les premiers frais qu'exige sa formation, et par la dépense qu'entraîne ensuite son activité, le système nerveux doit nécessairement prélever sur le reste de l'organisme un plus lourd tribut. Le cerveau de l'homme civilisé est déjà environ de trente pour cent plus volumineux que celui du sauvage. Il présente aussi, dès à présent, une hétérogénéité croissante, particulièrement dans la distribution de ses circonvolutions. Nous en concluons qu'il continuera à subir d'autres changements analogues à ceux qui se sont produits sous la discipline de la vie civilisée... Mais, partout et toujours, l'évolution est en antagonisme avec la dissolution procréatrice. Soit à cause du développement plus considérable des organes qui concourent à la conservation de l'individu, soit en raison de leur plus grande complexité de structure, soit parce que leur activité est accrue, la quantité de matériaux qu'ils exigent et qu'ils absorbent diminue d'autant la réserve des

matériaux destinés à perpétuer la race. Et il y a, nous l'avons vu, des raisons de croire que cet antagonisme entre l'individuation et la procréation se marque d'une façon toute particulière dans ce qui concerne le système nerveux, à cause des dépenses particulières qu'exigent la formation et le jeu de ses organes. Dans le § 346 nous indiquions la connexion apparente qui existe entre un développement cérébral élevé et un délai prolongé de maturité sexuelle ; dans les § § 366 et 367, les faits sont venus nous montrer que, là où existe une fécondité exceptionnelle, il y a dans l'esprit de l'inertie ; que là où il y a eu, pendant l'éducation, une dépense excessive d'activité mentale, il en résulte souvent une stérilité partielle ou complète. Par conséquent le genre particulier d'évolution qui doit dans l'avenir modifier la constitution de l'homme, devra plus que tout autre, on peut s'y attendre, amener une diminution dans son pouvoir de reproduction. »

Cela veut dire que les hommes qui vivent d'une vie intellectuelle, ou qui peuvent être amenés à un tel genre de vie, n'auront probablement pas autant d'enfants qu'ils en auraient eu autrement. Dans les cas particuliers ceci peut n'être pas vrai ; de tels hommes peuvent avoir un grand nombre d'enfants ; ils peuvent être, dans tous les sens, des hommes d'une puissance et d'une vigueur remarquables. Mais ils n'auront pas leur maximum de postérité : ils n'en auront pas autant qu'ils en auraient eu s'ils avaient vécu sans préoccupation, sans réflexion. Par conséquent les descendants de ces hommes qui vivent par le cerveau seront moins nombreux en moyenne que

ceux des hommes dont l'intelligence travaille moins.

Maintenant, en supposant que cette doctrine philosophique soit exacte — je pense que telle est l'opinion des meilleurs philosophes, — on voit sans peine comment elle s'applique à la question qui nous occupe. Rien ne développe l'intelligence comme la discussion intellectuelle, et rien ne favorise la discussion intellectuelle comme un gouvernement de discussion. Une atmosphère perpétuelle de recherches intellectuelles agit puissamment, comme chacun peut le voir à Londres en jetant les yeux autour de lui, sur la constitution des hommes et des femmes. Il n'y a, dans chaque individu de notre race, qu'une certaine somme de force ; si on l'emploie d'une façon on ne peut l'employer d'une autre. L'atmosphère intellectuelle dirige la force sur des travaux intellectuels ; elle tend à détourner ailleurs cette force que les circonstances où vivait la société primitive employaient à la multiplication de la race : comme une politique de discussion tend pardessus toutes choses à produire une atmosphère intellectuelle, on voit que ces deux choses, qui semblaient si éloignées l'une de l'autre, sont maintenant rapprochées. Nous avons donc montré, dans un second cas, qu'un gouvernement libre tend à guérir un excès héréditaire de la nature humaine.

Enfin, en dernier lieu, un gouvernement de discussion tend non seulement à diminuer nos défauts héréditaires, mais aussi, dans un cas du moins, à augmenter une qualité que transmettra l'hérédité. Il tend à fortifier et à accroître une qualité délicate ou une combinaison de qualités singulièrement utile dans la vie pratique, qua-

lité qu'il n'est pas facile de décrire exactement, et dont les effets exigeraient non les dernières pages d'un chapitre, mais un chapitre tout entier, pour qui voudrait les étudier complètement. Cette qualité, c'est ce que j'appelle la modération animée.

Si l'on demandait à quelqu'un d'expliquer ce qui distingue les écrits d'un écrivain de génie, qui est en même temps un grand homme pratique, de tous les autres écrits, je crois qu'il emploierait ces mêmes mots, « la modération animée. » Il dirait que dans ces écrits on ne trouve jamais de longueurs, jamais d'excès, jamais d'exagération; qu'ils sont toujours remplis de jugement, et que cependant ils ne sont pas ennuyeux; qu'on y trouve autant de verve qu'en pourrait avoir un écrivain extravagant, et que cependant chaque ligne dénote un écrivain solide et sensé. Le meilleur modèle de cette qualité dans la littérature Anglaise, — et il est presque parfait, — c'est Walter Scott. Homère était parfait à cet égard, autant que nous en pouvons juger; Shakespeare reste quelquefois pendant longtemps dans la perfection; puis tout-à-coup, entraîné par les défauts d'une mauvaise éducation et le mauvais goût de l'époque, il s'emporte à des excès. Quoi qu'il en soit, Homère, Shakespeare dans ses meilleurs moments, Walter Scott, — qui d'ailleurs est sous d'autres rapports si loin de les égaler, — ont en commun cette qualité remarquable, cette union de la vie et de la mesure, de la verve et de la raison.

Dans la vie active c'est aussi par cette qualité que les Anglais, — du moins je le réclame pour eux, — l'emportent sur toutes les autres nations. Il y a une infinité de choses

à dire contre nous, et comme nous sommes impopulaires chez la plupart des autres nations, comme nous sommes toujours à gronder contre nous-mêmes, il ne manque pas de personnes pour les dire. Mais après tout, dans un certain sens, l'Angleterre est un succès dans le monde : elle compte dans sa carrière bien des fautes, mais cette carrière a été, en somme, belle et triomphante. Cela tient à ce qu'elle possède parfaitement cette qualité particulière. Qu'est-ce qui fait le succès d'un marchand? c'est qu'il a beaucoup d'énergie et que cependant il ne va pas trop loin. Si vous demandez à quelqu'un de vous définir un Anglais remarquable comme homme pratique, vous êtes sûr qu'on vous répondra ceci, ou quelque chose d'analogue : « Oh! Il sait aller de l'avant; mais il sait aussi s'arrêter à temps. » Il peut avoir bien des défauts ; il peut être grossier, sans instruction, sans conversation; mais il a toujours pour lui la bride et l'éperon, ce mélange de modération et d'énergie. Probablement, lorsqu'il s'arrête, il aura de la peine à expliquer les raisons qui le font arrêter, ou qui l'ont fait agir tandis qu'il agissait; mais toutefois, par une sorte d'instinct, il ralentit le pas assez à propos, quelle que fût auparavant sa vitesse.

Aucun homme d'état Anglais ne nous fournit un meilleur exemple de cette qualité que lord Palmerston. On peut, sans doute, lui adresser beaucoup de reproches fondés. Cette sorte de vénération qu'on avait pour lui dans les dernières années de sa vie s'est dissipée; le charme est brisé et ne retrouvera plus sa puissance. Il est permis de croire que ses connaissances étaient peu étendues,

ses conceptions étroites, que sa vue était courte et sujette à l'erreur. Mais quoique nous puissions souvent critiquer ses intentions, nous avons rarement à critiquer ses moyens. On a dit qu'il avait beaucoup d'élan; mais qu'il ne faisait jamais de chute : il trouvait toujours moyen de s'arrêter avant qu'il y eût aucun danger. On ne s'attendait guère à voir appliquer à cet homme d'état la devise de Hampden; et cependant il y avait chez lui, en réalité, beaucoup du *mediocria firma*, autant probablement qu'il pouvait y en avoir dans un homme qui avait tant de vivacité et d'élasticité.

Il est évident que cette qualité contribue, autant au moins qu'aucune autre, au succès dans la vie. Elle met les hommes à même de voir ce qui est bon; elle leur donne assez d'intelligence pour comprendre les choses; mais elle ne fait pas d'eux de pures intelligences, « elle n'altère pas chez eux les vives couleurs de la résolution par les pâles nuances de la réflexion » (Hamlet); elle les rend capables de faire les choses qu'ils trouvent bonnes, tout aussi bien que de voir qu'elles sont bonnes. Or il est évident qu'un gouvernement de discussion publique tend à produire cette qualité. Un esprit d'une tournure trop particulière, disposé à embrasser violemment les opinions extrêmes, est bientôt balayé de la vie politique : un penseur spéculatif, un lettré qui ne sait pas agir, n'y saurait vivre un jour. Une modération vigoureuse d'esprit et de corps s'impose sous un gouvernement qui s'exerce par la discussion; et c'est en somme le tempérament qui convient le mieux à la vie active d'un être tel que l'homme dans un monde comme celui où nous vivons.

Ces trois grands bienfaits du gouvernement libre, quelque précieux qu'ils soient, sont bien peu de chose pourtant en comparaison de ce premier service qu'il avait rendu aux hommes et qu'il continue de leur rendre. Le plus grand comme le premier de ses bienfaits a été de délivrer le genre humain du joug suranné des coutumes despotiques, par le développement graduel de l'originalité et de l'esprit d'examen. Il continue à produire cet effet sur des personnes qui se trouvent en apparence bien éloignées de son influence, et sur des sujets avec lesquels il n'a rien de commun. Ainsi M. Mundella, le plus expérimenté et le plus compétent des juges, nous dit que l'ouvrier anglais, quoiqu'il soit beaucoup moins sobre, moins instruit et moins cultivé que les artisans de quelques autres pays, est pourtant plus inventif que tout autre ouvrier. Il fournira, plus que tout autre, à son patron des idées profitables.

D'un autre côté, sur un terrain bien différent, en considérant la position que Locke et Newton occupaient dans la science au dernier siècle, et celle que Darwin y occupe dans le nôtre, on peut soutenir sans exagération qu'il y a, chez les penseurs anglais, une certaine qualité, grâce à laquelle ils produisent autant, sinon plus d'idées originales du premier ordre, que des nations où la culture scientifique est plus avancée et où la science inspire un intérêt plus général. Je crois que, dans ces deux cas, l'originalité des Anglais vient de ce que le gouvernement de discussion donne dans la société entière le mouvement et la vie à la pensée ; c'est que, grâce à lui, on pense en Angleterre que la pensée ne peut produire aucun mal ; c'est que cette

force a longtemps exercé son action chez nous et qu'elle y a rendu les hommes de toutes les classes plus aptes à employer leur énergie intellectuelle chacun à sa façon, tandis qu'un gouvernement despotique les oblige à l'employer dans un sens déterminé. Or, la véritable originalité est si rare dans le genre humain, et elle porte tant de fruits, que ce bienfait d'un gouvernement libre contrebalance probablement à lui seul les inconvénients secondaires qu'il peut avoir en bien des cas. A lui seul il nous permet, ou du moins peu s'en faut, de dire avec Montesquieu : « Quelque prix que coûte cette glorieuse liberté, nous devons le payer au ciel sans nous plaindre. »

LIVRE CINQUIÈME

LE PROGRÈS VÉRIFIABLE EN POLITIQUE

La première publication de ces essais fut interrompue par une maladie sérieuse suivie d'un malaise prolongé ; et maintenant que je les réunis, je veux, pour les compléter, en ajouter un autre où j'indiquerai brièvement le fil du sujet que j'y ai traité. Je m'expose ainsi à des répétitions fastidieuses ; mais, dans un sujet à la fois si obscur et si important, il n'est pas de défaut qui ne soit préférable à l'apparence du vague.

Dans un livre précédent, j'ai essayé de montrer que des causes plus légères qu'on ne le pense communément peuvent faire passer une nation de l'état stationnaire de la civilisation à l'état progressif ou à l'état de décadence. Généralement l'effet de l'agent qui produit ce changement n'est pas bien compris. On pense qu'il opère sur tous les objets de la nation, et l'on admet, à moitié du moins, que l'on doit tenir compte uniquement de l'effet produit directement sur chaque individu. Mais indépendamment de cet effet général dû, pour ainsi dire, au pre-

mier choc de la cause, il y a un second effet, toujours considérable, et d'ordinaire plus puissant : un nouveau modèle de caractère est créé pour la nation ; les caractères qui s'en rapprochent sont encouragés et se multiplient ; ceux qui s'en éloignent sont persécutés et deviennent plus rares. En une génération ou deux, la nation présente une physionomie tout à fait différente ; les caractères typiques qui s'élèvent au-dessus des autres sont différents ; les hommes imités sont différents ; le résultat de l'imitation est différent. Une nation peut devenir d'indolente industrieuse, de riche pauvre, de religieuse irréligieuse, comme par enchantement, le tout si une seule cause, bien que légère, ou une combinaison de causes, bien qu'à peine saisissable, est assez forte pour changer les types favoris et les types détestés.

Ce principe nous aidera, je crois, si nous essayons de résoudre cette question : pourquoi si peu de nations ont-elles progressé, quand le progrès nous semble si naturel ? Quelle est la cause ou l'ensemble de causes qui a, dans la grande majorité des cas, empêché ce progrès, et qui l'a produit dans une faible minorité ? Mais il y a une difficulté préliminaire : Qu'est-ce que le progrès, et qu'est-ce que la décadence ? Même dans le monde animal, il n'y a point de règle applicable acceptée par les physiologistes, qui nous permette d'affirmer que tel animal est plus ou moins élevé que tel autre ; il y a des discussions à ce sujet. A plus forte raison dans les combinaisons et dans les sociétés plus complexes des êtres humains, il sera probablement difficile de s'accorder sur un critérium qui nous permette de dire quelle nation est en avance

sur une autre, ou à quelle époque une nation marchait en avant, à quelle époque elle reculait.

L'archevêque Manning adopterait une règle de progrès et de décadence ; le professeur Huxley, sur les points les plus importants, en prendrait une tout opposée : ce que l'un considérerait comme un progrès serait considéré par l'autre comme un recul. Chacun d'eux a un but distinct auquel il tend, un malheur déterminé qu'il redoute ; mais ce que l'un désire n'est guère éloigné de ce que craint l'autre ; des livres entiers ne suffiraient pas à épuiser la controverse qui les sépare. Et d'un autre côté, dans l'art, qui déterminera ce qu'il faut entendre par progrès, par décadence ? M. Ruskin serait-il d'accord à ce sujet avec qui que ce fût ? Serait-il d'accord avec lui-même ? Y a-t-il beaucoup de personnes qui puissent se hasarder à lui donner tort ou raison ?

J'ai bien peur d'être obligé, pour employer une expression familière à Sir Wm Hamilton, « de tronquer un problème que je ne puis résoudre. ».

Il m'est impossible de porter un jugement sur les points disputés de l'art, de la morale ou de la religion. Mais, en les mettant de côté, je pense qu'il y a quelque chose comme « un progrès vérifiable, » si je puis ainsi m'exprimer ; c'est-à-dire un progrès qui sera admis comme tel par les quatre-vingt dix-neuf centièmes au moins du genre humain, contre lequel ne protestera aucune croyance établie ou organisée, dont les adversaires étant en contradiction complète les uns avec les autres, et croyant l'un une chose et l'autre le contraire, peuvent être rejetés complétement et avec sécurité.

Voyons en quoi un village de colons anglais est supérieur à une tribu d'indigènes australiens qui errent autour d'eux. Sur un point, et ce point est essentiel, ils ont une supériorité incontestable. Ils peuvent battre les Australiens à la guerre quand il leur plaît; ils peuvent leur enlever tout ce qui leur plaît, et tuer qui que ce soit d'entre eux s'ils le veulent. En règle générale, dans toutes les régions lointaines et non disputées du monde, l'habitant indigène est à la merci de l'usurpateur européen. Ce n'est pas tout. Il y a incontestablement dans le village anglais plus de moyens de bonheur, une accumulation de ce qui nous procure des jouissances plus grandes que dans la tribu australienne. Les Anglais ont toutes sortes de livres, d'ustensiles, de machines, dont les autres ne connaissent ni l'utilité, ni la valeur, ni l'emploi. De plus, outre les inventions particulières, il y a une force générale que l'on peut employer à vaincre mille obstacles; il y a une source de bonheur permanente, parce que ceux qui la possèdent sentent toujours qu'ils pourraient s'en servir.

Si donc nous laissons de côté les points plus élevés de la morale et de la religion, nous trouverons, je crois, que les avantages les plus clairs et les mieux reconnus des Anglais sont ceux-ci : premièrement ils ont en somme un plus grand empire sur les forces de la nature. Quoiqu'ils puissent le céder individuellement aux Australiens pour certains traits d'une adresse toute particulière; quoiqu'ils ne sachent pas aussi bien lancer le boumerang, allumer aussi bien du feu avec de petits morceaux de bois, néanmoins vingt Anglais, avec leur savoir-faire et

leurs outils, peuvent produire dans le monde matériel un changement incomparablement plus grand que vingt Australiens avec leurs instruments. Secondement ce pouvoir n'est pas seulement extérieur, il est aussi intérieur. Les Anglais ne possèdent pas seulement de meilleures machines pour agir sur la nature; ils sont eux-mêmes de meilleures machines. M. Babbage nous a enseigné, il y a des années, qu'un grand avantage de la mécanique était, non pas d'augmenter la force de l'homme, mais d'emmagasiner et de régler la force de l'homme : et c'est ce que l'homme civilisé peut faire et est prêt à faire de mille manières différentes, d'une façon plus avantageuse et plus précise que le barbare. Troisiémement l'homme civilisé n'exerce pas seulement sur la nature un pouvoir plus étendu, mais il sait aussi s'en servir mieux; quand je dis *mieux*, j'entends qu'il en tire un meilleur parti pour la santé et le bien-être de son corps et en même temps de son esprit. Il peut économiser pour sa vieillesse, ce qui est impossible à un sauvage dépourvu de moyens durables de subsister; il est disposé à économiser, parce qu'il peut prévoir distinctement l'avenir, ce qui est impossible à la pensée flottante du sauvage; il aime surtout les plaisirs modérés, continus, tandis que l'homme non civilisé aime les transports sauvages et ne cherche qu'à s'assouvir jusqu'à l'abrutissement. Ces trois avantages sont résumés pour la plus grande partie, sinon en entier, dans cette phrase de M. Spencer, que le progrès est un accroissement dans l'adaptation de l'homme à son milieu, c'est-à-dire dans l'adaptation de ses forces et de ses désirs intérieurs à sa destinée et à sa vie extérieures. Nous

trouvons quelque chose d'analogue dans l'ancien adage païen : « Mens sana in corpore sano. » Or je pense que l'on peut évaluer cette sorte de progrès indépendamment de tout autre; car il porte sur un genre d'avantages que reconnaissent et sur lequel s'accordent tous ceux dont l'opinion a quelque valeur. Sans doute il restera des gens comme ce sauvage qui, dans sa vieillesse, revint à la tribu où il était né, disant « qu'il avait essayé de la civilisation pendant quarante ans et qu'elle ne valait pas la peine qu'elle donnait! » Mais nous ne devons pas tenir compte des opinions erronées des individus incapables de juger et des races vaincues. En somme les formes les plus communes de la civilisation, l'éducation morale la plus simple, l'éducation la plus élémentaire sont des bienfaits évidents. Et bien qu'il puisse y avoir des doutes sur les limites où l'on peut s'arrêter dans cette idée, il n'y en a pas moins une large voie de progrès « vérifiable » qui ne sera pas seulement cher à ses promoteurs et à ses admirateurs, mais dont se servent et qu'apprécient tous ceux qui l'atteignent.

Si l'on ne se résigne pas à limiter le problème comme je l'ai fait, cette grande question : « quelles sont les causes du progrès ? » restera, j'en suis convaincu, longtemps sans réponse. Si nous ne prenons pas le parti de résoudre d'abord les problèmes simples, l'histoire entière de la philosophie nous apprend que nous ne résoudrons jamais les problèmes difficiles. Une maxime d'humilité scientifique, sur laquelle ont insisté bien souvent les investigateurs les plus puissants, nous dit que, dans l'étude de la vérité comme dans la vie, « ceux qui s'élèvent se-

ront abaissés, et ceux qui s'abaissent seront élevés ». Ainsi, quoique nous paraissions ne nous occuper que des lois du simple bien-être et du bonheur présent, nous devons cependant en finir avec ce cas simple, avant d'affronter en outre les difficultés incomparablement plus embarrassantes de l'art, de la morale, de la religion.

Le problème, même restreint dans ces limites, est extrêmement difficile à résoudre. Les faits les plus palpables sont exactement contraires à notre attente. Lord Macaulay nous dit : « Dans toute science expérimentale il y a une tendance à la perfection. Dans tout être humain il y a une tendance à améliorer sa condition. » Or ces deux principes agissant partout et toujours, on pouvait s'attendre à ce qu'ils pousseraient rapidement le genre humain en avant. Et en effet, en prenant le progrès vérifiable dans le sens qui vient de lui être donné, nous pouvons dire que la nature récompense chaque pas fait dans cette voie. Quiconque trouve une invention qui profite à lui-même ou à ses voisins, devra probablement en tirer un plus grand bien-être et obtenir plus de respect de ceux qui l'entourent. Produire de nouvelles choses qui « rendent service à la vie humaine et améliorent la condition de l'homme, » c'est un bienfait qui doit, à ce qu'il semble, procurer à son auteur une augmentation de bonheur. Maintenant du moins il obtient souvent une récompense énorme : une plume d'acier d'une forme nouvelle et avantageuse, une légère amélioration dans la confection ou dans le prix d'un certain genre de vêtement ont suffi à rapporter aux inventeurs des fortunes considérables. Et les perfectionnements dans l'industrie

ont obtenu, dans les temps primitifs, le même genre de récompenses que dans les plus récents, quoique les profits qu'on pouvait réaliser ainsi dans la société primitive fussent bien faibles en comparaison de ceux qu'on obtient dans une société avancée. La nature ressemble à un maître d'école, en ce sens du moins qu'elle réserve les plus beaux prix à ses classes les plus élevées et les plus instruites. Cependant, même dans les premiers âges de la société, la nature aide ceux qui s'aident eux-mêmes, et cette aide est très-efficace.

Toutes ces raisons devraient avoir fait du progrès, du moins du progrès pris dans ce sens limité, une chose très-commune; mais, dans la réalité, le progrès est toujours extrêmement rare. En règle générale, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer plus d'une fois, l'état stationnaire est de beaucoup la condition la plus ordinaire de l'homme, autant que nous pouvons la connaître par l'histoire; l'état progressif n'est qu'une exception rare, un accident.

Avant que l'histoire commence, il faut qu'il y ait eu beaucoup de progrès dans la nation qui l'écrit; autrement il n'y aurait pas d'histoire. C'est avoir fait un grand pas dans la civilisation que d'être capable de décrire les faits ordinaires de la vie; et peut-être, à regarder la chose de près, c'est avoir déjà fait un pas au moins égal à celui-là que d'avoir le désir de les décrire. Mais un très-petit nombre de races ont fait ce progrès; il y en a très-peu qui aient été capables même du genre d'histoire le plus humble; et quant à écrire une histoire comme celle de Thucydide, cela aurait été, pour la

plupart des nations, aussi difficile que de créer une planète. A l'époque où l'histoire commence à conserver le souvenir des choses, elle trouve la plupart des races incapables d'histoire, stationnaires, hors d'état d'avancer, et à peu près telles qu'elles sont à présent.

Pourquoi donc, alors, les causes évidentes et naturelles du progrès (car nous pouvons les appeler ainsi) n'ont-elles pas produit ces effets évidents et naturels? Pourquoi la destinée du genre humain a-t-elle été si différente de ce qu'on devait attendre? Tel est le problème que j'ai examiné sous plusieurs formes dans ces études, et voici en gros la solution que j'ai essayé d'en donner.

Le progrès de l'*homme* a besoin pour se développer, de la coopération *des hommes*. Ce qu'un homme ou une famille isolée peuvent inventer pour eux-mêmes est, on le sent bien, extrêmement limité. Quand même cela ne serait pas exact, il serait impossible de retrouver les traces des progrès isolés. La plus grossière ébauche de société, la tribu la plus basse, le gouvernement le plus faible, ont une telle supériorité de force sur l'homme isolé que celui-ci (si toutefois il a jamais existé sous une forme à laquelle on pût donner le nom d'homme) a pu bien facilement cesser d'exister. Le premier principe, en cette matière, c'est que l'homme ne peut faire de progrès que dans des « groupes coopératifs. » Je pourrais employer les termes de tribus et de nations; mais j'emploie à dessein une expression moins commune, parce que peu de personnes reconnaîtraient d'abord que les tribus et les nations sont des groupes coopératifs et que de là justement vient leur valeur. De plus, si vous ne formez

une solide alliance coopérative, votre société sera vaincue et détruite par quelque autre société pourvue du lien qui vous manque. Le second principe, c'est que les membres d'un tel groupe doivent être assez semblables l'un à l'autre pour coopérer ensemble promptement et facilement. La coopération, en pareil cas, dépend d'une *union sentie* de cœur et d'esprit; or cette union n'est sentie que lorsqu'il y a dans les esprits et dans les sentiments une grande ressemblance réelle, de quelque façon qu'on soit arrivé à cette ressemblance.

Cette coopération nécessaire et cette ressemblance indispensable ont été produites, selon moi, par un des jougs les plus pesants — nous le trouverions tel s'il nous était imposé de nouveau maintenant, — par une des plus terribles tyrannies que les hommes aient jamais connues, par l'autorité de la coutume. Dans sa première phase ce n'est certes pas une puissance aimable, une autorité à l'eau de rose, comme l'aurait appelée Carlyle, mais une règle rigoureuse, incessante, implacable. Cette règle a souvent l'origine la plus puérile, elle commence par une superstition fortuite, un accident local. « Ce peuple, » dit le capitaine Palmer, des insulaires de Fidji, « est très-conservateur. Un chef suivait un jour un sentier de montagne, escorté par une longue file d'hommes de sa peuplade, quand il lui arriva par hasard de faire un faux pas et de tomber; tous les autres en firent immédiatement autant, à l'exception d'un seul homme sur lequel tous les autres se jetèrent pour savoir s'il croyait valoir mieux que le chef. » Peut-il rien y avoir de pire qu'une vie réglée par cette sorte d'obéissance et cette

sorte d'imitation ? Cet exemple assurément n'est pas des meilleurs. Mais la loi de la coutume, partout où nous la trouvons dans ses premières phases, n'est autre chose qu'un usage grossier, né du hasard, et qui cependant s'étend à tout, qui commence on ne sait comment, qui ordonne on ne sait pourquoi, mais qui gouverne tous les hommes, dans presque toutes leurs actions, avec une puissance irrésistible.

La nécessité de former ainsi des groupes coopératifs par des coutumes fixes nous explique la nécessité de l'isolement pour les sociétés primitives. C'est un fait établi que toutes les grandes nations se sont préparées à l'écart et en secret. Elles se sont composées loin de tout ce qui pouvait les détourner de leur voie. La Grèce, Rome, la Judée, se sont formées chacune à part soi, et l'antipathie de chacune d'elles pour les hommes de race différente et de langue différente est une de leurs particularités les plus marquées ; c'est le trait le plus accusé qui leur soit commun. Or l'instinct des premiers âges est pour leurs besoins un guide sûr. A cette époque les rapports avec les étrangers brisaient dans les états les règles fixes qui travaillaient à former leurs caractères, de manière à affaiblir la trempe de l'esprit, à ôter toute suite et toute persévérance à l'action. Le spectacle vivant d'une incrédulité tolérée détruit la puissance coercitive de la coutume religieuse et brise le lien social.

Ainsi nous voyons à quoi sert, dans les sociétés, une sorte d'âge « préliminaire » où le commerce est mauvais parce qu'il empêche l'isolement des nations, parce qu'il introduit dans les communautés occupées de leur

œuvre des idées qui les en peuvent distraire, parce qu'il apporte « un esprit étranger sur des rives étrangères. ». De même que le commerce, qui est à présent à nos yeux un bien incalculable, est dans cet âge reculé un mal redoutable et une calamité ruineuse ; de même la guerre et la conquête, que nous avons, et avec raison, l'habitude de regarder comme des maux, sont souvent dans ce même âge des bienfaits singuliers et de grands avantages. C'est seulement par la lutte des coutumes que les mauvaises peuvent être éliminées et les bonnes multipliées. La conquête est le prix donné par la nature à ces caractères nationaux que leurs coutumes nationales ont rendus les plus propres à vaincre à la guerre ; et sur beaucoup de points les plus essentiels, ces caractères victorieux sont réellement les caractères les meilleurs. Les caractères qui triomphent à la guerre sont ceux que nous souhaiterions de voir triompher.

De même les bonnes institutions ont naturellement sur les mauvaises un avantage militaire. La première grande victoire de la civilisation fut la conquête des nations où la famille était mal définie, où la filiation légale s'établissait par la mère seulement, par des nations où des familles bien définies établissaient la descendance par le père aussi bien que par la mère, ou par le père seulement. Ces familles compactes sont pour la discipline militaire une base bien plus solide que ces familles mal unies qui semblent à peine être des familles, dans lesquelles la paternité n'est point reconnue, du moins au point de vue de la tribu, et où le fait physique de la maternité est seul considéré comme assez certain pour servir

de fondement à une loi ou à une coutume. Les nations qui possédaient un système de famille complétement uni ont possédé la terre; c'est-à-dire qu'elles ont pris les plus belles parties des régions les plus disputées; et les nations aux systèmes relâchés ont été reléguées dans les massifs montagneux et les îles solitaires. Le système de la famille sous sa forme la plus élevée est devenu si exclusivement le système de la civilisation, que la littérature n'en reconnaît guère d'autre; sans le témoignage vivant d'une foule de communautés disséminées dans le monde, qui sont encore jetées dans le moule ancien, à peine pourrions-nous admettre la possibilité d'une chose si contraire à toutes celles au milieu desquelles nous avons vécu et qui sont devenues si familières à notre pensée. Après un tel exemple, qui nous prouve la nature fragmentaire des faits existants, il devient relativement facile de croire que des centaines d'institutions étranges peuvent avoir disparu sans laisser derrière elles aucun souvenir, sans même laisser une trace, un vestige qui aide l'imagination à se représenter ce qu'elles étaient.

Je ne puis m'étendre sur ce sujet; mais les bonnes religions ont eu de la même manière un grand avantage *physique*, si je puis m'exprimer ainsi, sur les mauvaises. Elles ont inspiré à l'homme ce que je puis appeler *de la confiance dans l'univers*. Le sauvage, soumis à une basse superstition, tremble rien qu'à parcourir le monde : il ne peut faire telle chose parce qu'elle est de mauvais augure; il doit faire telle autre chose parce qu'elle porte bonheur; ou bien il est dans l'impossibilité de faire quoi que ce soit

tant que les dieux n'ont pas parlé et ne lui ont pas donné la permission d'agir. Mais les religions plus élevées n'inposent ni une semblable servitude ni une terreur semblable. La croyance du Grec,

εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης,

(Hom. Il, XII, 243)

la croyance du Romain convaincu qu'il devait se fier aux Dieux de Rome parce que ces Dieux étaient plus forts que tous les autres; la croyance des soldats de Cromwell qui ne songeaient « qu'à se fier à Dieu et à tenir leur poudre sèche », sont de grands pas dans la route du progrès, à prendre même ce mot de progrès dans son sens le plus étroit. Elles mettaient ceux qui les avaient adoptées en état « de prendre le monde comme il vient, » de ne se laisser guider que par de solides raisons, de n'être arrêtés par aucun scrupule superstitieux, et chaque fois qu'ils avaient quelque chose à faire, d'y employer toute leur puissance. D'une façon plus directe, les religions que j'appelle *fortifiantes*, c'est-à-dire celles qui donnent l'appui le plus évident aux parties les plus mâles de la morale, à la valeur, à la franchise, à l'activité, ont eu l'effet le plus sensible et le plus évident pour fortifier les races qui y croyaient et pour en faire les races victorieuses.

Assurément parmi les progrès primitifs il en est qui nuisent pour faire la guerre : ainsi un sentiment délicat de la beauté, l'amour de la méditation, une tendance à cultiver la force de l'esprit au détriment de la force corporelle, contribuent de différentes manières à rendre les hommes moins belliqueux. Mais ce sont là les vertus qui

conviennent à d'autres époques. La première œuvre des premiers âges est de lier les hommes ensemble par le lien solide d'une coutume rude, brutale, rigide; et rien ne vaut, pour accomplir cette œuvre, la lutte incessante des nations. Chaque nation est « *un groupe coopératif héréditaire* » resserré par une coutume fixe; et ceux d'entre ces groupes qui l'emportent, sont ceux qui ont les coutumes les plus propres à produire l'unité, les plus fortifiantes; et ce sont là, en règle générale, les coutumes les meilleures. Les groupes vainqueurs et conquérants valent généralement mieux que la plupart de ceux qui échouent et sont vaincus; c'est ainsi que le monde primitif devint meilleur et se perfectionna.

Ce monde primitif gouverné par la coutume dura sans doute bien des siècles. L'histoire nous peint, à ses débuts, de grandes monarchies composées chacune de cent groupes dont chacun a sa coutume, qui tous croient remonter à une antiquité prodigieuse, et qui tous doivent en effet avoir existé pendant bien des générations. Le monde, tel qu'il se présente d'abord à nous dans l'histoire, ne paraît pas du tout nouveau, mais très-ancien, et d'après nos principes il fallait en effet que son existence datât de loin. Si la nature humaine avait besoin de se perfectionner graduellement, chaque génération a dû naître moins sauvage, plus calme, plus capable de civilisation, en un mot plus *légale* que celle qui l'avait précédée, et ces perfectionnements héréditaires sont toujours lents et incertains. Quoique un petit nombre d'hommes bien doués puissent faire des progrès considérables, la masse de chaque génération n'en peut faire que de bien

faibles sur la génération précédente ; et le léger perfectionnement ainsi obtenu est même sujet à être détruit par quelque atavisme mystérieux, quelque retour étrange à l'état primitif. De longs âges d'une monotonie lugubre remplissent les premiers chapitres de l'histoire des sociétés humaines ; mais ces âges ne furent pas perdus pour le genre humain ; car c'est pendant cette période que se forma cette chose relativement douce et docile que nous appelons maintenant la nature humaine.

La plus grande difficulté n'est certes pas de conserver un monde semblable, mais d'en sortir. Nous avons soumis le monde, pour l'améliorer, au joug de la coutume, et la coutume s'attache opiniâtrement au monde. Dans mille cas, disons dans la grande majorité des cas, les progrès du genre humain se sont arrêtés à cette première forme ; il est resté parfaitement embaumé, et ne présente plus que la momie de ce qu'il était primitivement. J'ai essayé de montrer de quelle manière, avec quelle lenteur, et dans quel nombre restreint de cas était secoué ce joug de la coutume. Ce fut « *le gouvernement de discussion* » qui brisa le lien séculaire et rendit à la liberté l'originalité du genre humain. Alors, et alors seulement, les mobiles sur lesquels comptait lord Macaulay pour assurer le progrès du genre humain commencèrent à agir réellement : c'est alors que « cette tendance de tout homme à améliorer sa condition » commence à avoir de l'importance ; parce qu'alors seulement l'homme peut modifier sa condition, tandis que jusque-là il est cloué sur place par l'usage antique. Alors la tendance qui porte vers la perfection tous les arts mécaniques commence à

prendre quelque force ; parce qu'enfin l'artisan peut chercher la perfection, après avoir été forcé pendant des siècles à se traîner dans l'ornière inévitable d'un passé tyrannique.

Aussitôt que ce grand pas en avant est fait, tous, ou presque tous les dons plus élevés, les grâces de l'humanité, ont un effet rapide et marqué sur « *le progrès vérifiable*, » sur le progrès dans le sens le plus étroit, mais aussi le plus généralement reconnu de ce mot. Alors, ainsi que nous l'avons vu, le succès dans la vie dépend par-dessus tout de « la modération animée, » d'une certaine combinaison d'énergie et de prudence difficile à obtenir, plus difficile encore à garder. Cette supériorité délicate trouve une aide dans toutes les grâces les plus délicates de l'humanité. On a souvent remarqué que le bon goût et le bon sens, quoique souvent séparés, vont la plupart du temps de compagnie, et surtout qu'un homme chez qui le manque de goût est choquant, bien qu'il puisse quelque temps tenir une conduite raisonnable et correcte, est cependant exposé à tomber tôt ou tard dans des erreurs pratiques considérables. En métaphysique il est probable que ces deux qualités, le bon goût et le bon sens, impliquent toutes deux ce qu'on appelle « la gravité de l'esprit, » c'est-à-dire le pouvoir de rester vraiment passif, la faculté d'attendre que la foule passagère des impressions ait produit son effet entier sur l'esprit, y ait laissé tout l'ensemble de ses résultats. L'homme dépourvu de jugement et celui qui est dépourvu de bon goût sont tous deux trop impatients ; tous deux se déplacent trop promptement et brouillent l'image. Voilà pourquoi la

réunion d'un sens délicat de la beauté et du tact, de la prudence dans la conduite, est chose naturelle; parce que ces deux qualités consistent dans la possession d'une faculté précieuse, bien que, dans la réalité, cet accord soit souvent troublé. Une mer tumultueuse de forces et de passions trouble la vie et les actions des hommes, par des orages qui se font à peine sentir dans les régions plus calmes de l'art. Par conséquent la culture du bon goût tend à favoriser l'exercice du bon sens, notre principal appui dans le monde complexe de la vie civilisée. C'est ainsi encore que les parties les plus délicates de la religion travaillent chaque jour à produire en nous cette « modération » qui, en somme, et en règle générale, est la condition essentielle d'un succès durable, même à prendre ce mot de succès dans son sens le plus étroit et le plus mondain. Nous pourrions signaler cette influence dans cent circonstances diverses si notre sujet le comportait. La plupart des goûts intellectuels d'une nature élevée ont les mêmes effets restrictifs; ils nous empêchent, ou tendent à nous empêcher de nous jeter avec une avidité vorace sur les biens de la vie : or cette avidité, qui rend les hommes et les nations trop impatients d'obtenir la richesse et la gloire, est souvent cause que l'on fait trop de choses et qu'on les fait mal, et qu'on finit ainsi par demeurer sans fortune et sans considération.

Mais il est inutile de s'étendre davantage là-dessus. On n'en saurait douter : bien que ces qualités élevées, ces grâces délicates de l'humanité, soient pour elle une gêne et un obstacle dans les luttes qui remplissent la première période de son existence, elles n'en sont pas

moins pour elle, dans une période plus avancée, de puissants avantages et des bienfaits inestimables. Or cette période commence dès que les gouvernements de discussion sont devenus assez forts pour jouir en sécurité d'une existence stable, dès qu'ils ont brisé la règle immuable de la coutume antique, dès qu'ils ont éveillé l'esprit d'invention qui sommeillait chez les hommes. Alors, pour la première fois, presque toutes les facultés humaines commencent à prendre leur essor; et chacune contribue pour sa part au progrès pris même dans son sens le plus étroit, au progrès vérifiable. Voilà la cause véritable de tous ces panégyriques de la liberté qui souvent sont si mesurés dans leur expression, mais si sincères et si bien d'accord au fond avec la vie et la nature. La liberté est la puissance qui fortifie et développe, c'est la lumière et la chaleur du monde politique. Et si quelque Césarisme, ainsi qu'il arrive parfois, fait preuve de quelque originalité d'esprit, cela tient uniquement à ce qu'il s'est approprié les résultats obtenus par la liberté, soit dans les temps passés, soit dans les pays voisins. Dans ce cas même cette originalité est fragile et dure peu : après un temps bien court, lorsqu'elle a été mise à l'épreuve par une ou deux générations, au moment où elle serait le plus nécessaire, elle disparaît.

Si l'on voulait étudier à fond toutes les conditions du progrès vérifiable, il y aurait encore bien des choses à signaler : la science, par exemple, a des secrets qui lui sont propres. La nature ne nous offre pas d'elle-même ses leçons les plus utiles; elle ne cède ses secrets les plus féconds, ceux qui portent le plus de fruits et qui

sont les plus propres à enrichir l'humanité, qu'aux hommes qui se sont résignés à passer au préalable par une longue suite d'études abstraites. Comprendre réellement les lois du mouvement n'est pas chose facile, et la solution de problèmes même assez simples de la mécanique pure est pour la plupart des hommes extrêmement pénible. Cependant c'est de ces recherches détournées, pour ainsi dire, et indirectes, que dépendent l'art de la navigation, l'astronomie physique tout entière, et toute la théorie des mouvements physiques. Mais aucune nation n'aurait pensé d'avance que de si grands secrets dussent être découverts d'une manière si curieuse. Par conséquent beaucoup de nations, qui sont engagées dans une mauvaise voie, peuvent être distancées, en supposant qu'il n'y ait pas de communications, par quelque nation qui ne leur est nullement supérieure, mais qui a eu la chance de tomber sur la bonne route. S'il n'y avait pas d'indicateurs Bradshaw, et si personne ne connaissait l'heure du départ des trains, un homme qui aurait pris l'express ne serait pour cela ni plus sage ni plus actif que celui qui l'aurait manqué, et pourtant il serait plusieurs heures avant l'autre à la capitale où tous deux veulent arriver. Or, si je ne me trompe, le même cas dut se présenter souvent au début de la science. Quoi qu'il en soit, il faudrait s'en assurer et savoir s'il en est ainsi ou s'il en est autrement, si l'on veut qu'une théorie complète du progrès vérifiable soit possible : il faudrait aussi, avant d'entreprendre cette théorie, déterminer avec précision les conditions du développement de la science physique.

Il est clair que vous ne pouvez expliquer le développe-

ment du bien-être dans l'humanité sans savoir comment les hommes apprennent et découvrent les choses qui y contribuent. D'un autre côté, pour discuter complétement la question du progrès ou de la décadence, il est indispensable d'analyser complétement les effets des agents naturels sur l'homme et les modifications de ces agents. Mais ce sont des points auxquels je ne puis toucher ; il n'y a qu'une manière de résoudre ces grands problèmes, c'est de les prendre séparément. Je prétends uniquement expliquer quelles sont, à mes yeux, les conditions politiques préalables du progrès, et surtout des premiers progrès. Je le fais d'autant plus volontiers que le sujet n'a pas été suffisamment examiné ; et par conséquent même s'il arrive qu'on trouve mes idées erronées, la discussion qu'elles provoqueront en pourra produire d'autres plus justes et plus vraies.

BIBLIOTECA NAZIONALE V. E. III · NAPOLI

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER. — L'origine des nations 1
LIVRE DEUXIÈME. — La lutte et le progrès 45
LIVRE TROISIÈME. — La formation des peuples 89
LIVRE QUATRIÈME. — L'âge de la discussion 171
LIVRE CINQUIÈME. — Le progrès vérifiable en politique . . . 223

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE
17, rue de l'École-de-Médecine, Paris.

BIBLIOTHÈQUE
SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Le premier besoin de la science contemporaine — on pourrait même dire d'une manière plus générale des sociétés modernes — c'est l'échange rapide des idées entre les savants, les penseurs, les classes éclairées de tous les pays. Mais ce besoin n'obtient encore aujourd'hui qu'une satisfaction fort imparfaite. Chaque peuple a sa langue particulière, ses livres, ses revues, ses manières spéciales de raisonner et d'écrire, ses sujets de prédilection. Il lit fort peu ce qui se publie au delà de ses frontières, et la grande masse des classes éclairées — surtout en France — manque de la première condition nécessaire pour cela, la connaissance des langues étrangères. On traduit bien un certain nombre de livres anglais ou allemands; mais il faut presque toujours que l'auteur ait à l'étranger des amis soucieux de répandre ses travaux, ou que l'ouvrage présente un caractère pratique qui en fait une bonne entreprise de librairie. Les plus remarquables sont loin d'être toujours dans ce cas, et il en résulte que les idées neuves restent longtemps confinées, au grand détriment des progrès de l'esprit humain, dans le pays qui les a vues naître. Le libre échange industriel règne aujourd'hui presque partout; le libre échange intellectuel n'a pas encore la même fortune, et cependant il ne peut rencontrer aucun adversaire ni inquiéter aucun préjugé.

Ces considérations avaient frappé depuis longtemps un certain nombre de savants anglais. Au congrès de l'association britannique à Édimbourg, ils tracèrent le plan d'une BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE, paraissant à la fois en anglais, en français et en

allemand, publiée en Angleterre, en France, aux États-Unis, en Allemagne, et réunissant des ouvrages écrits par les savants les plus distingués de tous les pays. En venant en France pour chercher les moyens de réaliser cette idée, ils devaient naturellement s'adresser à la REVUE SCIENTIFIQUE, qui marchait dans la même voie, et qui projetait au même moment, après les désastres de la guerre, une entreprise semblable destinée à étendre en quelque sorte son cadre et à faire connaître plus rapidement en France les livres et les idées des peuples voisins.

Les deux projets se sont réunis, et il s'est formé alors dans chaque pays un comité de savants qui choisira les ouvrages admis dans la Bibliothèque et assurera ainsi leur haute valeur scientifique. Le comité français comprend plusieurs membres de l'Institut et le directeur de la *Revue scientifique*.

La BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE n'est donc pas une entreprise de librairie ordinaire. C'est une œuvre dirigée par les auteurs mêmes, en vue des intérêts de la science, pour la populariser sous toutes ses formes, et faire connaître immédiatement dans le monde entier les idées originales, les directions nouvelles, les découvertes importantes, qui se font jour dans tous les pays. Chaque savant exposera les idées qu'il a introduites dans la science et condensera pour ainsi dire ses doctrines les plus originales.

On pourra ainsi, sans quitter la France, assister et participer au mouvement des esprits en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, en Italie, tout aussi bien que les savants mêmes de chacun de ces pays.

La BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE ne comprendra point seulement des ouvrages consacrés aux sciences physiques et naturelles; elle abordera aussi les sciences morales comme la philosophie, l'histoire, la politique et l'économie sociale, la haute législation, etc.; mais les livres traitant des sujets de ce genre se rattacheront encore aux sciences naturelles, en leur empruntant les méthodes d'observation et d'expérience qui les ont rendues si fécondes depuis deux siècles.

OUVRAGES PARUS

Tous les volumes sont vendus reliés avec luxe en toile anglaise.

(Format in-8°.)

J. TYNDALL. **Les glaciers et les transformations de l'eau**; suivis d'une Conférence de M. HELMHOLTZ sur le même sujet, avec de nombreuses figures dans le texte et planches à part sur papier teinté. 6 fr.

W. BAGEHOT. **Lois scientifiques du développement des nations** dans ses rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité..... 5 fr.

J. MAREY. **La machine animale**, avec un grand nombre de figures. 6 fr.

OUVRAGES EN PRÉPARATION

Auteurs français.

CLAUDE BERNARD. Phénomènes physiques et phénomènes métaphysiques de la vie.

HENRI SAINTE-CLAIRE DEVILLE. Introduction à la chimie générale.

ÉMILE ALGLAVE. Les éléments des constitutions politiques.

A. DE QUATREFAGES. Les races nègres.

A. WURTZ. Atome et atomicité.

BERTHELOT. La synthèse chimique.

H. DE LACAZE-DUTHIERS. La zoologie depuis Cuvier.

FRIEDEL. Les fonctions en chimie organique.

VAN BENEDEN. Les commensaux et les parasites dans le règne animal.

TAINE. Les émotions et la volonté.

QUETELET. La moyenne de l'humanité.

ALFRED GRANDIDIER. Madagascar.

DEBRAY. Les métaux précieux.

Auteurs anglais.

HUXLEY. Mouvement et conscience.

HERBERT SPENCER. Les sciences sociales.

W. B. CARPENTER. Physiologie de l'esprit.

RAMSAY. Sculpture de la terre.

SIR J. LUBBOCK. Premiers âges de l'humanité.

BAIN. L'esprit et le corps.

BALFOUR STEWART. La conservation de la force.

CHARLETON BASTIAN. Le cerveau comme organe de la pensée.

NORMANN LOCKYER. L'analyse spectrale.

W. ODLING. La chimie nouvelle.

LAUDER LINDSAY. L'intelligence chez les animaux inférieurs.

STANLEY JEVONS. Les lois de la statistique.

Berkeley. Les champignons.
Michael Foster. Protoplasma et physiologie cellulaire.
Maudsley. La responsabilité dans les maladies.
Ed. Smith. Aliments et alimentation.
Pettigrew. Marche, natation et vol.
Thiselton Dyer. Les inflorescences.
K. Clifford. Les fondements des sciences exactes.

Auteurs allemands.

Virchow. Physiologie des maladies.
Bernstein. Physiologie des appareils des sens.
Hermann. La respiration.
Leuckart. L'organisation des animaux.
O. Liebreich. La toxicologie.
Rees. Les plantes parasites.
Rosenthal. Physiologie générale des nerfs et des muscles.
Oscard Schmidt. La théorie de l'hérédité et le darwinisme.
Lommel. L'optique.
Steinthal. La science du langage.
Wunot. L'acoustique.
Vogel. Les effets chimiques de la lumière.
F. Cohn. Les Thallophytes.

Auteurs américains.

J. Dana. L'échelle et les progrès de la vie.
S. W. Johnson. La nutrition des plantes.
Austin Flint. Les fonctions du système nerveux.
W. D. Whitney. La linguistique moderne.

PUBLICATION SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

REVUE SCIENTIFIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

REVUE DES COURS SCIENTIFIQUES (DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Philosophie des sciences. — Histoire scientifique. — Physique. — Chimie. — Astronomie. — Géologie. — Botanique. — Zoologie. — Physiologie. — Médecine et hygiène. — Anthropologie. — Géographie et voyages. — Sciences industrielles. — Sciences militaires. — Sciences sociales et politiques. — Congrès scientifiques.

Voici les noms des principaux Collaborateurs dans les divers pays.

France. — MM. Claude Bernard. — H. Sainte-Claire-Deville. — De Quatrefages. — Dumas. — Wurtz. — Berthelot. — Broca. — Brongniart. — Chauveau. — Colonel Laussedat. — Baillon. — Bouley. — Pasteur. — Lorain. — Le Fort. — G. Ville. — P. Bert. — L. Dumont. — Boussingault. — Em. Alglave. — Gavarret. — Bouchardat. — Marey. — Mascart. — Janssen. — Ed. Perrier. — Hébert. — E. Blanchard. —

A. Milne-Edwards. — Colonel Usquin. — E. Faivre. — Fouqué, etc., etc.

Angleterre. — MM. Huxley. — Tyndall. — Herbert Spencer. — Sir J. Lubbock. — Sir W. Thomson. — W. B. Carpenter. — Ch. Darwin. — Abel. — E. J. Reed. — Liebreich. — Capitaine Noble. — W. Odling. — Stanley Jevons. — Normann Lockyer, etc., etc.

Allemagne et Autriche-Hongrie. — MM. Virchow. — Helmholtz. — Hartmann. — Brücke. — Haeckel. — Littrow. — E. du Bois-Reymond. — Ludwig. — A. Ecker. — Rosenthal, etc., etc.

Belgique. Hollande. — MM. Quetelet. — Van Beneden. — Plateau. — Bellynck. — Harting. — Baumhauer. — Gunning. — Dewalque. — D'Omalius d'Halloy. — Ed. Morren, etc., etc.

Scandinavie. — MM. Nordenskiöld, Thomsen, etc , etc.

Italie. Suisse. — MM. Moleschott. — De Saussure. — Soret. — Le P. Secchi. — R. Wolf. — De Saint-Robert, etc., etc.

Amérique. — MM. Agassiz. — Sterry-Hunt. — Salisbury, etc.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris.....	Six mois.	12 fr.	Un an.	20 fr.
Départements...	—	15	—	25
Étranger.....	—	18	—	30

Un numéro : 50 centimes

OCTOBRE 1872.

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE

17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17

PARIS

EXTRAIT DU CATALOGUE.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 à 2 fr. 50 c.

Cartonnés 3 fr.

Ouvrages publiés.

H. Taine.

LE POSITIVISME ANGLAIS, étude sur Stuart Mill. 1 vol.

L'IDÉALISME ANGLAIS, étude sur Carlyle. 1 vol.

PHILOSOPHIE DE L'ART. 1 vol.

PHILOSOPHIE DE L'ART EN ITALIE. 1 vol.

DE L'IDÉAL DANS L'ART. 1 vol.

PHILOSOPHIE DE L'ART DANS LES PAYS-BAS. 1 vol.

PHILOSOPHIE DE L'ART EN GRÈCE. 1 vol.

Paul Janet.

LE MATÉRIALISME CONTEMPORAIN. Examen du système du docteur Büchner. 1 vol.

LA CRISE PHILOSOPHIQUE. MM. Taine, Renan, Vacherot, Littré. 1 vol.

LE CERVEAU ET LA PENSÉE. 1 vol.

Odysse-Barot.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE. 1 vol.

Alaux.

PHILOSOPHIE DE M. COUSIN. 1 vol.

Ad. Franck.

PHILOSOPHIE DU DROIT PÉNAL. 1 vol.

PHILOSOPHIE DU DROIT ECCLÉSIASTIQUE. 1 vol.

LA PHILOSOPHIE MYSTIQUE EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE (St-Martin et don Pasqualis). 1 vol.

Charles de Rémusat.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. 1 vol.

Émile Saisset.

L'AME ET LA VIE, suivi d'une étude sur l'Esthétique franç. 1 vol.

CRITIQUE ET HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE (frag. et disc.). 1 vol.

Charles Lévêque.

LE SPIRITUALISME DANS L'ART. 1 vol.

LA SCIENCE DE L'INVISIBLE. Étude de psychologie et de théodicée. 1 vol.

Auguste Laugel.

LES PROBLÈMES DE LA NATURE. 1 vol.

LES PROBLÈMES DE LA VIE. 1 vol.

LES PROBLÈMES DE L'AME. 1 vol.

LA VOIX, L'OREILLE ET LA MUSIQUE. 1 vol

L'OPTIQUE ET LES ARTS. 1 vol.

Challemel-Lacour.

LA PHILOSOPHIE INDIVIDUALISTE, étude sur Guillaume de Humboldt. 1 vol.

L. Buchner.

SCIENCE ET NATURE, trad. de l'allem. par Aug. Delondre. 2 vol.

Albert Lemoine.

LE VITALISME ET L'ANIMISME DE STAHL. 1 vol.

DE LA PHYSIONOMIE ET DE LA PAROLE. 1 vol.

Milsand.

L'Esthétique anglaise, étude sur John Ruskin. 1 vol.

A. Véra.

Essais de philosophie hégélienne. 1 vol.

Beaussire.

Antécédents de l'hégélianisme dans la philos. franç. 1 vol.

Bost.

Le Protestantisme libéral. 1 vol.

Francisque Bouillier.

Du Plaisir et de la Douleur. 1 vol.

De la Conscience. 1 vol.

Ed. Auber.

Philosophie de la médecine. 1 vol.

Leblais.

Matérialisme et Spiritualisme, précédé d'une Préface par M. E. Littré. 1 vol.

Ad. Garnier.

De la Morale dans l'antiquité, précédé d'une Introduction par M. Prévost-Paradol. 1 vol.

Schœbel.

Philosophie de la raison pure. 1 vol.

Beauquier.

Philosoph. de la musique. 1 vol.

Tissandier.

Des sciences occultes et du Spiritisme. 1 vol.

J. Moleschott.

La Circulation de la vie. Lettres sur la physiologie, en réponse aux Lettres sur la chimie de Liebig, trad. de l'allem. 2 vol.

Ath. Coquerel fils.

Origines et Transformations du christianisme. 1 vol.

La Conscience et la Foi. 1 vol.

Histoire du Credo. 1 vol.

Jules Levallois.

Déisme et Christianisme. 1 vol.

Camille Selden.

La Musique en Allemagne. Étude sur Mendelssohn. 1 vol.

Fontanès.

Le Christianisme moderne. Étude sur Lessing. 1 vol.

Saigey.

La Physique moderne. 1 vol.

Mariano.

La Philosophie contemporaine en Italie. 1 vol.

Faivre.

De la Variabilité des espèces. 1 vol.

Letourneau.

Physiologie des passions. 1 vol.

Stuart Mill.

Auguste Comte et la Philosophie positive, trad. de l'angl. 1 vol.

Ernest Bersot.

Libre philosophie. 1 vol.

A. Réville.

Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ. 1 vol.

W. de Fonvielle.

L'Astronomie moderne. 1 vol.

C. Coignet.

La Morale indépendante. 1 vol.

E. Boutmy.

Philosophie de l'architecture en Grèce. 1 vol.

Et. Vacherot.

La Science et la Conscience. 1 vol.

Ém. de Laveleye.

Des formes de gouvernement. 1 vol.

Herbert Spencer.

Classification des Sciences. 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

FORMAT IN-8.

Volumes à 5 fr., 7 fr. 50 c. et 10 fr.

JULES BARNI. **La Morale dans la démocratie.** 1 vol. 5 fr.

AGASSIZ. **De l'Espèce et des Classifications**, traduit de l'anglais par M. Vogeli. 1 vol. in-8. 5 fr.

STUART MILL. **La Philosophie de Hamilton.** 1 fort vol. in-8, traduit de l'anglais par M. Cazelles. 10 fr.

DE QUATREFAGES. **Ch. Darwin et ses précurseurs français.** 1 vol. in-8. 5 fr.

HERBERT-SPENCER. **Les premiers Principes.** 1 fort vol. in-8, traduit de l'anglais par M. Cazelles. 10 fr.

BAIN. **Des Sens et de l'Intelligence.** 1 vol. in-8, trad. de l'anglais par M. Cazelles. (*Sous presse.*)

ÉDITIONS ÉTRANGÈRES.

Éditions anglaises.

AUGUSTE LAUGEL. **The United States during the war.** 1 beau vol. in-8 relié. 7 shill. 6 d.

ALBERT REVILLE. **History of the doctrine of the deity of Jesus-Christ.** 1 vol. 3 sh. 6 p.

H. TAINE. **Italy** (Naples et Rome). 1 beau vol. in-8 relié. 7 sh. 6 d.

H. TAINE. **The Physiology of Art.** 1 vol. in-18, rel. 3 shill.

PAUL JANET. **The Materialism of present day**, translated by prof. Gustave MASSON. 1 vol. in-18, rel. 3 shill.

Editions allemandes.

JULES BARNI. **Napoléon Ier** und sein Geschichtschreiber Thiers. 1 vol. in-18. 1 thal.

PAUL JANET. **Der Materialismus unserer Zeit**, übersetzt von Prof. Reichlin-Meldegg mit einem Vorwort von Prof. von Fichte. 1 vol. in-18. 1 thal.

H. TAINE. **Philosophie der Kunst.** 1 vol. in-18. 1 thal.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-18, à 3 fr. 50 c.

Cartonnés, 4 fr.

Carlyle.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, traduit de l'anglais par M. Elias Regnault. 3 vol.

Victor Meunier.

SCIENCE ET DÉMOCRATIE. 2 vol.

Jules Barni.

HISTOIRE DES IDÉES MORALES ET POLITIQUES EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE. 2 vol.

NAPOLÉON Ier ET SON HISTORIEN M. THIERS. 1 vol.

Auguste Laugel.

LES ÉTATS-UNIS PENDANT LA GUERRE (1861-1865). Souvenirs personnels. 1 vol.

De Rochau.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION, traduit de l'allemand. 1 vol.

Eug. Véron.

HISTOIRE DE LA PRUSSE depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa. 1 vol.

Hillebrand.

LA PRUSSE CONTEMPORAINE ET SES INSTITUTIONS. 1 vol.

Eug. Despois.

LE VANDALISME RÉVOLUTIONNAIRE. Fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention. 1 vol.

Thackeray.

LES QUATRE GEORGE, trad. de l'anglais par M. Lefoyer, précédé d'une Préface par M. Prévost-Paradol. 1 vol.

Bagehot.

LA CONSTITUTION ANGLAISE, trad. de l'anglais. 1 vol.

Émile Montégut.

LES PAYS-BAS. Impressions de voyage et d'art. 1 vol.

Émile Beaussire.

LA GUERRE ÉTRANGÈRE ET LA GUERRE CIVILE. 1 vol.

Édouard Sayous.

HISTOIRE DES HONGROIS et de leur littérature politique de 1790 à 1815. 1 vol.

Éd. Bourloton.

L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE. 1 v.

Boert.

LA GUERRE DE 1870-1871 d'après le colonel fédéral suisse Rustow. 1 vol.

Herbert Barry.

LA RUSSIE CONTEMPORAINE, traduit de l'anglais. 1 vol.

H. Dixon.

LA SUISSE CONTEMPORAINE, traduit de l'anglais. 1 vol.

Louis Teste.

L'ESPAGNE CONTEMPORAINE, journal d'un voyageur. 1 vol.

FORMAT IN-8.

Sir G. Cornewall Lewis.

HISTOIRE GOUVERNEMENTALE DE L'ANGLETERRE DE 1770 JUSQU'A 1830, trad. de l'anglais et précédé de la Vie de l'auteur, par M. Mervoyer. 1 v. 7 fr.

De Sybel.

HISTOIRE DE L'EUROPE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

1869. Tome Ier, 1 vol. in-8, trad. de l'allemand. 7 fr.

1870. Tome II, 1 v. in-8. 7 fr.

Taxile Delord.

HISTOIRE DU SECOND EMPIRE, 1848-1869.

1869. Tome Ier, 1 vol. in-8. 7 fr.

1870. Tome II, 1 fort vol. in-8. 7 fr.

1872. Tome III, 1 fort. vol. in-8. 7 fr.

REVUE **Politique et Littéraire** (Revue des cours littéraires, 2e série.)	REVUE **Scientifique** (Revue des cours scientifiques, 2e série.)

Directeurs : MM. Eug. YUNG et Ém. ALGLAVE

La septième année de la **Revue des Cours littéraires** et de la **Revue des Cours scientifiques**, terminée à la fin de juin 1871, clôt la première série de cette publication.

La deuxième série a commencé le 1er juillet 1871, et dorénavant chacune des années de la collection commencera à cette date. Des modifications importantes ont été introduites dans ces deux publications.

La *Revue des Cours littéraires* continue à donner une place aussi large à la littérature, à l'histoire, à la philosophie, etc., mais elle a agrandi son cadre, afin de pouvoir aborder en même temps la politique et les questions sociales. En conséquence, elle a augmenté de moitié le nombre des colonnes de chaque numéro (48 colonnes au lieu de 32). Elle s'appelle maintenant la **Revue politique et littéraire**, *Revue des Cours littéraires* (2e série).

La *Revue des Cours scientifiques*, en laissant toujours la première place à l'enseignement supérieur proprement dit et aux sociétés savantes de la France et de l'étranger, poursuit tous les développements de la science sur le terrain politique, économique et militaire. Elle a pris le même accroissement que la *Revue politique et littéraire* et publie également chaque semaine 48 colonnes au lieu de 32. Elle s'appelle la **Revue scientifique**, *Revue des Cours scientifiques* (2e série).

Prix d'abonnement :

Une seule revue séparément	Six mois.	Un an.	Les deux revues ensemble	Six mois.	Un an.
Paris	12f	20f	Paris	20f	36f
Départements.	15	25	Départements.	25	42
Étranger....	18	30	Étranger.. .	30	50

Prix de chaque numéro : 50 centimes.

L'abonnement part du 1er juillet, du 1er octobre, du 1er janvier et du 1er avril de chaque année.

Les sept premières années (1864 à 1871) de la *Revue des Cours littéraires* et de la *Revue des Cours scientifiques*, formant la première série de cette publication, sont en vente : on peut se les procurer brochées ou reliées.

Prix de chaque volume pris séparément..... br. 15 fr.
Prix de la collection complète de chaque Revue, 7 gr. v. in-4°. 105 fr.
La collection complète des deux Revues, 14 gros vol. in-4°. 182 fr.

REVUE DES COURS LITTERAIRES

Table générale des matières contenues dans la première série (1864-1871).

MORALE

Le devoir, par M. Jules Simon, VI. — Le gouvernement de la vie, par le R. P. Hyacinthe, VII. — Du bonheur et des plaisirs vrais, par M. Ch. Lévêque, I. — Le droit naturel et la famille, par M. Ad. Franck, II. — La société domestique, la société conjugale, le foyer domestique (trois conférences), par le R. P. Hyacinthe, IV. — La famille, par M. Jules Simon, VI. — Les pères et les enfants au XIXe siècle, douze leçons, par M. Legouvé, IV. — Les domestiques d'autrefois et ceux d'aujourd'hui; la présence des filles à la maison, par le même, VI.

Antériorité du droit sur le devoir, par M. l'abbé Loyson, VI. — Les théories morales de l'antiquité, par M. Tissandier, V. — La morale évangélique, par M. l'abbé Loyson, VI. — Les doctrines morales au XVIe siècle, par M. Ernest Bersot, VI. — La morale de Spinoza, par M. Ch. Lemonnier, III. — La morale indépendante, sept leçons, par M. Caro, V. — La morale laïque, par M. Ch. Lévêque, VI. — Le principe humain et le principe divin de la morale, par M. Em. Beaussire, VI.

Le luxe, par M. Batbie, IV. — Même sujet, par M. Horn, V. — Le luxe des vêtements au moyen âge, par M. Baudrillart, VI. — Les femmes et la mode, par madame Sezzi, II. — L'amour platonique, par M. Waddington, I. — Caton et les dames romaines, par M. Aderer, IV. — Saint Jérôme et les dames romaines, par le même, VI.

L'étroitesse d'esprit, par M. Ath. Coquerel, VII. — L'amour de sa profession, par M. Jules Favre, VI. — L'acteur, le fonctionnaire, le journaliste, par M. Francisque Sarcey, VI.

THÉOLOGIE

ie de Jésus, par M. de Pressensé, I. — Du témoignage des martyrs en faveur de la divinité de Jésus-Christ, par M. l'abbé Perreyve, I. — Les pères de l'école d'Alexandrie et la papauté primitive, par M. l'abbé Freppel, II. — Du pouvoir direct et indirect de l'Église sur le temporel des rois, par M. l'abbé Méric, VII. — Le protestantisme sous Charles IX, par M. l'abbé Perraud, VII.— Le colloque de Poissy, par le même, VII. — Le système de Herder, par M. l'abbé Dourif, II. — Le déisme, par le R. P. Hyacinthe, II. — Le christianisme de J. J. Rousseau, par M. Fontanès, VII. — La religion progressive, par M. Despois, VII. — L'unité de l'esprit parmi les chrétiens, par M. Fontanès, IV. — Pourquoi la France n'est- elle pas protestante? par M. Ath. Coquerel fils, III. — Des progrès religieux hors du christianisme, par sir John Bowring, III. — Les pro-

grès du catholicisme en Angleterre, par M. Gaidoz, VII. — La Rome actuelle et le concile, par M. de Pressensé, VII.

PHILOSOPHIE

Sa définition et son objet (3 leçons), par M. Paul Janet, II. — Origine de la connaissance humaine, par M. Moleschott, II. — L'homme est-il la mesure de toutes choses? par M. Paul Janet, III. — De la personnalité humaine, par M. Caro, IV. — L'intelligence, par M. Taine, VII. — La physiologie de la pensée, par M. Bain, VI. — L'existence indépendante de l'âme, par M. Schrœder van der Kolk, V. — Distinction de l'âme et du corps, par M. Paul Janet, I. — L'âme des bêtes, par M. Brisebarre, I. — Même sujet, par M. P. Janet, V. — L'induction, par M. Em. Beaussire, VII. — Le problème de la création, par M. Caro, VII. — Idée d'une géographie et d'une ethnographie psychologiques, par M. Ch. Lévêque, I. — Le fatalisme et la liberté, par le même, II. — L'âme humaine dans l'histoire, par M. Bohn, II. — Situation actuelle du spiritualisme, par M. Caro, II. — Le spiritualisme libéral, par M. Em. Beaussire, V. — La liberté philosophique, par le même, V. — Matérialisme, idéalisme, spiritualisme, par M. Ravaisson, V.

Philosophie de l'Inde, par M. Paul Janet, II. — Le mysticisme dans l'Orient ancien et moderne, par M. Ch. Lévêque, V. — Du monothéisme juif, par M. Munck, II. — Démocrite, par M. Ch. Lévêque, I. — Socrate et les sophistes, par M. Lorquet, I. — L'école socratique, par M. Vera, VII. — Le stoïcisme, par M. Tissandier, V. — Le christianisme des philosophes païens, par M. Havet, II. — Le procès de Galilée, par M. Trouessart. — Les trois Galilée, par M. Philarète Chasles, IV. — Descartes, par M. Bohn, II. — Des controverses philosophiques au XVIIe siècle (10 leçons), par M. Paul Janet, IV. — Preuves de l'existence de Dieu d'après Descartes (7 leçons), par le même, V. — Diderot, par M. Jules Barni, III. — Saint-Simon, par M. Ch. Lemonnier, I. — Kant et la métaphysique, par M. Paul Janet, VI. — La philosophie allemande en France depuis 1815, par le même, V. — M. Cousin et sa philosophie, par M. Vera, II. — Victor Cousin, par M. Ch. Lévêque, IV. — Philosophie des deux Ampère, par M. Em. Beaussire, VII. — Les spirites, par M. Tissandier, II. — La philosophie contemporaine en Italie, par M. Em. Beaussire, VII. — Le mouvement philosophique en Sicile, par le même, IV. — Les deux philosophies, Stuart Mill et Hamilton, par le même, VI. — La psychologie anglaise contemporaine, par le même, VII. — Même sujet, par M. Joly, VII. — La psychologie de M. Bain, par M. Stuart Mill, VI. — Un précurseur de Darwin, par M. Joly, VI. — La nouvelle philosophie scientifique, par M. Ch. Lévêque, VII. — La science moderne et la métaphysique, par le même, VII.

POLITIQUE

Les devoirs civiques, par M. Jules Favre, VII. — De la morale

dans la démocratie, par M. Jules Barni, II. — Le respect du droit d'autrui, par M. Beudant, VII. — Principes de la société moderne, par M. Albicini, IV. — De la civilisation, par M. Duveyrier, II. — La vraie et la fausse égalité, par M. Ad. Franck, IV. — De l'union des classes, par M. Paul Janet, V. — La raison d'État, par M. Ferri, II. — La libre conscience, par M. de Pressensé, VII. — Du progrès, par M. Laboulaye, VI. — La révolution pacifique, par M. Saint-Marc Girardin, VII.

Constitution des États-Unis (9 leçons), par M. Laboulaye, I. — Organisation politique de l'Angleterre, par M. Fleury, II. — Une Académie politique sous le cardinal de Fleury, par M. Paul Janet, II. — Louis XV et la diplomatie secrète, par M. Raimbaud, V. — Principes et caractères de la révolution française, par M. Macé, IV. — L'Assemblée constituante : les cahiers de 1789, Déclaration des droits de l'homme, suppression de la féodalité, premier projet de constitution, question du véto, exclusion des ministres de l'Assemblée, réorganisation administrative, loi électorale, suffrage universel, droit de paix et de guerre, serment civique, organisation judiciaire, municipalité de Paris, par M. Laboulaye, VI et VII. — L'esprit de privilége sous la Restauration, par M. Baudrillart, V.

Principaux publicistes : Locke, Montesquieu, madame de Staël, Benjamin Constantin, Royer-Collard, Sismondi, par M. Ad. Franck, I, IV et VI. — Malesherbes, par M. Laboulaye, VII. — L'éloquence politique, par M. Guibal, VI. — Les orateurs de la Constituante, par M. Reynald, VII. — Mirabeau, par M. Laboulaye, V et VI. — Mirabeau et la cour, par M. Reynald, VII. — Les orateurs parlementaires de l'Angleterre, par M. Édouard Hervé, III. — Abraham Lincoln, par M. Aug. Cochin, VI. — Le général Grant, par le même, VII. — Montalembert, par le même, VII.

Wilberforce, par M. Bersier, II. — Les nègres affranchis des États-Unis, par MM. Laboulaye, Leigh, de Pressensé, Sunderland, Coquerel fils, Crémieux, Rosseuw Saint-Hilaire, Th. Monod, II; par MM. Laboulaye, Franck, Albert de Broglie, Chamerovzow, Augustin Cochin, Dhombres, III. — La traite et l'esclavage, par MM. Laboulaye, Augustin Cochin, Horn, Mage, Knox, Beraza, IV. — Les résultats de l'émancipation, par MM. Laboulaye, Garrison, Albert de Broglie, général Dubois, etc., IV.

La guerre, par M. Ath. Coquerel, VI. — La paix et la guerre, par M. Ad. Franck, I. — La paix perpétuelle, par M. Ch. Lemonnier, IV. — La ligue de la paix, par M. Michel Chevalier, VI. — Même sujet, par le R. P. Hyacinthe, VI.

LÉGISLATION

Introduction générale à l'étude du droit, par M. Beudant, I. — Philosophie du droit civil, par M. Ad. Franck, II. — Cours de droit civil (première année), par M. Valette, I et II. — Du droit de punir, par M. Ortolan, II. — La loi pénale et la science du droit criminel, par M. Mouton, VI. — Le droit pénal et la

Révolution française, par M. Thézard, VI. — Du droit administratif, par M. Batble, II. — Du droit international, par M. Beltrano, I. — Principes philosophiques du droit public, par M. Franck, III. — La poésie dans le droit, par M. Lederlin, III. — Du caractère français dans ses rapports avec le droit, par M. Thézard, IV.

Les origines celtiques du droit français, par M. de Vairoger, I. — La législation criminelle en Angleterre, par M. Laboulaye, I et II. — La liberté de la librairie, par M. Jules Simon, VII.

ÉCONOMIE POLITIQUE

Histoire, but et objet de l'économie politique, par M. Baudrillart, IV. — L'enseignement de l'économie politique, par M. Em. Levasseur, VII. — Rôle de l'économie politique dans les sciences morales, par le même, VI. — Les commencements de l'économie politique dans les écoles du moyen âge, par M. Ch. Jourdain, VI. — Histoire du travail, par M. Frédéric Passy, III. — Les expositions de l'industrie, par M. Em. Levasseur, IV. — L'Exposition de 1867, par M. Audiganne, IV.

QUESTIONS SOCIALES

De l'inégalité des conditions sociales, par M. Jules Favre, VIII. — Horace Maun ou l'égalité d'instruction, par M. Laboulaye, VI. — De l'égalité d'éducation, par M. Jules Ferry, VII. — Le travail des enfants dans les manufactures, par M. Jules Simon, IV. — Le logement de l'ouvrier, par le même, V.

Du droit de tester, par M. Ad. Franck, III. — De l'hérédité, par M. Frédéric Passy, IV.

La famille et l'État, conférence de M. Renan, par M. Beaussire. — Les femmes dans l'État, par M. J. Barni, V. — Du progrès social par l'instruction des femmes, par M. Thévenin, I. — L'instruction des femmes doit-elle être différente de celle des hommes? par miss Becker, VI. — Le droit des femmes en Angleterre, par M. W. de Fonvielle, V. — Idées de Proudhon et de Stuart Mill sur les femmes, par M. Van der Berg, VII. — La femme et la raison, par mademoiselle Deraismes, VI. — Les grandes femmes, par la même, VI. — De l'éducation de la femme, par M. Virchow, III. — De la condition des femmes au XIVe siècle, par M. Aderer, III. — La question des femmes au XVe siècle, par M. Campaux, I. — L'éducation littéraire des femmes au XVIIe siècle, par M. Deltour, II. — L'instruction secondaire des filles et M. l'évêque d'Orléans, par M. Eug. Yung, IV. — La femme au XIXe siècle, par M. Pelletan, VI.

ENSEIGNEMENT

L'enseignement officiel et l'enseignement populaire au moyen âge, par M. Paulin Pâris, II. — Des progrès de l'érudition moderne, par M. Hignard, II. — Des études classiques latines,

par M. Tamagni, I. — L'étude de l'histoire, l'éducation oratoire, par M. Carlyle, III. — L'instruction moderne, par M. Stuart Mill, IV. — De l'état actuel de l'Université, par M. Mézières, IV. — De l'enseignement supérieur français, par M. Eugène Véron, II. — Le doctorat ès lettres, par M. Ch. Lévêque, VI. — Les universités anglaises, par M. Challemel-Lacour, II. — Les professeurs des universités allemandes, par M. Élias Regnault, II. — L'enseignement supérieur français et l'enseignement supérieur allemand, par M. H. Heinrich, III. — L'université d'Iéna, par M. Louis Koch, III. — Les programmes des universités allemandes, par M. Louis Leger, VI. — Histoire de l'enseignement de la procédure, par M. Paringault, III. — L'enseignement du droit à Rome, par M. Bremer, VI. — L'enseignement de l'Ecole des chartes, par M. Emile Alglave, II. — Un lycée de filles en Amérique, par M. Gaidoz, V. — Le service militaire dans les Universités allemandes, par M. L. Koch, VI.

Conférences et conférenciers, par M. L. Simonin, V. — Les conférences de la rue de la Paix, par M. Eugène Véron, II. — La chaire d'éloquence française à la Sorbonne, par M. Saint-René Taillandier, V. — Eugène Gandar, professeur d'éloquence française, par M. Em. Beaussire, VII. — M. Berger, professeur d'éloquence latine, par M. Martha, VII. — Le cours de M. Jules Barni à Genève, par M. Eugène Despois, III. — Discours d'ouverture de l'Athénée, par M. Eug. Yung, III. — Discours d'ouverture des conférences du boulevard des Capucines, par M. Em. Deschanel, V. — Discours de réouverture des mêmes conférences, par M. Sarcey, V et VI. — Les conférences en Angleterre et en Amérique, par M. Laboulaye, VII.

Les bibliothèques populaires, par M. Jules Simon, II et III; par M. Ed. Charton; par M. Laboulaye, III. — De l'éducation qu'on se donne à soi-même, par M. Laboulaye, III. — Du choix des lectures populaires, par M. Saint-Marc Girardin, III.

De l'avenir de l'instruction populaire, par M. Jules Favre, VI. — L'instruction populaire, par MM. de Pressensé, Royer-Collard et Rosseuw Saint-Hilaire, IV. — L'instruction primaire en 1867, par M. Guizot, IV. — La vérité sur l'instruction primaire en Prusse, par M. L. Koch, V.

HISTOIRE ANCIENNE

Du rôle de la Grèce dans l'histoire du monde, par M. Gladstone, III. — La cité antique, ouvrage de M. Fustel de Coulanges, par M. Édouard Tournier, V. — Histoire de la civilisation grecque (10 leçons), par M. Alfred Maury, I. — La diplomatie dans l'antiquité, par M. Egger, VI.

État moral des Romains sous la république, sous l'empire (3 leçons), par M. Alfred Maury, I. — Les pauvres dans l'ancienne Rome, par M. Crouslé, VI. — Recherches sur la mort de César, par M. Dubois (d'Amiens), V. — La vie privée de l'empereur Auguste, par le même, VI. — Auguste, son siècle, sa famille,

ses amis (6 leçons), par M. Beulé, IV. — Les successeurs d'Auguste, Tibère, Caligula (7 leçons), par le même, V. — Le testament politique d'Auguste, par M. Abel Desjardins, III. — Le portrait de Néron, par M. Beulé, VI. — L'impératrice Faustine, femme de Marc-Aurèle, par M. Ernest Renan, IV. — L'impérialisme romain, par M. Seeley, VII. — Les libertés municipales dans l'empire romain, par M. de Valroger, II. — La société romaine du temps des premiers empereurs comparée à la société française de l'ancien régime, par M. A. Maury, II. — La vie épicurienne des Romains sous l'empire, par M. Gebhart, VI. — Le paganisme au temps de Plutarque, par M. Egger, II. — L'organisation du travail dans l'empire romain, par M. Lacroix, VII. — L'Afrique au temps de Tertullien, par l'abbé Freppel, I. — Le monde romain et les barbares, par M. A. Geoffroy, II.

HISTOIRE DU MOYEN AGE

Origines du peuple français, par M. Henri Martin, VII. — De l'origine des monuments appelés celtiques, par le même, IV. — Les Bretons d'Angleterre et les Bretons de France, par M. de la Villemarqué, IV. — Charlemagne économiste, par M. Abel Desjardins, IV. — Charlemagne et Alcuin, par le même, IV. — La théorie féodale, par M. Paulin Pâris, II. — De l'état social au moyen âge d'après les archives des couvents, par M. Vallet de Viriville, I. — La poésie et la vie réelle au moyen âge, par M. Gebhart, VII. — La reconnaissance des peuples sauvés, épisode de l'histoire de Venise et du Bas-Empire, par M. J. Armingaud, V. — Une année de la guerre de Cent ans, par M. Berlioux, II. — L'Italie au moyen âge, par M. Huillard-Bréholles, VI. — Relations de la France avec l'Italie au XVIe siècle, par M. Wallon, I et II. — Lucrèce Borgia, par M. Philarète Chasles. VII. — François Ier et Marguerite de Navarre, par M. Zeller, V. — La Réforme, par M. Bancel. I. — De l'histoire du protestantisme français, par M. Guizot, III.

HISTOIRE MODERNE

L'Allemagne pendant la guerre de Trente ans, par M. Bosseri, IV. — Mazarin, par M. Wolowski, IV. — Le procès de Fouquet, par M. Maze, V. — Vauban, par M. Baudrillart, IV. — Les colonies françaises sous Louis XIV, par M. Jules Duval, VI. — De la civilisation en France et en Angleterre depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours (20 leçons), par M. Alfred Maury, III et IV. — L'Allemagne depuis le traité de Westphalie (8 leçons), par le même, V. — La France au XVIIIe siècle (8 leçons), par le même, V. — Frédéric le Grand et sa politique, par M. Ed. Sayous, II. — Catherine II et sa cour, par M. Schnitzler, II. — Même sujet, par M. Blanchet, VI. — Voyage de Joseph II à la cour de Marie-Antoinette, par le même, III. — Les quatre George, par Thackeray, V. — De l'administration française sous Louis XVI, tableau des institutions et des idées de l'ancien régime (52 le-

çons), par M. Laboulaye, II, III et IV. — Les approches de la révolution (1787-1789, 10 leçons), par le même, V. — Fondation des États-Unis, rôle de la France, par M. Maze, VI. — L'Assemblée constituante : les élections de 1789, ouverture des états généraux, Mirabeau journaliste, serment du Jeu de paume, séance du 23 juin, réunion des ordres, prise de la Bastille, les massacres, assassinat de Foulon et Berthier, la nuit du 4 août, les 5 et 6 octobre, destruction des parlements, confiscation des biens du clergé, les assignats, la liste civile, la constitution civile du clergé, Camille Desmoulins et Marat, les Suisses de Châteauvieux, par M. Laboulaye, VI et VII. — La guillotine et la révolution française, par M. Dubois (d'Amiens), III. — Le vandalisme révolutionnaire, ouvrage de M. Despois, par M. Eug. Véron, V. — Les assignats, par M. Émile Levasseur, III. — Du sentiment religieux dans la révolution française, par M. de Pressensé, II. — Le premier consul, par M. Jules Barni, VI. — Napoléon Ier et son historien M. Thiers, par M. Despois, VII. — Waterloo, par M. Chesney, VI. — Les alliés à Paris en 1814 et 1815, par M. Léon Say, V. — Épisodes de la guerre des États-Unis (1861 à 1865), par M. Auguste Laugel, II. — Les provinces rhénanes, par M. de Sybel, VI. — Les frontières naturelles de la France, par M. Himly, IV.

Formation territoriale de la Prusse; part de la France dans sa première grandeur; la Prusse sous le *roi sergent;* opinion de Frédéric II sur nos frontières du Rhin; le fusil de Molwitz; alliances de la France avec la Prusse; la guerre de Sept ans; les Russes en Pologne; la diplomatie prussienne et la Révolution française; la Prusse et Napoléon Ier, par M. Combes, VII.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

De l'influence des mœurs publiques sur la littérature, par M. Jules Favre, VI. — La prose, la poésie, par M. Paul Albert, V. — L'éloquence religieuse, le roman, les épopées et le théâtre au moyen âge, par le même, VII. — Le diable au point de vue poétique, par M. Büchner, VI. — Les contes de fées, par M. de Tréverret, V. — L'art théâtral, par M. Ad. Crémieux, VI. — Historiens anciens et modernes, par M. Benloew, V. — De la loi de réaction dans l'histoire et les lettres, par le même, V. — Développement de la critique et du droit d'examen dans l'Europe contemporaine, par M. Philarète Chasles, V.

LITTÉRATURE GRECQUE

Coup d'œil sur l'histoire de la langue grecque, par M. Egger, IV. — Homère, par M. Spielhagen, III. — Même sujet, par M. Jules Girard, VI. — Les poëmes homériques, par M. Hignard, III. — La famille dans Homère, par M. Moy, VI. — La poésie épique, par M. Steinthal, III. — La parole et l'écriture chez les Grecs, par M. Curtius, II. — Némésis, ou la jalousie des dieux, thèse de M. Édouard Tournier, par M. H. Weil, II. — De la langue et

de la nationalité grecques, Hésiode, les poëtes cycliques, origine de la prose, la science historique chez les Grecs, les prédécesseurs d'Hérodote, Thucydide, Xénophon, Plutarque (10 leçons), par M. Egger, I et II. — Le siècle de Périclès, par le même, III. — Le drame et l'État chez les Athéniens, par M. Émile Burnouf, III. — Moralité des légendes dramatiques de la Grèce, par M. Egger, VII. — La tradition classique dans la pastorale et l'apologue, par le même, VI. — La littérature à Athènes pendant les guerres, par le même, VII. — Valeur historique des discours de Thucydide, par M. J. Denis, II. — Pausanias, par M. Bétant, II. — La littérature grecque au temps d'Alexandre et de ses successeurs, par M. Egger, IV. — La littérature grecque et la littérature latine comparées, par M. Havet, III. — Épictète, par le même, VI. — M. Hase et les savants grecs émigrés à Paris sous le premier empire et sous la restauration, par M. Brunet de Presle, II. — Le grec moderne, par M. Egger, II; par Brunet de Presle, III. — Influence du génie grec sur le génie français (4 leçons), par Egger, V. — Influence du génie grec au XIXe siècle, par le même, VI. — Intérêt moderne de la littérature grecque, par M. Matheew Arnold, VI.

LITTÉRATURE LATINE

Térence, par M. Talbot, III. — Lucrèce et Catulle, par M. Patin, II. — Lucrèce, par M. Despois, VII. — La poésie rustique, par M. Martha, III. — Cicéron et ses amis, par M. Eugène Despois, III. — Cicéron après le passage du Rubicon, par M. Berger, I. — Étude de la société romaine d'après les plaidoyers de Cicéron; un gouvernement de province au temps de Verrès, par M. Havet, I. — Lettres de Brutus et de Cicéron, par le même, VII. — L'acteur Roscius, par M. Hermann Göll, VII. — Les mémoires à Rome avant César, par M. Berger, VI. — L'*Énéide*, par M. Jules Girard, VII. — L'éloquence au temps d'Auguste, par M. Berger, II. — Le procès de la littérature du siècle d'Auguste, par M. Beulé, IV. — Tacite, par M. Havet, I. — Juvénal et ses œuvres, le turbot de Domitien, par M. Martha, I. — Juvénal et son temps, par M. Gaston Boissier, III. — Juvénal et ses satires, par M. Despois, VII. — L'empire et l'état des esprits à l'époque d'Adrien, par M. Berger, III. — La jeunesse de Marc-Aurèle, Fronton historien, par M. Berger, III. — La littérature latine de Tacite à Tertullien, par M. Havet, IV.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Origines de la littérature française, par M. Gaston Pâris, IV. — Le génie de la Bretagne, par M. Félix Frank, III. — Les romans de la Table-Ronde, par M. Paulin Pâris, I. — La chanson de Roncevaux, par M. A. Viguier, II. — De la poésie provençale, par M. Paul Meyer, II. — Ronsard, par M. Lenient, VII. — La

seconde renaissance française, par le même, VII. — Jeunesse de Montaigne; idées de Montaigne sur les lois de son temps, par M. Guillaume Guizot, III. — Histoire du théâtre en France, par M. Thévenin, I. — Les Mémoires de Sully, par M. Lavisse, VI. — Vie et œuvres de Mézeray, par M. Patin, III. — Rotrou, par M. Saint-René Taillandier, I. — Hommes de robe au XVIIe siècle, par M. Gidel, V. — Gazettes et journaux au XVIIe siècle, par le même, VI. — Les gens de province au XVIIe siècle, par le même, VII. — Bourgeois et gentilshommes au XVIIe siècle, par le même, IV. — Une visite à Port-Royal, par M. Lenient, V. — Bourdaloue, la politique chrétienne, par M. J. J. Weiss, III. — Rieurs mélancoliques : Villon, Scarron, Molière, par M. Talbot, V. — Molière et ses prédécesseurs du XVIe siècle, par M. Bocher, VI. — Molière et l'en-cas de nuit, par M. Despois, VII. — Molière, conférence de M. Deschanel, IV. — Molière, par M. Marc Monnier, IV. — Les femmes dans Molière, par M. Aderer, II. — La Fontaine et ses fables, par M. Saint-Marc Girardin, I. — La Fontaine et ses critiques, par M. J. Claretie, I. — La satire dans les fables de la Fontaine, par M. Crouslé, V. — Les faux autographes de madame de Maintenon, par M. Grimblot, IV. — Saint-Simon, par M. Deschanel, I. — La littérature d'une génération (1720-1750), par M. Étienne, VII. — Du rôle des gens de lettres au XVIIIe siècle, par M. Paul Albert, III. — Montesquieu, par M. Gandar, II. — J. J. Rousseau et les encyclopédistes, par M. Paul Albert, III. — J. J. Rousseau, par M. Gidel, V. — La jeunesse de Diderot et de Rousseau, par M. Gandar, V. — Grimm et Diderot, par M. Reynald, VI. — Voltaire (7 leçons), par M. Saint-Marc Girardin, V. — Les correspondants de Voltaire, Bolingbroke, par M. Reynald, V. — La statue de Voltaire, conférence de M. Deschanel, IV. — Influence des salons sur la littérature au XVIIIe siècle, par M. de Loménie, I. — Fontenelle et les salons au XVIIIe siècle, par M. Hippeau, II. — Un épisode de l'histoire de la censure au XVIIIe siècle, par M. Hauréau, V. — Le marquis de Mirabeau, par M. L. de Lavergne, V. — Le marquis d'Argenson, par M. Em. Levasseur, V. — La comédie après Molière, par M. Lenient, IV. — Regnard, par M. Ordinaire, VII. — Les valets dans la comédie, par M. Gaucher, III. — La comédie et les mœurs au XVIIIe siècle, par M. Ch. Gidel, III. — Le décor au théâtre, par M. Talbot, IV. — Le théâtre de Favart: Piron et Gresset, par M. J. J. Weiss, II. — Bailly et l'*Abbé de l'Épée*, par M. Legouvé, VII. — La tragédie de *Médée*, par le même, VII. — Lekain, Talma, mademoiselle Rachel, par M. Samson, III. — De la convention au théâtre, les pièces de M. Alexandre Dumas fils, le théâtre de M. Émile Augier, les pièces nouvelles, etc., conférences de M. Francisque Sarcey, IV. — Le théâtre de George Sand, par M. C. de Chancel, II. — Le théâtre de M. Émile Augier, par le même, III. — L'homme et l'argent dans la comédie et dans l'histoire, par M. Conus, V. — Comparai-

son entre Henri Heine et Alfred de Musset, par M. William Reymond, III. — La poésie, la musique et l'art dans la Provence moderne, par M. Philarète Chasles, I. — Les lettres et la liberté, ouvrage de M. Despois, par M. Eug. Véron, III. — Alfred de Vigny, par M. L. de Ratisbonne, VI. — Sainte-Beuve, par M. Gaston Boissier, VII. — De l'état actuel de la littérature française, par M. S. de Sacy, V.

LITTÉRATURES ITALIENNE ET ESPAGNOLE

Dante et ses œuvres, par M. Mézières, II. — De l'apostolat de Dante, par M. Hillebrand, II. — Dante poëte lyrique, la *Divine comédie*, par M. Bergmann, III. — Dante considéré comme citoyen, par M. Gebhardt, III. — De la renaissance en Italie, par le même, III. — Le théâtre italien au xve siècle, par M. Hillebrand, V. — Pétrarque, ouvrage de M. Mézières, par M. Em. Beaussire, V. — Pétrarque historien de César, par M. Berger, VI. — La correspondance du Tasse, par M. Reynald, IV. — Décadence et renaissance des lettres en Italie, par le même, IV. — Florence et le génie italien, par le même, IV. — Machiavel, par M. Twesten, V. — Cervantès, par M. Émile Chasles, II. — Don Quichotte, par Reynald, II. — Comparaison des théâtres de l'Espagne et de l'Angleterre, par Büchner, VII.

LITTÉRATURE ANGLAISE

Hamlet, par M. Mayow, V. — Shakspeare poëte comique, par M. de Tréverret, VII. — L'esprit humoriste, par M. Gebhart, IV. — Les autobiographes et les voyageurs anglais, par M. Philarète Chasles, I. — Les romanciers et les journalistes anglais, par M. Mézières, I. — Naissance de la presse en Angleterre, par le même, VII. — Les moralistes anglais au xviiie siècle, par M. Reynald, II. — Gulliver, par le même, III. — Tom Jones, par M. Hillebrand, III. — Robinson Crusoé, par le même, III. — Saint-Evremond et Hortense Mazarin à Londres, par M. Ch. Gidel, IV. — La féerie en Angleterre, par M. North-Peath, II. — Les chants de l'Irlande rebelle, par M. Gaidoz, V. — Les romans de Ch. Dickens, par M. J. Gourdault, II. — Charles Dickens, par M. Büchner, VII.

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Hans Sachs, poëte allemand du xvie siècle, par M. Léon Boré, III. — La Réforme et la Renaissance en Allemagne, par M. Gebhart, VI. — L'esprit théologique et l'esprit littéraire en Allemagne, par M. Bossert, VII. — Influence du *Laocoon* de Lessing sur la littérature, par M. Gümlich, III. — Rôle littéraire de Lessing, par M. Grücker, V. — La jeune Allemagne de 1775, par M. Hillebrand, IV. — Un humoriste allemand, par M. Dietz, V. — La vie d'Alexandre de Humboldt, par Dowe, VII. — Le roman populaire dans l'Allemagne contemporaine, par Dietz, V et VII. — Le mouvement littéraire en Allemagne, par le même, VI.

LITTÉRATURES SLAVES

De l'état actuel de la littérature en Russie, par M. Chodzko, III. — Le drame moderne en Russie, par le même, V. — Les études historiques en Russie, par M. Pogodine, VII. — L'enseignement du russe, par M. L. Leger, V. — Le pluriel, le singulier et le panslavisme, par le même, V. — La poésie épique en Bohême, par le même, V. — Une Académie chez les Croates, par M. L. Leger, V. — L'Académie d'Agram, par le même, VI — La littérature slave en Bulgarie au moyen âge, par le même, VI. — Le drame moderne en Serbie, par M. Chodzko, VII. — Le mouvement intellectuel en Serbie, par M. L. Leger, V. — La langue et la poésie roumaines, par M. Philarète Chasles, III.

ÉTUDES ORIENTALES

Les éléments fédératifs des Aryas européens, par M. Duchinski, I. — Les Aryas primitifs, par M. Girard de Rialle, VI. — Le culte de l'arbre et du serpent dans l'Inde, par M. Fergusson, VI. — Les castes dans l'Inde, par M. Hauvette-Besnault, VII. — Le nihilisme bouddhique, par M. Max Müller, VII. — Le conte égyptien des Deux frères, par M. Maspero, VII. — Histoire du déchiffrement des inscriptions cunéiformes, par M. Oppert, I. — Le Talmud, par M. Deutsch, V. — Le bouddhisme tibétain, par M. Léon Feer, II. — Les voyageurs au Tibet, par le même, V. — Les nouvelles découvertes au Tibet, les contes mongols, les peuplades du Brahmaputra et de l'Iravadi, par le même, VI. — L'Essence de la sagesse transcendante, par le même, III. — La composition du Coran, par M. Hartwig Derenbourg, VI. — De l'histoire philologique et littéraire de la Turquie, par M. Barbier de Meynard, I.

PHILOLOGIE COMPARÉE

Considérations générales, par M. Hase, I. — La science du langage, par M. Max Müller, I et III. — Que la philologie est une science, par M. Farrar, VI. — De la forme et de la fonction des mots, par M. Michel Bréal, IV. — Morphologie des langues, par M. Schleicher, II. — De la méthode comparative appliquée à l'étude des langues, par M. Michel Bréal, II. — Grammaire de Bopp, par le même, III. — L'article, par M. Hase, I. — Publications philologiques, par M. Ed. Tournier, V. — Qu'est-ce que faire une édition? par le même, VI. — La celtomanie, par M. Louis Leger, VII.

ARCHÉOLOGIE

De l'emploi du bronze et de la pierre dans la haute antiquité, par M. Lubbock (avec 94 figures), III et IV. — Triangulation de Jérusalem, par sir H. James, III. — L'art romain sous les rois, sous la république, topographie de Rome (6 leçons), par M. Beulé, I. — Des fouilles et découvertes archéologiques faites

à Rome depuis dix ans (11 leçons), par le même, III et IV. — Les fouilles du Palatin, par M. Félix Frank, III. — Une nouvelle Alesia découverte en Savoie, par le même, III. — Nouvelle étude sur les camps romains, par M. Heuzey, III. — Antiquités du Mexique et de l'Amérique centrale, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, I.

BEAUX-ARTS

L'œuvre d'art, par M. Taine, II. — L'idéal dans l'art, par le même, IV. — Des portraits historiques, par M. Georges Scharf, III. — De l'ornementation et du style, par M. Semper, II. — De l'architecture dans ses rapports avec l'histoire, par M. Viollet-le-Duc, IV. — L'esthétique des lignes, par M. Charles Blanc, VI. — Philosophie de la musique, par M. Ch. Beauquier, II.

L'art indien, égyptien, grec, romain, gréco-romain (6 leçons), par M. Viollet-le-Duc, I. — Le paysage en Grèce, par M. Heuzey, II. — De l'intérêt que les sujets tirés de l'histoire grecque offrent aux artistes, par le même, I. — État des esprits et des caractères en Italie au début du XVIe siècle, philosophie de l'art en Italie (3 leçons), par M. Taine, III. — Léonard de Vinci, par le même, II. — Titien, par le même, IV. — La peinture dans les Pays-Bas, par le même, V. — La peinture flamande ancienne et moderne, par M. Potvin, II. — La peinture en Allemagne au temps de la Réforme, par M. Woltmann, V. — Bernard Palissy, par M. Audiat, II. — Watteau, par M. Léon Dumont, III. — Delacroix et ses œuvres, par M. Alexandre Dumas, II. — Histoire de la musique aux XVIIIe et XIXe siècles, par M. Debriges, I. — Histoire de la musique, par M. Helmholtz, V.

GÉOGRAPHIE

Géographie de la Gaule, par M. Bourquelot, I. — Histoire des découvertes géographiques au XIXe siècle, par M. Himly, I. — Les États slaves et scandinaves, par le même, II. — Le premier âge des colonies françaises, par M. Jules Duval, V. — La Nouvelle-Calédonie, par M. Jules Garnier, V. — L'Afrique ancienne et moderne, par M. Himly, V. — Les découvertes récentes dans l'Afrique centrale, par Levasseur, II. — L'Abyssinie, par sir S. Baker, V. — L'Algérie et les colonies françaises, par J. Duval, I.

VOYAGES

Les voyages et la science, par M. Pingaud, VII. — Une visite à Patmos, par M. Petit de Julleville, IV. — Un voyage au Parnasse, par le même, VI. — Les sources du Nil, par sir Samuel Baker, III. — Le Nil, par le même, IV. — Les populations du Nil blanc, un voyage aux sources du Nil, l'Abyssinie, par M. Guillaume Lejean, II. — Le docteur Barth, Livingstone, par M. Jules Duval, IV. — L'Afrique et l'esclavage, par M. Ernest Morin, II. — De Mogador à Maroc, par M. Beaumier, V. —

Madagascar, souvenirs du Mexique, souvenirs du Canada et des États-Unis, par M. Désiré Charnay, II. — Les vrais Robinsons, par M. Victor Chauvin, II. — La valiée de Cachemyr, par M. Guillaume Lejean, IV. — L'intendant Poivre dans l'extrême Orient, par M. Jules Duval, IV. — La commission française dans l'Indo-Chine, par M. Garnier, VI. — Tentative de M. Cooper pour passer directement de la Chine dans l'Inde, par M. Saunders, VII. — De New-York à San-Francisco, par M. Simonin, IV. — Un projet de voyage au pôle Nord, par M. Gustave Lambert, IV.

Une ascension vers le ciel, par M. Tyndall, VII. — A travers la France et l'Italie en 1844, par Ch. Dickens, VII.

NÉCROLOGIE

De Barante, par M. Guizot, IV. — Victor Le Clerc, par M. Guigniault, III. — Victor Cousin, par M. Patin, IV. — Daveluy, par M. Ch. Lévêque, IV. — Gandar, par M. Beaussire, IV. — Ad. Berger, par M. Martha, VII. — Perdonnet, V. — E. de Suckau, V. — Bœck, par M. Dietz, IV. — Mittermaier, par M. L. Koch, V. — Ortloff, V. — Schleicher, par M. Louis Leger, VI. — Bopp, par M. Guigniault, VII.

VARIÉTÉS

Causerie historique et littéraire sur la gastronomie, par M. Conus, IV. — Histoire d'un brigand grec, par M. L. Terrier, IV. — Les funérailles de Napoléon Ier, par Thackeray, V. — Étrangers à Paris, Français à l'étranger, par le même, VI.

GUERRE DE 1870. — SIÉGE DE PARIS

(Voir le volume de la septième année.)

La guerre de 1870, par M. Du Bois-Reymond. — France et Allemagne, par le R. P. Hyacinthe. — Les deux Allemagnes, par M. Mézières. — Les manifestes des professeurs allemands, par M. Geffroy. — La poésie patriotique en France, par M. Lenient. — De la poudre et du pain! par M. Ath. Coquerel. — Les blessés, par le même. — La défense par l'offensive, par M. Ravaisson. — Paris et la province, par M. Augustin Cochin. — Le dernier jour de 1870, par M. Le Berquier. — Du salut public, par M. de Pressensé.

La réunion de l'Alsace à la France, par Ch. Giraud. — Le paysan combattant l'invasion, par Ortolan. — Les réquisitions en temps de guerre, par Colmet de Santerre. — La convention de Genève, par Bonnier. — Le pensionnat de madame l'Europe, ou comment l'Allemand battit et détroussa le Français en présence de l'Anglais, qui le regarda faire (traduit de l'anglais).

REVUE DES COURS SCIENTIFIQUES

Table des matières contenues dans la première série 1864-1871.

PHILOSOPHIE DES SCIENCES

La science en général. — Développement des idées dans les sciences naturelles, par J. de Liebig, IV. — Les sciences naturelles et la science en général, par Helmholtz, IV. — Philosophie naturelle; caractères d'une véritable science, par P. G. Tait, VII.
Classification des sciences, par J. Murphy et A. R. Wallace, VII; — par A. Comte et Th. H. Huxley, VI.
Le positivisme et la science contemporaine, par Th. H. Huxley, VI. — Auguste Comte et M. Huxley, par R. Cougrève, VI.
Le raisonnement scientifique. — Les axiomes de la géométrie, par H. Helmholtz, VII. — La théorie de M. Mill sur le raisonnement géométrique, par W. R. Smith, VII. — Induction et déduction dans les sciences, par J. de Liebig, IV.
La méthode expérimentale. — Méthode expérimentale, par Matteucci, II. — L'observation et l'expérimentation en physiologie, par Coste et Cl. Bernard, V. — L'expérimentation en géologie, par Daubrée, V. — L'expérimentation et la critique expérimentale dans les sciences de la vie, par Cl. Bernard, VI.
La force et la matière. — Matière et force, par Bence Jones, VII. — Unité des forces physiques, par Chevrier, VI. — La force et la matière, par A. Cazin, V. — Voyez Physique et Chimie.
La vie et la pensée. — La base physique de la vie, par Th. H. Huxley, VI. — Les forces physiques et la pensée, par J. Tyndall, VI. — Matière et force dans les sciences de la vie, par Bence Jones, VII. — L'intelligence dans la nature, par J. Murphy et A. R. Wallace, VII. — Conception mécanique de la vie, par R. Virchow, III. — Unité de la vie, par Moleschott, I. — Voyez Physiologie et Zoologie.
Rôle des sciences dans la société. — Importance sociale du progrès des sciences, par Huxley, III. — Ce que doit être une éducation libérale, par Huxley, V. — Utilité des sciences spéculatives, par Riche, III. — Conquêtes de la nature par les sciences, par Dumas, III. — Passé et avenir des sciences, par Barral, II. — Développement national des sciences, par Virchow, III. — La science dans la société américaine, par B. A. Gould, VII.

ORGANISATION SCIENTIFIQUE

Les sciences et l'Institut, par Cl. Bernard, VI.
Universités étrangères. — L'organisation des universités, par E. du Bois-Reymond, VII. — Les universités allemandes, par Em. Alglave, VI. — L'enseignement supérieur en Russie, par Eug.

Feitz, VI. — Les universités italiennes, par Matteucci, IV. — Les musées scientifiques en Angleterre, par Lorain, VI.

Les laboratoires en France. — Le budget de la science en France, par Pasteur, V. — Utilité d'un laboratoire public de chimie, par Fremy, I. — Le laboratoire de physique de la Sorbonne, par Delestrée, IV. — Études géologiques pratiques à Paris en 1869, par Ed. Hebert, VI. — L'art d'expérimenter ; histoire des laboratoires, par Cl. Bernard, VI. — L'organisation scientifique de la France par H. Sainte-Claire Deville, Bouicy, de Quatrefages, Dumas, Morin, VII.

Établissements d'enseignement. — L'agronomie au Muséum d'histoire naturelle de Paris en 1869, par Em. Alglave, VI. — La Faculté de médecine et l'École de pharmacie de Paris, par Em. Alglave, VII. — L'instruction primaire en France, par Bienaymé, VI.

Observatoires. — L'observatoire de Paris, par Le Verrier, V.— Observatoire météorologique de Montsouris, par Ch. Sainte-Claire Deville, VI. — Bureau météorologique d'Angleterre, par Robert H. Scott, VI. — Programme météorologique, par Dollfus-Ansset, VI.

ASTRONOMIE

Généralités. — La constitution de l'univers, par Delaunay, V. — L'éther remplissant l'espace, par Balfour Stewart, III. — Étude spectroscopique des corps célestes, cours par W. A. Miller, V. — La pluralité des mondes, par Babinet, IV. — Astronomie moderne, constitution physique du soleil, par Le Verrier, I.

Le télescope, par Pritchard, IV. —Le sidérostat, par Laussedat, V. — L'Observatoire de Paris en 1866, par Le Verrier, V. — Les travaux récents en astronomie (1866-67), par von Madler, V.

Le soleil. Les éclipses. — Le soleil étoile variable, par Balfour Stewart, IV. — Parallaxe du soleil, par Le Verrier et Delaunay, V. — Constitution physique du soleil, par Faye, II. — Chaleur du soleil, par W. Thomson, VI. — Constitution physique du soleil, découvertes récentes par le spectroscope, par J. Normann Lockyer, VI.

Éclipses de soleil, par Laussedat, III. — L'éclipse totale de soleil du 18 août 1868, par Le Verrier et Faye, V. — L'éclipse totale du 18 août 1868 et la constitution physique du soleil, par C. Wolf, VI. — Protubérances solaires pendant l'éclipse du 7 août 1869, par W. Harkness et G. Rayet, VII.

Les étoiles. — Les soleils ou les étoiles fixes, par le P. Secchi, V. — Mouvements propres des étoiles et du soleil, par C. Wolf, III. — La scintillation des étoiles, par Montigny, V. — Étoiles variables périodiques et nouvelles, par Faye, III. — Une étoile variable, par Hind, III.—Le Scorpion, par W. de Fonvielle, V. — Nébuleuses, par Briot, II. — Le groupement des étoiles, les tourbillons et les nuages stellaires, VII.

Les étoiles filantes. — Les pierres qui tombent du ciel, par Stan. Meunier, IV. — Étoiles filantes en 1865-1866 ; origine cosmi-

que, par A. S. Herschel, III. — Étoiles filantes en 1866-1867 ; rapport avec la lumière zodiacale ; étoiles du 10 août 1867 ; nouvelle méthode d'observation, par A. S. Herschel, IV. — Étoiles filantes, par A. Newton, Schiaparelli, de Fonvielle, IV.

La lune. — La lune et la détermination des longitudes, par Delaunay, IV. — Chaleur dans la lune, par Harrison, III.

Les comètes. — Comètes, par Briot, III. — Constitution physique des comètes, par Huggins, V.—Figure des comètes, par Faye, VII.

La terre. — La figure de la terre, par C. Wolf, VII. — Ralentissement de la rotation de la terre, par Delaunay, III. — Age et ralentissement de la rotation de la terre, par W. Thomson, VI. — Éloge historique de Puissant, par Elie de Beaumont, VI.

PHYSIQUE

Philosophie physique. — Voyez PHILOSOPHIE DES SCIENCES.

Etats de la matière. Forces moléculaires. — Divers états de la matière, par Jamin, I. — Conversion des liquides en vapeurs, par Boutan, II. — Les dissociations; les densités de vapeurs, par Henri Sainte-Claire Deville, II. — Continuité des états liquides et gazeux, par Th. Andrews, VII.

Mélange des gaz ; atmolyse ; forces physiques dans la vie organique et inorgan., par Becquerel, II et III.—Mouvements vibratoires dans l'écoulement des gaz et des liquides, par Maurat, VI.

Air. Aérostation. — L'air et son rôle dans la nature, par A. Riche, III. — Aérostats, par Barral, I. — Navigation aérienne, par Simonin, IV. — Vol dans ses rapports avec l'aéronautique, par J. B. Pettigrew, IV. — Voyez MÉTÉOROLOGIE.

Eau. Glace. Glaciers. — Rôle de l'eau dans la nature, par Riche, III. — La glace, par Bertin, III. — Les glaciers, par Helmholtz et Tyndall, III ; — par L. Agassiz, IV. — La descente des glaciers, par H. Mosely, VII. — Phénomènes glaciaires, par Contejean, IV. — Période glaciaire, par Bahinet, IV.

Acoustique. — Le son, par A. Cazin, III. — Les sons musicaux, par Lissajous, II. — Causes physiologiques de l'harmonie musicale, par Helmholtz, IV. — Vibration des cordes ; flammes sonores et sensibles ; influence du magnétisme et du son sur la lumière et du son sur les veines liquides, par J. Tyndall, V. — Son, par J. Tyndall, VI. — Timbre des sons, par Terquem, VI.

Chaleur. — Le chaud et le froid, par A. Riche, V. — Chaleur de la flamme oxyhydrogène, par W. Odling, V. — Radiation solaire, par Lissajous, III. — Chaleur comparée à la lumière et au son, par Clausius, III.—Chaleur rayonnante, par J. Tyndall, III. — La chaleur rayonnante, par Desains, V. — La température dans les profondeurs de la mer, par W. B. Carpenter, VI.

Théorie dynamique de la chaleur en physique, chimie, astronomie et physiologie, par Matteucci, III. — La seconde loi de la théorie mécanique de la chaleur, par Clausius, V. — Effets mécaniques de la chaleur ; sources de chaleur ; progrès récents de la thermodynamique, par Cazin, II et IV. — Mécanique de la

chaleur ; travaux de Favre, par Henri Sainte-Claire Deville, VI. — Les conséquences nécessaires et les inconséquences de la théorie mécanique de la chaleur, par J. R. Mayer, VII.

Électricité. — Nature de l'électricité, par Bertin, IV. — Les forces électriques, par A. Cazin, VI. — Électricité appliquée aux arts, par Fernet, IV. — Nouvelles machines magnéto-électriques, par C. W. Siemens, Wheatstone, C. F. Varley et W. Ladd, IV.

Application des phénomènes thermo-électriques à la mesure des températures, par Edm. Becquerel, V. — Des phénomènes électro-capillaires, par Onimus, VII. — Action physiologique des courants électriques de peu de durée dans l'intérieur des masses conductrices étendues ; des oscillations électriques, par H. Helmholtz, VII. — Faraday, par Dumas, VII.

Magnétisme.—Magnétisme et électricité, par Quet, IV.—L'aimant, par Jamin, IV. — Déviation de la boussole dans les vaisseaux de fer, par A. Smith, III.

Lumière. — Théorie de la vision. — Voyez Physiologie (*Sens*).

Images par réflexion et par réfraction ; lentilles, cours par Gavarret, III. — Les équivalents de réfraction, par Gladstone, V. — Composition de la lumière, coloration des corps, par Desains, IV.—Transformation des couleurs à l'éclairage artificiel, par Nicklès, III. — Phosphorescence et fluorescence, par A. Serré, V. — Polarisation de la lumière, par Bertin, IV. — Couleur bleue du ciel, polarisation de l'atmosphère, direction des vibrations de la lumière polarisée, par J. Tyndall, VI.

Causes de la lumière dans les flammes lumineuses, par E. Frankland et Henri Sainte-Claire Deville, VI.

Photochimie, par Jamin, IV. — Les rayons chimiques et la lumière du ciel, par J. Tyndall, VI. — Opalescence de l'atmosphère, intensité des rayons chimiques, par Roscoë, III. — Photographie, par Fernet, II.

L'analyse spectrale et ses applications à l'astronomie, par W. A. Miller, IV et V. Voyez Astronomie (*Soleil*). — Statique de la lumière dans les phénomènes de la vie, par Dubrunfaut, V.

MÉTÉOROLOGIE

L'air au point de vue de la physique du globe et de l'hygiène, par Barral, I. — L'atmosphère et les climats, cours par Gavarret, III. — Causes de la diversité des climats, par Marié-Davy, V.

Formation des nuages, par J. Tyndall, VI.—Formation et marche des nuages, par Scoutetten, VI. — La pluviométrie, recherches de Bérigny, par Bienaymé, VI. — Électricité atmosphérique, par Palmieri, II. — La foudre, par Jamin, III.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE — VOYAGES

Courants marins, par Burat, I. — Courants et glaces des mers polaires, par Ch. Grad, IV. — Conquête du pôle Nord, par

Simonin, V. — L'expédition allemande dans l'océan Glacial arctique en 1868, par Ch. Grad, VII.

Taïti, par Jules Garnier, VI. — Les montagnes Rocheuses, par W. Heine, V. — Le Japon, par La Vieille, V. — Voyage d'exploration scientifique en 1868 et 1869, par R. I. Murchison, VI.

CHIMIE

L'affinité. L'action chimique. — Propriétés générales des corps par Balard, I. — Généralités de la chimie, par S. de Luca, I. — L'affinité, par Chevreul, V. — L'affinité, par Dumas, V. — L'état naissant des corps, par H. Sainte-Claire Deville, VII. — Principes généraux de chimie d'après la thermo-dynamique, par H. Sainte-Claire Deville, V. — Durée des actions chimiques, par Vernon Harcourt, V. — L'action chimique directe et inverse, par W. Odling, VI. — L'affinité. Phénomènes mécaniques de la combinaison, par H. Sainte-Claire Deville, IV. — Actions catalytiques, par Schönbeln, III.

Physique chimique. — Dialyse, par Balard, I. — Diffusion des gaz, par Graham et Odling, IV. — Absorption des gaz par les métaux, par Odling, V. — Diffusion des corps, par de Luynes, V. — Travaux de Graham, par Williamson et Hoffmann, VII.

Constitution des corps. Théories chimiques. — La chimie d'autrefois et celle d'aujourd'hui, par Kopp, IV. — Constitution des corps organiques; les théories chimiques, par Troost, VI. — Les doctrines chimiques depuis Lavoisier, par Würtz, VI. — Constitution chimique des corps et ses rapports avec leurs propriétés physiques et physiologiques, par Crum Brown, VI. — La divisibilité et le poids des molécules (travaux de Williamson). La théorie des types, par A. Ladenburg, VII. — Les états isomériques des corps simples, cours par Berthelot, VI et VII. — Cours de chimie inorganique d'après la théorie typique de Gerhardt, par Daxhelet, VII.

Métalloïdes. — Les métalloïdes, cours par A. Riche, II. — Combustion par Würtz, I. — Le feu, par Troost, II. — Chaleur de la flamme oxyhydrogène, par W. Odling, VI. — Le feu liquide, par Nickiès, VI. — L'air, par A. Riche, — et par Peligot, III. Voyez Physique (*Air*). — L'eau, par Würtz, II. — Les eaux de Paris, par A. Riche, III. — Les eaux de Londres, par E. Frankland, V et VI. — Le soufre, par Payen, III, — et par Schutzenberger, V. — Les eaux sulfureuses des Pyrénées, par Filhol, VI. — Constitution du carbone, de l'oxygène, du soufre et du phosphore, par Berthelot, VI et VII. — La synthèse chimique; l'acide cyanhydrique et le sulfure de carbone, par Berthelot, VI. — Poudre (voy. Sciences militaires).

Sels. Dissolutions. — Lois de constitution des sels, par H. Sainte-Claire Deville, I. — Spectres chimiques, par S. de Luca, I. — Les dissolutions, par Balard, I. — Les solutions sursaturées, par Ch. Violette, II, — par J. Jeannel, III, — et par Gernez, IV.

Métaux. — Méthodes générales de réduction des métaux, par

II. Sainte-Claire Deville, II. — L'aluminium, par le même, I. — Cæsium, rubidium, indium, thallium, par Lamy, V. — L'hydrogénium, par Th. Graham, VII.—Le vanadium et ses composés, par Roscoë, VI.—Les alliages et leurs usages, par Matthiessen, V. — Cyanures doubles du manganèse et du cobalt, par Descamps, V.—Nouveaux fluosels et leurs usages, par Nicklès, V.

Chimie organique. — Méthodes générales en chimie organique, par Berthelot. IV. — Rôle de la chaleur dans la formation des combinaisons organiques, cours par Berthelot, II. — Histoire des alcools et des éthers, par Berthelot, II.—Ammoniaques composées ; nouvelles matières colorantes, par A. W. Perkins, VII. — Composés organiques du silicium, par Friedel, V. — Sulfocyanures des radicaux organiques, par Henry, V. — Une nouvelle classe de sels ; l'acide hypochloreux en chimie organique, par Schutzenberger, V. — Les éthers cyaniques, par Cloëz, III. — Chimie organique, par Würtz, II. — Série aromatique, par Bourgoin, III.

Chimie physiologique. — Action de l'oxygène sur le sang, par Schönbein, II. — Des fermentations, rôle des êtres microscopiques dans la nature, par Pasteur, II. — Existence dans les tissus des animaux d'une substance fluorescente analogue à la quinine, par Bence Jones, III.— Circulation chimique dans les corps vivants, par Bence Jones, VI. — Études de L. Pasteur sur la maladie des vers à soie, par Duclaux, VII.

Histoire. — Les travaux chimiques en Allemagne en 1869, par A. Kékulé, VII. — Scheele; un laboratoire de chimie au XVIIIe siècle, par Troost, III. — Éloge historique de Pelouze, par Dumas, VII. — Le laboratoire de chimie de la Faculté de médecine de Paris en 1867, par Würtz, V.

GÉOLOGIE — MINÉRALOGIE

Origine et avenir de la terre, par Contejean, III. — Théorie de la terre de Hutton, par Christison, VI. — Les temps géologiques ; âge et chaleur centrale de la terre, par W. Thomson, VI. — Chaleur centrale de la terre, par Raillard, V. — Périodes géologiques, par Wallace, III.

Formation de la croûte solide du globe, par Ed. Hébert, I. — Oscillations de l'écorce terrestre pendant les époques quaternaire et moderne, par Ed. Hébert, III.

Les montagnes, par Lory, V. — Le réseau pentagonal, par Élie de Beaumont, VI. — La géographie et la géologie, par R. I. Murchison, VII. — Transports diluviens dans les vallées du Rhin et de la Saône, par Fournet, V. — Voyez PHYSIQUE (*Glaciers*).

Géologie du bassin de Paris, par A. Gaudry, III. — Géologie de l'Auvergne, par Lecoq, II. — L'Alsace pendant la période tertiaire, par Delhos, VII. — Les pays électriques, par Fournet, V. — Théorie des micaschistes et des gneiss, par Fournet, IV.

Volcans. Tremblements de terre.—Les volcans et les tremblements de terre, par T. Sterry Hunt, VI. — Phénomènes chimiques

des volcans; causes des éruptions, par Fouqué, III. — Siége probable de l'action volcanique, par T. Sterry Hunt, VII. — Volcans du centre de la France, par Lecoq, III. — Volcans de boue; gisements de pétrole en Crimée, par Ansted, III. — Éruption du Vésuve, par Palmieri et Mauget, V. — Éruption d'une île volcanique, par Fouqué, III. — Éruptions sous-marines des Açores, par Fouqué, V. —Le tremblement de terre d'août 1868 dans la Sud-Amérique, par Cl. Gay, VI.

Histoire. — Histoire de la géologie, par Ed. Hébert, II. — Histoire de la minéralogie, par Daubrée, II. — Les questions récentes en géologie, par Ch. Lyell, I.

PALÉONTOLOGIE

Développement chronologique et progressif des êtres organisés, par d'Archiac, V. — La faune quaternaire, cours par d'Archiac, I. — La caverne de Kent, par Pengelly, III. — La théorie de l'évolution et la détermination des terrains; les migrations animales aux époques géologiques, par A. Gaudry, VII. — Les organismes microscopiques en géologie, par Delbos, V. — Un morceau de craie, par Th. H. Huxley, V.

Histoire. — Histoire de la paléontologie, par A. Gaudry, VI. — La paléontologie de 1862 à 1870; la doctrine de l'évolution, par Th. H. Huxley, VII.

BOTANIQUE

Anatomie. Physiologie. — Organographie végétale, cours par Chatin, I et II. — Développement des végétaux, racines, par Baillon, I.—Respiration des plantes aquatiques, par Van Tieghem, V. — Action de la vapeur de mercure sur les plantes, par Boussingault, IV. — Tendances des végétaux; action de la chaleur sur les plantes, par Duchartre, VI. — Végétation du printemps, par Lecoq, II. — Végétation pyrénéenne, par Jaubert, V.

L'individu. L'espèce. — L'individualité dans la nature au point de vue du règne végétal, par Nægeli, II. — Mélissage et hybridation chez les végétaux, par de Quatrefages, VI. — La primevère de Chine et ses variations par la culture, par E. Faivre, VI.

Cryptogames. — Reproduction chez les cryptogames, par Brongniart, V.—Les algues, par Brongniart, V.—Les champignons, par Tulasne, V. — Champignons, cours par A. Brongniart, VI.

Paléontologie végétale. — Les flores de l'ancien monde, d'après les travaux de Schimper, par Ch. Grad, VII. — La végétation primitive, par J. Dawson, VII.—La végétation à l'époque houillère, par Bureau, IV. — Les forêts cryptogamiques de la période houillère, par W. Carruthers, VII.

Histoire. Bibliographie.—Les travaux botaniques de 1866 à 1870, par G. Bentham, VII.—Congrès international de Paris en 1867, par E. Fournier, IV. — Histoire des plantes de Baillon, VII.— Paléontologie végétale de Schimper, par A. Brongniart, VII.

AGRICULTURE

Chimie agricole. — Géologie et chimie agricoles, cours par Boussingault, I et III. — Physique végétale, cours par Georges Ville, II et III. — L'agriculture et la chimie, par Isid. Pierre, V. — La production végétale, assimilation par les plantes de leurs éléments constitutifs; les engrais chimiques et le fumier, cours par G. Ville, V. — Assimilation des éléments qui composent les plantes, par Isid. Pierre, VI.

Économie et génie agricoles. — Situation actuelle (1866) de l'agriculture, par Barral, III — La crise agricole, par G. Ville, III. — L'agriculture par la science et par le crédit, par G. Ville, VI. — Travaux agricoles en France, par Hervé Mangon, I.

Céréales. — Verse des céréales par Isid. Pierre, VI. — Les parasites des céréales; l'ergot du seigle, par E. Fournier, VII.

Cultures spéciales. — Rapports de la botanique et de l'horticulture par A. de Candolle, III. — La sériciculture dans l'Inde, par Simmonds, VI.

ZOOLOGIE

Origine de la vie. Génération spontanée. — Origine des êtres organisés, par A. Müller, IV. — Les générations spontanées, par Milne Edwards, I; — par Coste, I; — par Pasteur, I; — par Pouchet, I; — par N. Joly, II. — Le rapport à l'Académie sur les générations spontanées, II.

Origine des espèces. — Théorie de l'espèce en géologie et en botanique, avec ses applications à l'espèce et aux races humaines, cours par de Quatrefages, V et VI. — Le transformisme, par Broca, VII. — Division des êtres organisés en espèces, par A. Müller, IV. — Métissage et hybridation, par de Quatrefages, VI. — Influence des milieux sur la variabilité des espèces, par Faivre, V. — La théorie de l'évolution; animaux intermédiaires entre les oiseaux et les reptiles, par Th. H. Huxley, V. — Ch. Darwin à l'Académie des sciences de Paris, VII. — Les travaux de Ch. Darwin, par H. Milne Edwards, VII. — L'origine des espèces, par A. R. Wallace, VII. — Voyez ANTHROPOLOGIE.

Zoologie biologique. — Point de vue biologique dans l'étude des êtres vivants, par A. Moreau, III. — Les animaux inférieurs; la physiologie générale et le principe vital, par P. Bert, VI. — Le commensalisme dans le règne animal, par P. J. van Beneden, VII. — La vie animale dans les profondeurs de la mer, par W. B. Carpenter, VI et VII. — Le fond de l'Atlantique, faune et conditions biologiques, par L. Agassiz, VII.

Morphologie générale. — Principes rationnels de la classification zoologique; les espèces; ordre d'apparition des caractères zoologiques pendant la vie embryonnaire, par L. Agassiz, VI. — Rapports fondamentaux des animaux entre eux et avec le monde ambiant, au point de vue de leur origine, de leur distribution géographique et de la base du système naturel en

zoologie, cours par Agassiz, V. — Les animaux et les plantes aux temps géologiques, par Agassiz, V. — La série chronologique, la série embryologique et la gradation de structure chez les animaux, par Agassiz, V. — Les classifications et les méthodes en histoire naturelle, par Coutejean, VI. — L'histoire naturelle de la création, par Burmeister, VII. — Les métamorphoses dans le règne animal, par P. Bert, IV.

Vertébrés. — Classification nouvelle des Mammifères, par Contejean, V et VI. — La physionomie, théorie des mouvements d'expression, par Gratiolet, II. — Distribution géographique des Mammifères, par Bert, IV. — Les Singes, par Filippi, I. — L'Orang-outan; les Lynx, par Brehm, V. — Le vol chez les oiseaux, cours par Marey, VI et VII. — Reptiles, cours par Duméril, I. — Poissons électriques, par Moreau, III.

Insectes. Annelés. — Histoire de la science des animaux articulés; espèces utiles et nuisibles, par E. Blanchard, I et III. — Organisation et classification des Insectes, cours par Gratiolet, I. — Métamorphoses des Insectes, par Lubbock, III. — Métamorphoses et instincts des Insectes, cours par E. Blanchard, III et IV. — Le vol chez les Insectes, par Marey, VI et VII. — Vaisseaux capillaires artériels chez les Insectes, par Kunckel, V.

Fourmis, par Ch. Lespès, III. — Soie et matières textiles provenant des animaux, par E. Blanchard, II. — La sériciculture dans l'Inde, par Simmonds, VI. — Ravages de la Noctuelle des moissons dans les cultures du nord de la France, par E. Blanchard, II. — Génération et dissémination des Helminthes, par Baillet et Cl. Bernard, V.

Mollusques. Zoophytes. — Michael Sars, par E. Blanchard, VII. — Manuel de conchyliologie de Woodward, VII. — Recherches de Marion sur les Nématoïdes marins; travaux de N. Wagner sur les Ancées du golfe de Naples, par E. Blanchard, VII.

Danger des déductions à priori en zoologie, par Lacaze-Duthiers, III. — Organisation des Zoophytes; Corail, cours par Lacaze-Duthiers, III. — Madrépores, par Vaillant, IV. — Génération chez les Alcyonaires, par Lacaze-Duthiers, III. — Lamarck, de Blainville et Valenciennes, par Lacaze-Duthiers, III.

Distribution géographique. — Histoire naturelle de la Basse-Cochinchine, par Jouan, V. — Faune de la Nouvelle-Zélande, par Jouan, VI. — Le centenaire de Humboldt, par L. Agassiz, VII.

ANTHROPOLOGIE

L'homme fossile. Anthropologie préhistorique. — Histoire primitive de l'homme, par K. Vogt, VI. — Existence de l'homme à l'époque tertiaire, par Alph. Favre, VII. — L'homme tertiaire en Amérique et la théorie des centres multiples de création, par Hamy, VII. — L'homme fossile; habitations lacustres; industrie primitive, par N. Joly, II. — Tumuli et habitations lacustres, par Virchow, IV. — Boucher (de Perthes), par Daily, VI.

L'art dans les cavernes, par de Mortillet, IV. — Condition intel-

lectuelle de l'homme dans les âges primitifs, par E. B. Tylor, IV. — Condition primitive de l'homme et origine de la civilisation, par J. Lubbock, V. — Survivance des idées barbares dans la civilisation moderne, par E. B. Tylor, VI. — Conditions du développement mental, par Kingdom Clifford, V.

Le congrès d'anthropologie préhistorique : session de 1868 à Norwich, compte rendu par L. Lartet, VI. — Session de 1869 à Copenhague, par X. et Cazalis de Fondouce, VI et VII.

Origine de l'homme. — L'homme et sa place dans la création, par Gratiolet, I. — L'homme et les singes, par Filippi, I.—La sélection naturelle et l'origine de l'homme, par E. Claparède, VII.

Unité de l'espèce humaine. — Unité de l'espèce humaine, cours par de Quatrefages, II, V et VI.—Propagation par migrations, par de Quatrefages, II. — Métissage et hybridation, par de Quatrefages, VI. — Unité de l'espèce humaine, par Hollard, II. — Les centres multiples de création, par L. Agassiz, V, — et par Hamy, VII. — Voyez Zoologie (*Origine des espèces*).

Les races. Ethnologie. — Histoire naturelle de l'homme, cours par Gustave Flourens, I.—Caractères généraux des races blanches, par de Quatrefages, I.—Formation des races humaines mixtes, par de Quatrefages, IV. — Crâniologie ethnique, par N. Joly, V. — Synostose des os du crâne, par de Quatrefages, VI. — L'ethnologie de la France au point de vue des infirmités, par Broca, VI. —Les Kabyles du Djurjura, par Duhousset, V.— Ethnologie de l'Inde méridionale, par de Quatrefages, VI. — Le choléra à la Guadeloupe chez les diverses races, par de Quatrefages, VI. — Acclimatation des Européens dans les pays chauds, par Simonot, IV. — La physionomie; théorie des mouvements d'expression, par P. Gratiolet, II.

Statistique. — Mouvement et décadence de la population française, par Broca, Jules Guérin, Bertillon, Boudet, IV. — La mortalité dans les divers départements de la France, par Bertillon, VII. — La vie moyenne dans l'Ain. L'instruction primaire en France, par Bienaymé, VI. — La morialité militaire pendant la guerre d'Italie en 1859, par Bienaymé, VII. — La population de Cuba, VII.

Histoire des travaux anthropologiques. — Les questions anthropologiques de notre temps, par Schaaffhausen, V. — L'anthropologie en France depuis vingt ans (1846-1867), par de Quatrefages, IV.—Etudes anthropologiques et Sociétés d'anthropologie en France et en Amérique de 1858 à 1868, par Broca, VI. — Travaux de la Société d'anthropologie de Paris de 1865 à 1867, par Broca, IV.— Séances de la Société d'anthropologie de Paris en 1870. Ethnologie de la Basse-Bretagne; suite de la discussion sur le transformisme, VII. — Le cerveau de l'homme et des primates; ostéologie pathologique des nouveau-nés; acclimatation des Européens en Afrique; discussion sur le transformisme, VII.

ANATOMIE — HISTOLOGIE

Histoire. — Histoire de l'anatomie, par P. Gervais, VI. — L'école anatomique française, par G. Pouchet, IV.

Microscope et autres moyens d'étude en anatomie générale; caractères organiques des tissus; ce qu'on doit entendre par *organisation* dans l'état actuel de la science, par Ch. Robin, I. — Histologie, programme du cours de Ch. Robin, I et II. — Principes généraux d'histologie, par Ch. Robin, V.

Conditions anatomiques des actions réflexes, par Chéron, V. — Structure du cylindre-axe et des cellules nerveuses, par Grandry, V. — Rapports du système grand sympathique avec les capillaires, par G. Pouchet, III.

Appropriation des parties de l'organisme à des fonctions déterminées. — L'anatomie générale et ses applications à la médecine, par Ch. Robin, VII.

Anatomie pathologique. — L'anatomie pathologique, par Vulpian, VII. — L'anatomie pathologique, par Laboulbène, III.

PHYSIOLOGIE

Théorie de la vie. — Conception mécanique de la vie. Atome et individu, par Virchow, III. — La physique de la cellule dans ses rapports avec les principes généraux de l'histoire naturelle, par Wundt, V. — L'irritabilité, cours par Cl. Bernard, I. — La science de la vie, par W. Kühne, VII. — Unité de la vie. Limites de la nature humaine, par Moleschott, I. — La causalité en biologie, par Moleschott, II. — La base physique de la vie, par Th. H. Huxley, VI.

Méthode en physiologie. — La méthode en physiologie, par Moleschott, I. — L'expérimentation et la critique expérimentale dans les sciences de la vie, par Cl. Bernard, VI. — L'observation anatomique et l'expérimentation physiologique, par P. Bert, VI. — L'art d'expérimenter et les laboratoires. Les moyens contentifs physiologiques, cours par Cl. Bernard, VI. — L'observation et l'expérimentation en physiologie, par Coste et Cl. Bernard, V. — Voyez ORGANISATION SCIENTIFIQUE.

Physiologie générale. — Deux cours, par Cl. Bernard, I, II et III. — Les animaux inférieurs, la physiologie générale et le principe vital, par P. Bert, VI. — Physiologie et zoologie, par P. Bert, VII. — Organisation et connexions organiques, par Cl. Bernard, V. — Voyez MÉDECINE (*Médecine expérimentale*).

Vie et lumière, par Moleschott et par Büchner, II. — Différences physiologiques et intellectuelles des deux sexes, VI. — Des forces en tension et des forces vives dans l'organisme animal, par Onimus, VII. — Voyez ZOOLOGIE BIOLOGIQUE.

Le cerveau. — Les centres nerveux; travaux de Flourens, par Cl. Bernard, VI. — Vitesse des actes cérébraux, par Marey, VI. — Vitesse de la transmission de la sensation et de la volonté à travers les nerfs, par E. du Bois-Reymond, IV. — Activité

inconsciente du cerveau, par Carpenter, V. — Relation entre l'activité cérébrale et la composition des urines, par Byasson, V. — Ablation du cerveau chez les pigeons, par Voit, VI. — Les alcaloïdes de l'opium, cours par Cl. Bernard, VI.

Les sens. — Théorie de la vision, cours par H. Helmholtz, VI. — L'œil, par Mansart, IV. — La vision binoculaire, par Giraud-Teulon, V. — Fonction collective des deux organes de l'ouïe, par Plateau, V.

Le système nerveux. — L'élément nerveux et ses fonctions; les actions réflexes, cours par Cl. Bernard, I et II. — Le système nerveux, par P. Bert, III. — Fonctions du système nerveux, cours par Vulpian, I et II. — Origine de l'électrotone des nerfs, par Matteucci, V. — L'électrophysiologie, cours par Matteucci, V. — Les anesthésiques, cours par Cl. Bernard, VI. — Les actions nerveuses sympathiques, par P. Bert, VII. — Centre d'innervation du sphincter de la vessie, par Massius, V. — Le curare, cours par Cl. Bernard, II et VI.

Le système musculaire. — L'élément contractile et ses fonctions, cours par Cl. Bernard. I. — Production du mouvement chez les animaux, par Marey, IV. — Méthode graphique en biologie; mouvement dans les fonctions de la vie; deux cours par Marey, III et IV. — Le vol chez les insectes, cours par Marey, VI. — Le vol chez les oiseaux, cours par Marey, VI et VII. — Les mouvements involontaires chez les animaux, cours par Michaël Foster, VI. — Sources chimiques de la force musculaire, par E. Frankland, IV.

Le cœur. — Le cœur et ses rapports avec le cerveau, par Cl. Bernard, II. — L'innervation du cœur, par Cl. Bernard, V.

Le sang, la circulation et la respiration. — Les propriétés du sang, cours par Cl. Bernard, II.—Le sang étudié au moyen de l'oxyde de carbone; l'asphyxie, cours par Cl. Bernard, VII. — La vie du sang, par Virchow, III. — Une ambassade physiologique, par Moleschott, IV. — La respiration, par P. Bert, V. — Physiologie du mal des montagnes, par Lortet, VII. — Circulation chimique dans les corps vivants. Passage de divers sels dans les tissus, par Bence Jones, VI.

La digestion et les sécrétions. — Physiologie comparée de la digestion, cours par Vulpian, III et IV. — Les liquides de l'organisme, sécrétions internes et externes, excrétions, cours par Cl. Bernard, III. — Théorie des peptones et absorption des substances albuminoïdes, par E. Brücke, VI. — Rôle de la cholestérine dans l'organisme, travaux d'Austin Flint, par St. Laugier. — Recherches de Gréhant sur l'excrétion de l'urée, par F. Terrier, VII. — La déglutition, par Cl. Bernard, V.

Embryogénie.—Embryogénie comparée, conrs par Coste, I et II.— Histoire d'un œuf, par Vaillant, VI.— Structure et formation de l'œuf chez les animaux, par Ed. van Beneden et Gluge, VI. — L'œuf et la théorie cellulaire, par Schwann, VI. — L'ovaire et l'œuf, travaux récents, par Ed. Claparède, VII. — Origine et

mode de formation des monstres omphalosites, par Dareste, II. — Génération des éléments anatomiques, par Ch. Robin, IV.

MÉDECINE

Philosophie médicale.—Matérialisme et spiritualisme en médecine, par Hiffelsheim, II. — Maladie dans le plan de la création, par Cotting, III. — Erreurs vulgaires au sujet de la médecine, par Jeannel, III. — Physiologie base de la médecine, par Moleschot, III.—Les systèmes et la routine en médecine, par Axenfeld, V. — La médecine d'observation et la médecine expérimentale, par Cl. Bernard, VI. — L'évolution de la médecine scientifique, par Cl. Bernard, VII.

Pathologie générale. — Qu'est-ce que la maladie? État actuel de la pathologie, par Virchow, VII. — La médecine de nos jours, par W. Acland, V. — La médecine clinique contemporaine, par W. Gall, V. — L'avenir de la médecine, par Béclard, V.— Poussières et maladies, par J. Tyndall, VII. — Pathologie générale, par Chauffard, I;— et par Lasègue, II. — La médecine scientifique; la méthode graphique appliquée à l'étude clinique des maladies, par Lorain, VII. — Progrès récents en pathologie, par R. Wirchow, V.

Médecine expérimentale.—Le curare considéré comme moyen d'investigation biologique, cours par Cl. Bernard, II. — Histoire des agents anesthésiques et des alcaloïdes de l'opium, cours par Cl. Bernard, VI. — L'oxyde de carbone, cours par Cl. Bernard, VII. — Le sang dans l'empoisonnement par l'acide prussique, par Büchner, VI.

Thérapeutique. — Thérapeutique, par Trousseau, II. — Passé et avenir de la thérapeutique; l'observation clinique et l'expérimentation physiologique, par Gubler, VI. — L'électrothérapeutique, par Becquerel, IV et VII. — Courant constant appliqué au traitement des névroses, cours par Remak, II. — Eaux sulfureuses des Pyrénées, par Filhol, VI.

Pathologie spéciale. — L'alimentation et les anémies, cours par G. Sée, III. — La glycogénie et la glycosurie, par Bouchardat, VI. — La fièvre, par Virchow, VI. — Causes des fièvres intermittentes et rémittentes, par J. A. Salisbury, VI. — La vaccine, par Brouardel, VII.—La variole à Paris et à Londres, par Bouchardat, VII. — La rage, par Bouley, VII. — Le choléra à la Guadeloupe chez les diverses races, par de Quatrefages, VI. — La mortalité des femmes en couches, par Lorain, VII. — Maladies mentales, par Lasègue, II. — Gheel; aliénés vivant en famille, par J. Duval, V.

Chirurgie. — Occlusion pneumatique des plaies, par J. Guérin, V. — Les germes atmosphériques et l'action de l'air sur les plaies, par J. Tyndall, VII. — Nature et physiologie des tumeurs, par Virchow, III. — Régénération des os; coloration des tissus par le régime garancé, par Joly, IV. — Bégayement dans d'autres organes que ceux de la parole, par J. Paget, VI.

Ophthalmologie. — Congrès international ophthalmologique de Paris en 1867, par Giraud-Teulon, IV. — Les travaux de von Graefe, par Giraud-Teulon, VII. — Myopie au point de vue militaire, par Giraud-Teulon, VII. — Voyez PHYSIOLOGIE (*Sens*).

Hygiène. — Hygiène, par Bouchardat, I. — Hygiène et physiologie, par H. Favre, I. — L'hygiène publique en Allemagne, par Pettenkofer, V. — Voyez SIÉGE DE PARIS EN 1870-1871.

Influence de la civilisation sur la santé, par J. Bridges, VI. — La mortalité des nourrissons, par Bouchardat, VII. — Les eaux de Londres, par E. Frankland, V et VI.

La fécondité des mariages et les doctrines de Malthus, par Broca, V. — Le blé dans ses rapports avec la mortalité, le nombre des mariages et des naissances, les famines, par Bouchardat, V.

Les hôpitaux. — Les hôpitaux et les lazarets, par Virchow, VI. — L'assistance publique à Paris, par Loraiu, VII.

Histoire de la médecine. — Histoire de la médecine, par Daremberg, II. — La médecine dans l'antiquité et au moyen âge, par Daremberg, III et IV. — La médecine du XVe au XVIIe siècle, par Daremberg, V. — Histoire des doctrines médicales, par Bouchut, I. — Guy de Chauliac, par Follin, II. — Harvey, par Béclard, II. — L'école de Halle, Fréd. Hoffmann et Stahl, par Lasègue, II. — Barthez et le vitalisme, par Bouchut, I. — Les chirurgiens érudits: Antoine-Louis, par Verneuil, II.

MÉCANIQUE

Les forces motrices, par A. Cazin, VII. — Transmission du travail dans les machines; paller glissant de Girard; machine à gaz de Hugon; machine à air chaud de Laubereau, par Haton de la Goupillère, IV. — Histoire des machines à vapeur, par Haton de la Goupillère, III. — La marche à contre-vapeur des machines locomotives, VII.

SCIENCES INDUSTRIELLES

Chemins de fer. Canaux. — Histoire des chemins de fer : le pont du Rhin, le percement du mont Cenis, par Perdonnet, I. — Le percement du mont Cenis, par A. Cazin, VII. — Le chemin de fer de l'Atlantique au Pacifique, par W. Heine, IV. — Le tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre, par Bateman, VII. — Travaux du canal de Suez, par Borel, IV.

Télégraphie électrique. — La télégraphie électrique, par Fernet, V. — Le télégraphe transatlantique, câble, appareils électriques, transmission des courants, par Varley et W. Thomson, V. — Pose des câbles sous-marins, par Fleeming-Jenkin, VI.

Fer. — Le fer à l'Exposition de 1867, par L. Simonin, IV.

Mines. — La houille et les houilleurs, par L. Simonin, IV. — Épuisement probable des houillères d'Angleterre, par Stanley Jevons, V. — Placers de la Californie, par L. Simonin, IV.

Arts. — Physique appliquée aux arts, cours par Ed. Becquerel, I. — Photographie, par Fernet, II. — Cristallisations salines, application à l'impression sur tissus, par Ed. Gand, V.

Chimie appliquée aux arts, cours par Péligot, I. — La teinture, par de Luynes, III. — Matières colorantes récentes; ammoniaques composées, par W. H. Perkins, VI.

Industries chimiques. — Chimie appliquée à l'industrie, cours par Payen, I. — L'éclairage au gaz, par Payen, II. — Le verre, par de Luynes, IV. — Le guide du verrier. Le conseil des prud'hommes, par Bienaymé, VII.

SCIENCES MILITAIRES

Stratégie. Fortifications. — Les nouvelles armes de précision; avantage de la défense sur l'attaque; les fortifications de campagne; attaques des côtes fortifiées, par H. Shaw, VII. — Fortifications des côtes de l'Angleterre, par F. D. Jervois, VI.

Artillerie ; armes. — Système Moncrieff pour les batteries d'artillerie côtière, par Moncrieff, VI. — L'artillerie prussienne, VII. — Les fusils se chargeant par la culasse, par Majendie, IV.

Marine. — Les navires cuirassés, par E. J. Reed, VII.— Nouvelles machines à vapeur de la marine militaire française, par Dupuy de Lôme, IV. — Applications de l'électricité à la marine et à la guerre, par Abel, VI.

Soldats. — Validité militaire de la population française, par Broca, IV. — L'ethnologie de la France au point de vue des infirmités militaires, par Broca, VII. — La myopie au point de vue militaire, par Giraud-Teulon.

Poudre. — La poudre à canon; nouvelles substances pour la remplacer, par Abel, III. — Le picrate de potasse et les poudres fulminantes, par G. Tissandier, VI. — Force de la poudre et des matières explosibles, par Berthelot, VII.

Chirurgie militaire. — Ambulances et hôpitaux des armées en campagne, par Champouillon, VII. — Les plaies par armes à feu, par Nélaton, VII. — Amputations, suite des blessures par armes de guerre, par Sédillot, VII. — La mortalité militaire pendant la campagne d'Italie en 1859, par Bienaymé, VI. — Premiers soins à donner aux blessés, par Verneuil, VII.

SIÉGE DE PARIS EN 1870-1871

Alimentation. — Le régime alimentaire pendant le siége, par G. Sée, VII. — Conseils sur la manière de se nourrir pendant le siége, par A. Riche, VII. — Des moyens d'employer pendant le siége nos ressources alimentaires, par Bouchardat, VII.

Hygiène. Médecine. — Des maladies qui peuvent se développer dans une ville assiégée, par Béhier, VII. — L'hygiène de Paris pendant le siége, par Bouchardat, VII. — L'état sanitaire de Paris pendant le siége, par Bouchardat, VII. — Premiers soins à donner aux blessés, par A. Verneuil, VII.

HISTOIRE DES SCIENCES

Antiquité. Moyen âge. — État arriéré des sciences chez les anciens, par von Littrow, VII. — L'état naissant des sciences au moyen âge, par H. Kopp, VII.

Renaissance. — Revue générale du développement des sciences dans les temps modernes, par H. Helmholtz, VII. — La médecine du XVe au XVIIe siècle, par Daremberg, V. — Harvey, par Béclard, II. — Travaux de la vieillesse de Galilée; Galilée et Babiani, par Philarète Chasles, VI.

XVIIe siècle.— Correspondance de Galilée, de Pascal et de Newton sur l'attraction universelle, etc., par MM. Chasles, Faugère, Le Verrier, Duhamel, David Brewster, R. Grant, IV et VI. — Newton, par J. Bertrand, II. — Les idées de Newton sur l'affinité, par Dumas, V.

XVIIIe siècle. — Clairault et la mesure de la terre, par J. Bertrand, III. — Voltaire physicien, par E. du Bois-Reymond, V. — Franklin, par H. Favre, I. — Scheele, par Troost, III. — Génie scientifique de la Révolution, par H. Favre, I.—Antoine Louis, par A. Verneuil, II. — Les œuvres de Lavoisier, par Dumas, V. — Barthez, par Bouchut, I.

XIXe siècle. — Gœthe naturaliste, par H. Helmholtz, VII. — Lamarck, de Blainville et Valenciennes, par Lacaze-Duthiers, III. — A. de Humboldt par L. Agassiz, VII. — Puissant, par Élie de Beaumont, VI. — Dutrochet, par Coste, III. — Gratiolet, par P. Bert, III. — Poncelet, par Ch. Dupin, V. — Faraday, par Dumas, V. — E. Verdet, par Levistal, IV. — Flourens, par Cl. Bernard et Patin, VI. — Boucher (de Perthes), par Daily, VI. — Purkynié, par L. Léger, VII. — Pelouze, par Cahours, V. — et par Dumas, VII. — Foucault, par Lissajous, VI. — Th. Graham, par Williamson et Hoffmann, VII. — Cl. Bernard, par Patin, VI. — Michaël Sars, par E. Blanchard, VII. — Von Graefe, par Giraud-Teulon, VII.

HISTOIRE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

Le rôle des sociétés savantes, par Fotherby, VII.

La première Académie des sciences de Paris (de 1666 à 1699), par J. Bertrand, V. — L'ancienne Académie des sciences de 1789 à 1793, par J. Bertrand, IV. — Le Congrès des sociétés savantes de France en 1867, IV. — Les travaux scientifiques des départements en 1868 et en 1869, par E. Blanchard, V, VI et VII. — La Société des amis des sciences, par Boudet, V, VI.

Association Britannique, session de Dundee en 1867, par W. de Fonvielle, V. — La science britannique en 1868, discours inauguraux, par J. D. Hooker et Sabine, V. — Congrès médical d'Oxford en 1868, par Lorain, VI. — La Société royale d'Édimbourg de 1783 à 1811, par Christison, VI. — Histoire de la Société Huntérienne de Londres, par Fotherby, VII.

Les congrès scientifiques en Allemagne et en Angleterre; le congrès d'Innsbrück, par Arch. Geikie, VII.

OUVRAGES

De M. le professeur VÉRA

Professeur à l'Université de Naples.

INTRODUCTION

A LA

PHILOSOPHIE DE HÉGEL

1 vol. in-8, 1864, 2e édition.... 6 fr. 50

LOGIQUE DE HÉGEL

Traduite pour la première fois, et accompagnée d'une Introduction et d'un commentaire perpétuel.

2 volumes in-8, 1873, 2e édition. (*Sous presse.*)

PHILOSOPHIE DE LA NATURE

DE HÉGEL

Traduite pour la première fois, et accompagnée d'une Introduction et d'un commentaire perpétuel.

3 volumes in-8. 1864-1866..... 25 fr.
Prix du tome II... 8 fr. 50.— Prix du tome III... 8 fr. 50

PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT

DE HÉGEL

Traduite pour la première fois, et accompagnée d'une Introduction et d'un commentaire perpétuel.

1867. Tome 1er, 1 vol. in-8. 9 fr.
1870. Tome 2e, 1 vol. in-8. 9 fr.

L'Hégélianisme et la Philosophie. 1 vol. in-18. 1861. 3 fr. 50

Mélanges philosophiques. 1 vol. in-8. 1862. 5 fr.

Essais de philosophie hégélienne (de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*). 1 vol. 2 fr. 50

Platonis, Aristotelis et Hegelii de medio termino doctrina. 1 vol. in-8. 1845. 1 fr. 50

LES MÉTAMORPHOSES

LES MŒURS ET LES INSTINCTS

DES INSECTES

PAR

M. ÉMILE BLANCHARD

Membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle.

UN SPLENDIDE VOLUME GRAND IN-8
AVEC DE NOMBREUSES FIGURES INTERCALÉES DANS LE TEXTE
ET 40 PAYSAGES D'HISTOIRE NATURELLE
DESSINÉS D'APRÈS NATURE ET TIRÉS A PART.

Prix : Broché... ..... **30** fr.
Relié en demi-maroquin..... **35** »

Les insectes abondent sur presque toute la surface du globe. Dans les forêts, dans les champs, au milieu des marécages, les insectes courent, voltigent, bourdonnent. Dans les eaux tranquilles ils fourmillent et se combattent sans relâche. C'est le mouvement, l'activité, la destruction, la vie sous les aspects les plus divers.

Sur les terres glacées, sur les glaces elles-mêmes, là où toute existence nous semble impossible, s'agitent des myriades d'insectes. Leurs espèces ne sont pas nombreuses dans ces régions désolées, mais par une sorte de compensation, les individus de chaque espèce se montrent en immenses légions. Sous les tropiques, dans ces contrées où la création se manifeste avec une splendeur éblouissante, la scène est partout animée de la façon la plus saisissante par des multitudes d'insectes aux élytres plus éclatantes que les métaux, aux ailes diaprées de suaves nuances ou parées de couleurs étincelantes à faire pâlir les pierres précieuses.

Cette classe d'animaux, la plus nombreuse dans la nature, offre une étude pleine de nobles enseignements

Personne n'était plus capable que M. Émile Blanchard, membre de l'Institut, dont la compétence a été consacrée par une multitude de travaux importants, d'écrire l'histoire des insectes, et cet ouvrage aura une place assurée dans la bibliothèque de tous les savants.

De plus, il a été rédigé de manière à être accessible aux gens du monde et à leur dévoiler les détails curieux, les habitudes étranges, les métamorphoses surprenantes de ce monde à part qui se renouvelle sans cesse autour de nous, qui a aussi une vie publique et privée, dans lequel on trouve des passions, des luttes, et dont le travail lent mais continu produit des résultats prodigieux.

RÉCENTES PUBLICATIONS

HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES

Qui ne se trouvent pas dans les deux Bibliothèques.

ACOLLAS (Emile). **L'enfant né hors mariage.** Seconde édition. 1870, 1 vol. in-18 de X-165 pages. 3 fr.

ACOLLAS (Emile). **Manuel de droit civil**, contenant l'exégèse du code Napoléon et un exposé complet des systèmes juridiques.
Tome premier (premier examen), 1 vol. in-8. 10 fr.
Tome deuxième (deuxième examen), 1 vol. in-8. 10 fr.
Tome troisième (troisième examen), première partie. 1 vol. in-8. 5 fr.

ACOLLAS (Émile). **Trois leçons sur le mariage.** In-8. 1 fr. 50

ACOLLAS (Émile). **L'idée du droit.** in-8. 1 fr. 50

ACOLLAS (Émile). **Nécessité de refondre l'ensemble de nos codes**, et notamment le code Napoléon au point de vue de l'idée démocratique. 1866, 1 vol. in-8. 3 fr.

ALAUX. **La religion progressive.** 1869, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

L'Art et la vie. 1867, 2 vol. in-8. 7 fr.

L'Art et la vie de Stendhal. 1869, 1 fort vol. in-8. 6 fr.

BARNI (Jules). **Napoléon Ier**, édition populaire. 1 vol. in-18. 1 fr.

BARNI (Jules). **Manuel républicain.** 1872, 1 vol. in-18. 1 fr. 50

BARNI (Jules). **Les martyrs de la libre pensée**, cours professé à Genève. 1862, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BARNI (Jules). Voy. KANT.

BLANCHARD. **Les métamorphoses, les mœurs et les instincts des insectes**, par M. Emile Blanchard, de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1868, 1 magnifique volume in-8 jésus avec 160 figures intercalées dans le texte et 40 grandes planches hors texte, prix broché. 30 fr.
Relié en demi-maroquin. 35 fr.

BLANQUI. **L'Éternité par les astres**, hypothèse astronomique. 1872, in-8. 2 fr.

BORELY (J.). **Nouveau système électoral, représentation proportionnelle de la majorité et des minorités.** 1870, 1 vol. in-18 de XVIII-194 pages. 2 fr. 50

BORELY. **De la justice et des juges**, projet de réforme judiciaire. 1871, 2 vol. in-8. 12 fr.

BOUCHARDAT. **Le travail**, son influence sur la santé (conférences faites aux ouvriers). 1863, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

BOUCHARDAT et H. JUNOD. **L'eau-de-vie et ses dangers**, conférences populaires. 1 vol. in-8. 1 fr.

BARTHEZ. **Nouveaux éléments de la science de l'homme**, par P. J. Barthez, médecin de S. M. Napoléon Ier. 3e édition, augmentée du Discours sur le génie d'Hippocrate, de Mémoires sur les fluxions et les coliques iliaques, sur la thérapeutique des maladies, sur l'évanouissement, l'extispice, la fascination, le faune, la femme, la force des animaux ; collationnée et revue par M. E Barthez, médecin de S. A. le Prince impérial et de l'hôpital Sainte-Engénie, etc. 1858, 2 vol. in-8 de 1010 p. 6 fr.

ÉD. BOURLOTON et E. ROBERT. **La Commune** et ses idées à travers l'histoire. 1872, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BOUCHUT et DESPRÈS. **Dictionnaire de Médecine et de Thérapeutique médicale et chirurgicale**, comprenant le résumé de la médecine et de la chirurgie, les indications thérapeutiques de chaque maladie, la médecine opératoire, les accouchements, l'oculistique, l'odontechnie, l'électrisation, la matière médicale, les eaux minérales, et *un formulaire spécial pour chaque maladie*. 1873. 2e édit. très-augmentée, 1 magnifique vol. in-4, avec 750 fig. dans le texte. 25 fr.

BRIERRE DE BOISMONT. **Des maladies mentales**. 1867, brochure in-8 extraite de la *Pathologie médicale* du professeur Requin. 2 fr.

BRIERRE DE BOISMONT. **Des hallucinations, ou Histoire raisonnée des apparitions**, des visions, des songes, de l'extase, du magnétisme et du somnambulisme. 1862, 3e édition très-augmentée. 7 fr.

BRIERRE DE BOISMONT. **Du suicide et de la folie suicide**. 1865, 2e édition, 1 vol. in-8. 7 fr.

CHASLES (PHILARÈTE). **Questions du temps et problèmes d'autrefois**, Pensées sur l'histoire, la vie sociale, la littérature. 1 vol. in-18, édition de luxe. 3 fr.

Conférences historiques de la Faculté de médecine faites pendant l'année 1865. (*Les Chirurgiens érudits*, par M. Verneuil. — *Gui de Chauliac*, par M. Follin. — *Celse*, par M. Broca. — *Wurtzius*, par M. Trélat. — *Rioland*, par M. Le Fort. — *Levret*, par M. Tarnier. — *Harvey*, par M. Béclard. — *Stahl*, par M. Lasègue. — *Jenner*, par M. Lorain. — *Jean de Vier et les Sorciers*, par M. Axenfeld. — *Laennec*, par M. Chauffard. — *Sylvius*, par M. Gubler. — *Stoll*, par M. Parrot.) 1 vol. in-8. 6 fr.

CORNIL. **Leçons élémentaires d'hygiène**, rédigées pour l'enseignement des lycées d'après le programme de l'Académie de médecine. 1873, 1 vol. in-18 avec figures intercalées dans le texte. 2 fr. 50

Sir G. CORNEWALL LEWIS. **Histoire gouvernementale de l'Angleterre de 1770 jusqu'à 1830**, trad. de l'anglais et précédée de la vie de l'auteur, par M. Mervoyer. 1867, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*. 7 fr.

Sir G. CORNEWALL LEWIS. **Quelle est la meilleure forme de gouvernement?** Ouvrage traduit de l'anglais; précédé d'une Étude sur la vie et les travaux de l'auteur, par M. Mervoyer, docteur ès lettres. 1867, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

DELAVILLE. **Cours pratique d'arboriculture fruitière** pour la région du nord de la France, avec 269 fig. In-8. 6 fr.

DELEUZE. **Instruction pratique sur le magnétisme animal,** précédée d'une Notice sur la vie de l'auteur. 1853. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

DELORD (Taxile). **Histoire du second empire. 1848-1870.**
1869. Tome Ier. 1 fort vol. in-8. 7 fr.
1870. Tome II, 1 fort vol. in-8. 7 fr.
1873. Tome III, 1 fort vol. in-8. 7 fr.

DOLLFUS (Charles). **De la nature humaine.** 1868, 1 vol. in-8. 5 fr.

DOLLFUS (Charles). **Lettres philosophiques,** 3e édition 1869, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DOLLFUS (Charles). **Considérations sur l'histoire.** Le monde antique, 1872. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

DU POTET. **Manuel de l'étudiant magnétiseur,** nouvelle édition, 1868, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DU POTET. **Traité complet de magnétisme,** cours en douze leçons. 1856, 3e édition, 1 vol. de 634 pages. 7 fr.

Éléments de science sociale. Religion physique, sexuelle et naturelle, ouvrage traduit sur la 7e édition anglaise, 1 fort vol. in-18. 3 fr. 50

ÉLIPHAS LÉVI. **Dogme et rituel de la haute magie,** 1861, 2e édit., 2 vol. in-8, avec 24 fig. 18 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **Histoire de la magie,** avec une exposition claire et précise de ses procédés, de ses rites et de ses mystères. 1860, 1 vol. in-8, avec 90 fig. 12 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **La Science des esprits,** révélation du dogme secret des Kabbalistes, esprit occulte de l'Évangile, appréciation des doctrines et des phénomènes spirites. 1865, 1 v. in-8. 7 fr.

FAU. **Anatomie des formes du corps humain,** à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1866, 1 vol. in-8 et atlas de 25 planches. 2e édition. Prix, fig. noires. 20 fr.
Prix, figures coloriées. 35 fr.

FERRON (de). **Théorie du progrès** (Histoire de l'idée du progrès. — Vico. — Herder. — Turgot. — Condorcet. — Saint-Simon. — Réfutation du césarisme). 1867, 2 vol. in-18. 7 fr.

ÉM. FERRIÈRE. **Le Darwinisme.** 1872, 1 vol. in-18. 4 fr. 50

FRIBOURT. **Du paupérisme parisien,** des progrès depuis vingt-cinq ans. 1 fr. 25

HUMBOLDT (G. de). **Essai sur les limites de l'action de l'État,** traduit de l'allemand, et précédé d'une Etude sur la vie et les travaux de l'auteur, par M. Chrétien, docteur en droit. 1867, in-18. 3 fr. 50

Digitized by Google

KANT. **Critique de la raison pure**, précédé d'une préfsce, par M. Jules BARNI, 1870, 2 vol. in-8. 16 fr.

KANT. **Éléments métaphysiques de la doctrine du droit**, suivis d'un Essai philosophique sur la paix perpétuelle, traduits de l'allemand par M. Jules BARNI. 1854, 1 vol. in-8. 8 fr.

KANT. **Éléments métaphysiques de la doctrine de la vertu**, suivi d'un Traité de pédagogie, etc.; traduit de l'allemand par M. Jules BARNI, avec une introduction analytique. 1855, 1 vol. in-8. 8 fr.

LABORDE. **Les hommes et les actes de l'insurrection de Paris** devant la psychologie morbide. Lettre à M. le docteur Moreau (de Tours). 1 vol. in-18. 3 fr. 50

LANGLOIS. **L'homme et la Révolution**. Huit études dédiées à P. J. Proudhon. 1867, 2 vol. in-18. 7 fr.

LE BERQUIER. **Le barreau moderne**. 1871, 2e édition, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

LEFORT. **La chirurgie militaire** et les Sociétés de secours en France et à l'étranger. 1873, 1 vol. gr. in-8, avec fig. 10 fr.

LITTRÉ. **Auguste Comte et Stuart Mill**, suivi de *Stuart Mill et la philosophie positive*, par M. G. Wyrouboff. 1867, in-8 de 86 pages. 2 fr.

LORAIN (P.). **Jenner et la vaccine**. Conférence historique. 1870, broch. in-8 de 48 pages. 1 fr. 25

LORAIN (P.). **L'assistance publique**. 1871, in-4 de 56 pages. 1 fr.

LUBBOCK. **L'Homme avant l'histoire**, étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe, suivi d'une Description comparée des mœurs des sauvages modernes, traduit de l'anglais par M. Ed. BARBIER, avec 156 figures intercalées dans le texte. 1867, 1 beau vol. in-8, prix broché..... 15 fr.
Relié en demi-maroquin avec nerfs..... 18 fr.

LUBBOCK. **Les origines de la civilisation**. Etat primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes. 1873. 1 vol. grand in-8 avec figures et planches hors texte. Traduit de l'anglais par M. Ed. BARBIER. 15 fr.

MARAIS (Aug.). **Garibaldi et l'armée des Vosges**. 1872. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

MENIÈRE. **Cicéron médecin**, étude médico-littéraire. 1862, 1 vol. in-18. 4 fr. 50

MENIÈRE. **Les Consultations de madame de Sévigné**, étude médico-littéraire. 1864, 1 vol. in-8. 3 fr.

MERVOYER. **Étude sur l'association des idées**. 1864, 1 vol. in-8. 6 fr.

MEUNIER (Victor). **La Science et les Savants**.
1re année, 1864, 1 vol. in-18. 3 fr. 50
2e année, 1865, 1er semestre, 1 vol. in-18. 3 fr. 50
2e année, 1865, 2e semestre, 1 vol. in-18. 3 fr. 50
3e année, 1866, 1 vol. in-18. 3 fr. 50
4e année, 1867, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

J. MICHELET. **Le Directoire et les origines des Bonaparte**. 1872, 1 vol. in-8. 6 fr.

MIRON. **De la séparation du temporel et du spirituel.** 1866, in-8. 3 fr. 50

MORIN. **Du magnétisme et des sciences occultes.** 1860, 1 vol. in-8. 6 fr.

MUNARET. **Le Médecin des villes et des campagnes.** 4e édition, 1862, 1 vol. grand in-18. 4 fr. 50

OGER. **Les Bonaparte** et les frontières de la France. In-18. 50 c.

PARIS (comte de). **Les Associations ouvrières en Angleterre** (Trades-Unions). 1869, 1 vol. gr. in-8. 2 fr. 50
Édition populaire. 1 vol. in-18. 1 fr.
Édition sur papier de Chine : broché. 12 fr.
reliure de luxe. 20 fr.

PILLON. **L'année philosophique.** Études critiques sur le mouvement des idées générales dans les divers ordres de connaissances, avec une introduction par M. Ch. Renouvier.
1re année, 1867. 1 vol. in-18. 5 fr.
2e année, 1868. 1 vol. in-18. 5 fr.

SIÉREBOIS. **Autopsie de l'âme**, sa nature, ses modes, sa personnalité, sa durée. 1866, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

SIÉREBOIS. **La Morale** fouillée dans ses fondements. Essai d'anthropodicée. 1867, 1 vol. in-8. 6 fr.

THÉVENIN. **Hygiène publique**, analyse du rapport général des travaux du conseil de salubrité de la Seine, de 1849 à 1858. 1863, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

THULIÉ. **La folie et la loi.** 1867. 2e édit. 1 vol. in-8. 3 fr. 50

THULIÉ. **La manie raisonnante du docteur Campagne.** 1870, broch. in-8 de 132 pages. 2 fr.

VALETTE. **Cours de Code civil** professé à la Faculté de droit de Paris. Tome I, première année (Titre préliminaire — Livre premier). 1873, 1 fort vol. in-18. 8 fr.

VALMONT. **L'espion prussien.** 1872, roman traduit de l'anglais. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

L'armée d'Henri V. — Les bourgeois gentilshommes de 1870. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Enquête parlementaire sur l'insurrection du 18 mars. Rapports, dépositions des témoins, pièces justificatives. 1 vol. in-4 à 3 colonnes. 16 fr.

Enquête parlementaire sur les événements du 4 septembre. (*Sous presse.*)

Annales de l'Assemblée nationale. Compte rendu *in extenso* des séances, annexes, rapports, projets de lois, propositions, etc. Prix de chaque volume. 15 fr.
Les dix premiers volumes ont paru.

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

Napoléon Ier, par M. Jules BARNI, membre de l'Assemblée nationale. 1 vol. in-18. 1 fr.

Manuel républicain, par M. Jules BARNI, membre de l'Assemblée nationale. 1 vol. in-18. 1 fr.

Les Associations ouvrières en Angleterre (Trades-Unions), par M. le COMTE DE PARIS. 1 vol. in-18. 1 fr.

Garibaldi et l'armée des Vosges, par M. Aug. MARAIS. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

Le pauperisme parisien, ses progrès depuis vingt-cinq ans, par E. FRIBOURG. 1 fr. 25

ÉTUDES CONTEMPORAINES

Les bourgeois gentilshommes. — L'armée d'Henri V. 1 vol. in-8. 3 fr. 50

L'Espion prussien, roman anglais par V. VALMONT, traduit par M. J. DUBRISAY. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

La Commune et ses idées à travers l'histoire, par Edgar BOURLOTON et Edmond ROBERT. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

ÉDITION POPULAIRE

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE

SUR

L'INSURRECTION DU 18 MARS

RAPPORT DE LA COMMISSION.
RAPPORTS DE LA SOUS-COMMISSION. — RAPPORTS DE MM. LES PREMIERS PRÉSIDENTS DES COURS D'APPEL. — RAPPORTS DE MM. LES PRÉFETS.
RAPPORTS DE MM. LES CHEFS DE LÉGION DE GENDARMERIE.
DÉPOSITIONS DES TÉMOINS.
PIÈCES JUSTIFICATIVES. — TABLE GÉNÉRALE.

Édition contenant in extenso les trois volumes distribués à l'Assemblée nationale.

1 beau vol. gr. in-4 à trois colonnes. 16 fr.

COURS

DE CODE CIVIL

PROFESSÉ A LA FACULTÉ DE DROIT

PAR

A. VALETTE

Professeur de Code civil à la Faculté de droit, membre de l'Institut.

Tome Ier, première année :
TITRE PRÉLIMINAIRE. — LIVRE PREMIER.

1 fort vol. in-18. . . . . 8 fr.

LA

CHIRURGIE MILITAIRE

ET LES SOCIÉTÉS DE SECOURS

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

PAR

Léon LE FORT

Professeur agrégé à la Faculté de médecine, chirurgien des hôpitaux.

1 vol. gr. in-8 avec fig. dans le texte. 10 fr.

LES

ORIGINES DE LA CIVILISATION

ÉTAT PRIMITIF DE L'HOMME

ET MŒURS DES SAUVAGES MODERNES

PAR

Sir John LUBBOCK

Membre de la chambre des Communes et de la Société royale de Londres.

Traduit de l'anglais par M. E. BARBIER

1 beau vol. gr. in-8 avec fig. et planch. hors texte. 15 fr.

RÉCENTES PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES

Anatomie. — Physiologie. — Histologie.

BÉRAUD (B. J.). **Atlas complet d'anatomie chirurgicale topographique**, pouvant servir de complément à tous les ouvrages d'anatomie chirurgicale, composé de 109 planches représentant plus de 200 gravures dessinées d'après nature par M. Bion, et avec texte explicatif. 1865, 1 fort vol. in-4.

Prix : fig. noires, relié. 60 fr.
— fig. coloriées, relié. 120 fr.

Ce bel ouvrage, auquel on a travaillé pendant sept ans, est le plus complet qui ait été publié sur ce sujet. Toutes les pièces disséquées dans l'amphithéâtre des hôpitaux ont été reproduites d'après nature par M. Bion, et ensuite gravées sur acier par les meilleurs artistes. Après l'explication de chaque planche, l'auteur a ajouté les applications à la pathologie chirurgicale, à la médecine opératoire, se rapportant à la région représentée.

BÉRAUD (B. J.) et VELPEAU. **Manuel d'anatomie chirurgicale générale et topographique.** 1862, 2e édit. 1 vol. in-8 de 622 pages. 7 fr.

BÉRAUD (B. J.) ET ROBIN. **Manuel de physiologie de l'homme et des principaux vertébrés.** 1856-1857, 2 vol. gr. in-18, 2e édition, entièrement refondue. 12 fr.

BERNARD (Claude). **Leçons sur les propriétés des tissus vivants**, faites à la Sorbonne, rédigées par Emile ALGLAVE, avec 94 fig. dans le texte. 1866, 1 vol. in-8. 8 fr.

BUCHNER (Louis). **Science et Nature**, traduit de l'allemand, par A. Delondre. 1866, 2 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 5 fr.

CLÉMENCEAU. **De la génération des éléments anatomiques**, précédé d'une Introduction par M. le professeur Robin. 1867, in-8. 5 fr.

Conférences historiques de la Faculté de médecine faites pendant l'année 1865 (*les Chirurgiens érudits*, par M. Verneuil.—*Guy de Chauliac*, par M. Follin.—*Celse*, par M. Broca. — *Wurtzius*, par M. Trélat. — *Rioland*, par M. Lefort. — *Leuret*, par M. Tarnier. — *Harvey*, par M. Béclard. — *Stahl*, par M. Lasègue. — *Jenner*, par M. Lorain. — *Jean de Vier*, par M. Axenfeld. — *Laennec*, par M. Chauffard. — *Sylvius*, par M. Guhler. — *Stoll*, par M. Parot). 1 vol. in-8. 6 fr.

CORNIL ET RANVIER. **Manuel d'histologie pathologique** (*Anatomie pathologique générale*). 1869, 1 vol. in-18, avec 169 fig. dans le texte. 4 fr. 50

DURAND (de Gros). **Essais de physiologie philosophique.** 1866, 1 vol. in-8. 8 fr.

DURAND (de Gros). **Ontologie** et psychologie physiologique. Études critiques. 1871, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DURAND (de Gros). **Origines animales de l'homme**, éclairées par la physiologie et l'anatomie comparative. Grand in-8, 1871, avec fig. 5 fr.

FAU. **Anatomie des formes du corps humain**, à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1866, 1 vol. in-8 avec atlas in-folio de 25 planches.
Prix : fig. noires. 20 fr.
— fig. coloriées. 35 fr.

GAVARRET. **Des images par réflexion et par réfraction.** 1867, 1 vol. in-18 de 190 pages, avec 80 fig. dans le texte. 3 fr. 50

GARNIER. **Dictionnaire annuel des progrès des sciences et institutions médicales**, suite et complément de tous les dictionnaires. 1 vol. in-12 de 600 pages. 7 fr.

GIRAUD-TEULON. **De l'œil**, notions élémentaires sur la fonction de la vue et de ses anomalies. 1 vol. in-18, avec fig. dans le texte. 2 fr.

JAMAIN. **Nouveau Traité élémentaire d'anatomie descriptive et de préparations anatomiques.** 3e édition, 1867, 1 vol. grand in-18 de 900 pages, avec 223 fig. intercalées dans le texte. 12 fr.
Avec figures coloriées. 40 fr.

JANET (Paul). **Le Cerveau et la Pensée.** 1867, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2 fr. 50

LEMOINE (Albert). **Le Vitalisme et l'Animisme de Stahl.** 1864, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2 fr. 50

LEMOINE (Albert). **De la physionomie de la parole.** 1865, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2 fr. 50

LAUGEL. **Les Problèmes de la vie.** 1867, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2 fr. 50

LAUGEL. **La Voix, l'Oreille et la Musique.** 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2 fr. 50

LAUGEL. **L'Optique et les Arts.** 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2 fr. 50

LETOURNEAU. **Physionomie des passions.** 1868, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2 fr. 50

LEYDIG. **Traité d'histologie comparée de l'homme et des animaux**, traduit de l'allemand par M. le docteur LABILLONNE. 1 fort vol. in-8 avec 200 figures dans le texte. 1866. 15 fr.

LONGET. **Traité de physiologie.** 3e édition, 1869.
Tome I. 1 fort vol. gr. in-8. 12 fr.
Tome II. 1 fort vol. gr. in-8 avec fig. 12 fr.
Tome III et dernier. 1 vol. gr. in-8. 12 fr.

MAREY. **Du mouvement dans les fonctions de la vie.** 1868, 1 vol. in-8, avec 200 figures dans le texte. 10 fr.

MOLESCHOTT (J.). **La Circulation de la vie,** Lettres sur la physiologie en réponse aux Lettres sur la chimie de Liebig, traduit de l'allemand par M. le docteur CAZELLES. 2 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 5 fr.

MUNARET. **Le médecin des villes et des campagnes,** 4e édition, 1862. 1 vol. gr. in-18. 4 fr. 50

ONIMUS. **De la théorie dynamique de la chaleur dans les sciences biologiques.** 1866. 3 fr.

ROBIN (Ch.). **Journal de l'anatomie et de la physiologie** normales et pathologiques de l'homme et des animaux, dirigé par M. le professeur Ch. Robin (de l'Institut), paraissant tous les deux mois par livraison de 7 feuilles gr. in-8 avec planches.
Prix de l'abonnement, pour la France. 20 fr.
— pour l'étranger. 24 fr.

SCHIFF. **Leçons sur la physiologie de la digestion,** faites au Muséum d'histoire naturelle de Florence. 2 vol. gr. in-8. 20 fr.

TAULE. **Notions sur la nature et les propriétés de la matière organisée.** 1866. 3 fr. 50

VULPIAN. **Leçons de physiologie générale et comparée du système nerveux,** faites au Muséum d'histoire naturelle, recueillies et rédigées par M. Ernest BRÉMOND. 1866, 1 fort vol. in-8. 10 fr.

Physique. — Chimie. — Histoire naturelle.

AGASSIZ. **De l'espèce et des classifications en zoologie.** 1 vol. in-8. 5 fr.

ARCHIAC (D'). **Leçons sur la faune quaternaire,** professées au Muséum d'histoire naturelle. 1865, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

BLANCHARD. **Les Métamorphoses, les Mœurs et les Instincts des insectes,** par M. Emile Blanchard, de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1868, 1 magnifique volume in-8 jésus, avec 160 figures intercalées dans le texte et 40 grandes planches hors texte. Prix, broché. 30 fr.
Relié en demi-maroquin. 35 fr.

BOCQUILLON. **Manuel d'histoire naturelle médicale.** 1871, 1 vol. in-18, avec 415 fig. dans le texte. 14 fr.

BOUCHARDAT. **Manuel de matière médicale, de thérapeutique comparée et de pharmacie.** 1873, 5e édition, 2 vol. gr. in-18. 15 fr.

DURAND-FARDEL. **Traité thérapeutique des eaux minérales** de la France, de l'étranger et de leur emploi dans les maladies chroniques. 2e édition, 1862, 1 vol. in-8 de 780 p. avec cartes coloriées. 9 fr.

FAIVRE. **De la variabilité de l'espèce.** 1868, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2 fr. 50

VA1 1525174

FERMOND. **Essai de phytomorphie**, ou Étude des causes qui déterminent les principales formes végétales. 1864-1869, 2 vol. gr. in-8 de 600 pages environ, avec 30 planches représentant plus de 250 fig. 30 fr.

W. DE FONVIELLE. **L'Astronomie moderne.** 1869, 1 vol. de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2 fr. 50

GRÉHANT. **Manuel de physique médicale.** 1869, 1 volume in-18, avec 469 figures dans le texte. 7 fr.

GRÉHANT. **Tableaux d'analyse chimique** conduisant à la détermination de la base et de l'acide d'un sel inorganique isolé, avec les couleurs caractéristiques des précipités. 1862, in-4, cart. 3 fr. 50

GRIMAUX. **Chimie organique élémentaire.** 1872, 1 vol. in-18 avec figures. 4 fr. 50

GROVE. **Corrélation des forces physiques**, traduit par M. l'abbé Moigno, avec des notes par M. Séguin aîné. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

HENRY (Ossian) père et fils. **Traité pratique d'analyse chimique des eaux minérales** potables et économiques, avec leurs principales applications à l'hygiène et à l'industrie, etc. 1859, 1 vol. in-8 de 680 pages, avec 131 figures intercalées dans le texte. 12 fr.

LAUGEL (Auguste). **Les Problèmes de la nature.** 1864, 1 vol. in-18 de la *Biblioth. de philos. contemporaine.* 2 fr. 50

LUBBOCK. **L'Homme avant l'histoire**, étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe, suivi d'une description comparée des mœurs des sauvages modernes, traduit de l'anglais par M. Ed. Barbier, avec 156 figures intercalées dans le texte. 1867. 1 beau vol. in-8, broché. 15 fr.
Relié en demi-maroquin avec nerfs. 18 fr.

LUBBOCK. **Les origines de la civilisation**, état primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes, traduit de l'anglais sur la seconde édition. 1873, 1 vol. in-8 avec figures et planches hors texte. 15 fr.

ONIMUS et LEGROS. **Traité d'électricité médicale.** 1871, 1 fort vol. in-8 avec de nombreuses figures dans le texte. 12 fr.

QUATREFAGES (de). **Charles Darwin et ses précurseurs français.** Étude sur le transformisme. 1870, 1 vol. in-8. 5 fr.

RICHE. **Manuel de chimie médicale.** 1870, 1 vol. in-18 avec 200 fig. dans le texte. 7 fr.

SAIGEY. **La Physique moderne.** Essai sur l'unité des phénomènes naturels. 1868, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2 fr. 50

Paris. — Imprimerie E. Martinet, rue Mignon, 2.